

W. M. 90

Bog. pr.

Q.

5a

Bip.

LES
ENTRETIENS

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE,

AVEC LE DOCTEUR ZIMMERMANN.

THE
ENTRANCE

TO THE

ROYAL

ACADEMY

ENTRETIENS

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE,

AVEC

LE DOCTEUR ZIMMERMANN.

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. HOLERBACH,

Professeur de Langue Allemande.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE & Fils, Libraires
rue St-Jacques, au Temple du Goût.

1790.

ENTRANCE

五 五

FRÉDÉRIC

ИЗДАТЕЛЬСТВО

4472

ТРАДУСЪ СЪ ТИДЪ

PAUL HOLLERBACH

Shinnell's Guide to the Mountains



3194

THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY

McGraw-Hill, Inc., 1961-62

10071



ENTRETIENS

A V E C

F R É D É R I C II,

R O I D E P R U S S E ,

Peu de tems avant sa mort ,

Accompagnés de quelques remarques ;

par le Chevalier ZIMMERMANN ,

Médecin & Conseiller de S. M. le

Roi d'Angleterre.

F R É D É R I C le Grand étoit attaqué déjà d'une maladie mortelle , lorsqu'il me fit venir à Sans Souci , & qu'il me permit de le voir & de lui

A

parler jusqu'à trente fois dans l'espace de dix-sept jours.

Tout l'esprit & tout le feu de la jeunesse brilloient encore dans ses yeux, & me faisoient souvent oublier son corps usé par les ans. Peut-être est-il plus important qu'on ne croit, de savoir ce que l'homme le plus petit par son rang & par ses lumières a pu remarquer dans l'homme le plus grand que le dix-huitième siècle ait produit, sur-tout dans une époque si mémorable, sur-tout au milieu de tant de relations différentes, sur-tout si peu de tems avant sa mort. Du moins est-il vrai, que les Valets-de-chambre & les Médecins des Rois, connoissent souvent mieux leur caractères, que leurs futurs historiens, quelque éclairés qu'on les suppose.

Pendant plus d'une année entière, je persistai fermement dans ma résolution, de ne jamais rien publier sur cette histoire des jours les plus mémorables de ma vie. Je ne me rappellois que

trop vivement quelle sensation singulière avoit causée en 1771 mon entretien avec Frédéric - le - Grand. Des événemens plus nouveaux & plus importants m'avoient appris combien ces sortes de matières sont difficiles à digérer pour ceux qui n'aiment pas à voir jouir les autres des avantages dont ils sont privés. Je sentoís combien il seroit difficile de peindre ces tableaux avec des couleurs assez douces & assez légères , pour ne pas aggraver davantage un poids qui n'étoit déjà que trop lourd par lui-même. Il me paroíssoit conforme à l'humanité , d'adoucir autant qu'il étoit en moi l'impression désagréable que je devois causer à cette classe de Lecteurs ; d'ailleurs, la prudence même exigeoit que j'évitasse avec soin de donner aux Censeurs & aux Journalistes , le moindre sujet de perdre de vue l'objet principal, pour tomber sur un simple accessoire. Aussi dans ce cahos d'idées , la plume m'échappa-t-elle des

maîns. Je me contentai donc de garder le silence du mépris sur tous les mensonges imprimés dans les Gazettes & dans les Journaux, relativement à ce que je dois avoir dit ou avoir fait en cette occasion, de le garder de même sur les niaiseries, les absurdités, les médifances & les calomnies de toute espèce, que je vois & que j'entends débiter sur mon compte.

Ce fut pour moi un grand sujet de joie & de consolation, quand je vis la manière noble & courageuse dont l'illustre Professeur de Berlin, M. Sellé, Médecin du Roi, avoit rapporté dans son histoire de la maladie (1) de ce Monarque, tout ce qui mérite de parvenir à la postérité. Dès-lors le supplément que je pouvois fournir en qualité de Médecin, ne me parut plus

(1) Histoire de la maladie du feu Roi de Prusse, Frédéric - le - Grand, par Chrétien Gattlieb Sellé. Berlin, 1786.

assez important pour être digne d'être conservé. D'ailleurs, j'avois cru par différens motifs devoir garder un profond silence sur quantité de choses que le Roi m'avoit dites, & qui n'avoient aucun rapport à l'état de sa santé, & en effet il en est plusieurs sur lesquelles je ne puis ni ne veux de ma vie ouvrir la bouche.

Ce qui m'avoit le plus effrayé, c'étoit la description des derniers tems de la vie du Roi de Prusse, qu'un Historien (1) célèbre, & de plus Ministre d'Etat, avoit dessiné de main de maître. Ce grand Ministre étoit arrivé de Potsdam à Sans-Souci, le neuf Juillet,

(1) Mémoires historiques sur la dernière année de Frédéric II, Roi de Prusse, avec l'avant-propos de son histoire écrite par lui-même, lu dans l'Assemblée publique de l'Académie de Berlin, le 25 Janvier 1787, par le Comte de Herzberg, Curateur & Membre de l'Académie.

deux jours avant mon départ , & il y avoit vécu dans la familiarité la plus intime avec le Roi , jusqu'à la mort de cet illustre Monarque.

Cependant en qualité de spectateur de cette scène mémorable , je fus sollicité de tout côté de raconter , du moins autant qu'il seroit en mon pouvoir , ce que j'avois vu faire ou entendu dire au feu Roi. Mon aversion , ma répugnance n'avoient pas diminué : les objections que je m'étois faites , les difficultés que j'avois à vaincre , n'avoient rien perdu de leur force. Cependant le 13 Octobre 1787 , une seule réflexion qui vint comme un éclair briller dans mon cœur , y alluma sur-le-champ le desir d'écrire ce livre : « Eh quoi ! me dis-je , parce qu'un Général a déjà raconté l'histoire d'une grande bataille , en est-il moins agréable de l'entendre raconter par un Officier subalterne , par un simple soldat même , qui y a été présent. Cette excuse me

parut très-puissante. Aussi m'aiguillonna-t elle au point qu'à dater de ce même jour, le 13 Octobre, je mis la main à l'œuvre, & qu'au mois de Novembre, le Livre fut entièrement fini; mais je le répète une seconde fois : on ne me doit juger qu'en qualité de Bas-Officier ou de simple Soldat, & non sous aucun autre titre. C'est la seule raison qui me fasse compter sur l'indulgence de mes Lecteurs; car à l'instant même où j'écris, on a des Entretiens imprimés de Frédéric II, avec un père Pavian. Cependant si malgré ces motifs valables, Messieurs les Savans dans leurs Journaux de toute espèce, dans leurs Gazettes & dans leurs Brochures, me cherchent encore querelle sur ce que j'ai composé un Livre sur les paroles de Frédéric - le - Grand : oh ! alors je les prierai de se rappeler, que nous avons en Allemand un fameux Livre, qui a pour titre : un *Mot de Lessing*.

Depuis long - tems déjà Frédéric-le-

Grand avoit été déclaré incurable par les plus célèbres Médecins, déjà il étoit regardé comme mort par plusieurs de ses sujets, & par toute l'Europe, comme mourant avant que j'eusse eu l'honneur de le voir. Déjà ses courtisans avoient fait faire des habits de deuil, déjà plus d'une tête à systèmes s'étoit bâti sur les fondemens de cette mort, des Châteaux en Espagne, lorsque le 9 Juin 1786, je reçus du Roi la lettre suivante.

M. le Docteur Zimmermann. « Il y
 » a huit mois que je suis cruellement
 » attaqué de l'asthme ; les Médecins de
 » ce pays-ci me donnent toutes sortes
 » de drogues, qui, loin de soulager
 » mon mal, ne font que l'empirer.
 » Comme votre réputation s'est répan-
 » due dans tout le Nord de l'Europe,
 » je serois bien charmé que vous vou-
 » lussiez faire un tour pour quinze jours
 » dans ce pays-ci, pour vous consulter
 » sur l'état de ma santé & ses circon-
 » stances. Bien entendu que je vous paye-

» rai le voyage & le reste des frais.
 » Au cas que vous y consentiez, je vous
 » enverrai une lettre pour S. A. R. le
 » Duc d'Yorck, qui vous accordera sans
 » peine la permission de vous rendre ici.
 » Et sur ce je prie Dieu qu'il vous ait,
 » monsieur le Docteur Zimmermann,
 » en sa sainte & digne garde.

à Potsdam, le 6 Juin 1786.

FRÉDÉRIC.

Cette lettre m'effraya d'abord ; mais ensuite je me rassurai par les réflexions suivantes.

C'est la providence, me dis-je, à moi-même, qui m'envoie cet ordre, & avec un tel guide on marche en toute sûreté dans les sentiers les plus dangereux. Il est vrai, & je le fais depuis long-tems, que le Roi n'ajoute foi ni à la Médecine, ni aux Médecins ; il a de tout tems regardé notre art comme un pur charlatanisme. Comment doit-il donc

le regarder aujourd'hui , qu'il ne peut le guérir ? Il est même , il doit être incurable , puisque les plus habiles Médecins ont échoué contre lui ; mais il est pourtant intéressant , il est bien instructif de pouvoir considérer en face un si grand homme , d'être auprès & autour de lui dans les derniers momens de sa vie. Que sont auprès de cela mes occupations ordinaires ? Ah ! combien de fois au bout de ma journée n'ai-je à me dire que : aujourd'hui j'ai monté & descendu tant de marches ; oui , je préfère à cette vie insipide & monotone tous les dangers qui vont m'environner , qui m'environneront certainement à Sans-fouci. Malgré la défiance invincible que le Roi , comme je n'en doute pas , a envers les Médecins , j'ai néanmoins une grande confiance en lui ; quand même il m'accabl'eroit de tout le poids de son pouvoir & de sa grandeur , quand même il me mépriseroit comme Médecin , il ne me méprisera pas certai-

nement comme homme ; car jamais les hommes honnêtes & vertueux n'ont perdu leurs droits auprès de lui ; d'ailleurs , il est plus aisé de s'entretenir avec de grands hommes , qu'avec de petits. Ainsi quelque froide , quelque défagréable que puisse être à présent la société du grand Frédéric , elle ne doit pas m'effrayer. Il est certain , & je le fais par une longue expérience , que les Rois , tous fondés qu'ils se croient dans leurs mépris pour les hommes , portent au fond de leur cœur , je ne fais quoi d'aimable , de doux & de compatissant.

C'étoit ainsi que je me consolais sur mon appel effrayant à Sans-Souci ; mais je gardai un profond silence sur cet appel , parce qu'alors les Gazettes faisoient sonner tout haut que le Roi se portoit de nouveau très-bien , qu'il se promenoit souvent à cheval , & qu'il respiroit une nouvelle vie avec l'air pur de l'été. Personne n'eût ajouté foi à ces belles nouvelles , si l'on eût su la lettre

que le Roi venoit de m'écrire. Sur le champ je lui fis le 10 Juin la réponse suivante.

S I R E,

« Je me trouverois le plus heureux
 » des hommes , si ma présence pouvoit
 » être utile à V. M. Depuis quarante
 » ans je l'ai suivie de loin avec le même
 » cœur , avec lequel je vais partir pour
 » Potsdam. Le Duc d'Yorck m'eût fait
 » partir comme un éclair , s'il eût su
 » ce que V. M. m'a fait l'honneur de
 » m'écrire. Mais j'ai cru devoir me con-
 » former en tout aux ordres de V. M.
 » puisqu'elle a jugé à propos d'attendre
 » ma réponse avant de m'envoyer sa
 » lettre pour le Duc. Si l'on étoit bon
 » Médecin à proportion du desir de l'être,
 » V. M. feroit guérie au premier instant
 » où j'aurois l'honneur de la voir ;
 » j'attends cet instant avec impatience
 » avec enthousiasme & avec courage.

Et en effet, ce fut avec la plus vive impatience que j'attendis la seconde lettre du Roi ; mais le 16 Juin s'étant écoulé sans l'avoir reçue , je découvris mon secret au Duc d'Yorck , & à ma requête S. A. R. en fit part aux Ministres du Roi, sans la permission desquels je ne pouvois m'absenter de Hanovre ; enfin le 20 Juin je reçus de nouveau , non par S. A. non par un courier , mais par la poste , la lettre suivante du Roi.

Monsieur le Docteur & Médecin

Z I M M E R M A N N.

» Je viens de recevoir votre lettre du
 » 10 du présent mois , & je suis très-sen-
 » sible au plaisir que vous voulez bien me
 » faire de venir & de vous arrêter quel-
 » que tems auprès de moi. Je vous at-
 » tends donc , & vous envoie ci-jointe
 » pour S. A. R. le Duc d'Yorck , la lettre
 » dont je vous ai parlé ci-devant , & que
 » vous aurez la bonté de lui remettre de

» ma part. Sur ce je prie Dieu qu'il vous
 » ait en sa sainte & digne garde.

à Potsdam, le 16 Juin 1786.

FRÉDÉRIC.

Et sur le champ je partis pour Potsdam.

Je passai par Brunswick, Magdebourg & Brandebourg, en qualité de marchand qui voyageoit pour Pétersbourg ; & même à la porte de Potsdam où j'arrivai dans la nuit du 23 Juin, je déclarai à la vérité mon nom ; mais lorsque l'Officier de garde voulut savoir comme de coutume, si je venois à Potsdam pour des affaires publiques ou particulières, si j'avois quelque commission pour le Roi & d'autres choses semblables, je répondis que j'étois ici simplement en qualité de voyageur, & que je n'étois venu que dans l'intention de montrer à ma femme la ville de Potsdam.

Mais peu de tems avant minuit, lorsque déjà j'étois arrivé à l'auberge avec

mon épouse , on ouvrit tout-à-coup notre porte avec un fracas épouvantable. Un jeune Officier du premier bataillon de la garde entra, & me demanda d'un ton brusque & décidé, si j'étois à Potsdam par ordre du Roi. Dans la circonstance où je me trouvois , cette question me parut singulière dans la bouche d'un Lieutenant. Je répondis donc d'un air aussi décidé : M. est-ce par ordre du Roi que vous m'interrogez ainsi ? Oui , dit le Lieutenant ; oui, repartis-je , & la porte se ferma, mais avec un bruit plus sourd. Mes réponses à la porte de la ville & à l'auberge furent dès le lendemain à quatre heures du matin rapportées au Roi ponctuellement & mot pour mot ; & en effet le Roi avoit ordonné qu'on l'avertît sur le champ de mon arrivée : j'en fus charmé ; car par mes réponses à ses Officiers il pouvoit juger du moins de ma prudence & de ma discrétion ; & dans la suite j'eus occasion d'en donner de nouvelles preuves qui ne déplurent pas à S. M.

Le 24 Juin.

Ce fut le premier jour & le plus effrayant de mon séjour auprès du Roi. Ce fut aussi un des jours les plus effrayans & les plus terribles de ma vie ; aucun de ceux que je passai auprès de S. M. ne fut semblable à celui-ci ; la plupart s'écoulèrent avec douceur & avec tranquillité.

Vers les cinq heures & demie du matin , le Roi me fit dire par un de ses Chasseurs , qu'ayant appris mon arrivée à Potsdam , il desiroit me voir ce matin vers les huit heures ; à sept heures & demie , je me transportai à Sans-Souci , non sans une vive émotion , mais cependant d'un air tranquille & serein. Lorsque j'eus passé la porte , & que je suivis un chemin isolé , qui me conduisit près de l'obélisque d'Egypte , situé contre la colline de Sans-Souci , je me prosternai de cœur devant Dieu avec l'enthousiasme le plus vif & le plus religieux. Peut-être n'a-t-on jamais prié sur cette colline , comme je priai dans ce moment. Lorsque je fus arrivé au sommet de la colline ,

devant la petite demeure du grand Frédéric, le silence le plus imposant m'environna de près & de loin. Je n'aperçus par-tout que la solitude & le repos.

Une personne qui m'étoit inconnue, m'introduisit dans l'appartement, où s'assembloient alors ordinairement à la pointe du jour, les Secrétaires & les Conseillers intimes du Roi : elle me dit d'y attendre l'arrivée du Valet-de-chambre du Roi, qui m'introduiroit près de S. M. En attendant, ce monsieur me tint compagnie, & j'eus avec lui un entretien assez singulier. A la requête de plusieurs personnes de Berlin qui desiroient savoir ma façon de penser en qualité de Médecin, il me demanda combien de tems je comptois rester à Potsdam, & si j'irois à Berlin. Il avoit même dans sa poche un Poëme de Madame Harsch sur mon arrivée à Potsdam.

Après lui avoir observé que je n'avois pu, soit dans le cours de mon voyage, soit à Potsdam même, garder un si-

lence plus profond sur le motif de mon arrivée ; comment est-il possible , M. lui demandai-je , que vous ayez déjà dans votre poche un poëme de Madame Harfch sur mon arrivée à Potsdam.

Il me répondit en souriant , que toute la ville de Berlin favoit déjà depuis plusieurs semaines , que le Roi m'avoit mandé près de sa personne ; & que comme je ne venois pas , on avoit assuré que j'avois écrit au Roi que j'étois à Pyrmont , & que je ne pouvois pas venir.

Je tombai de mon haut ; car je croyois qu'à Sans-Souci , j'étois dans le lieu le plus mystérieux de l'Europe. Mais à la fin la chose s'éclaircit très-naturellement : la nouvelle que le Roi m'avoit mandé , avoit passé par le même canal par lequel tout passe , tout arrive dans ce monde. Une dame de la première qualité & sœur d'un Seigneur qui pouvoit savoir que le Roi m'avoit écrit , l'avoit appris de lui , sous le sceau du secret , & sous le sceau du secret toute la Cour & toute la ville

de Berlin , en avoient été pareillement instruites.

Mais, Monsieur, lui demandai-je, comment se porte le Roi ? Quel est son Médecin ? Le Roi , me dit-il , se porte très-mal , & actuellement il n'a pour Médecin que son premier Huffard-de-Chambre.

Quoi ! son Huffard-de-Chambre est son Médecin ! —

Oui , & souvent le Roi s'en sert lui-même. Ce premier Huffard-de-Chambre s'appelle M. Schoning. Le voici qui vient pour vous conduire tout de suite chez le Roi.

M. Schœning me salua d'un air fort doux & fort honnête , mais très-sérieux & très réfléchi. Je songeai tout de suite , qu'après le Roi , celui avec qui je devois tâcher de me mettre le mieux , c'étoit M. Schœning. Ainsi je réunis toutes les forces de mon esprit , & je dis & fis pour le gagner , tout ce que m'avoient appris une longue expérience & la connoissance du cœur humain.

M. Schœning se montra bientôt à mes yeux tel qu'il étoit : Je trouvai en lui un homme de jugement & d'esprit, qui parloit avec réflexion , mais avec élégance & avec vérité. Il me parut connoître à fonds le Roi son maître. Bientôt je découvris encore en lui un ami intime du fameux Professeur de Berlin, de M. Sellé qui depuis long-tems avoit reçu du Roi sa démission.

Ce trait augmenta la bonne opinion que j'avois déjà de lui ; car ce n'étoit pas assurément-là le ton de la Cour ; mais comme je crus qu'il devoit être fâché de voir un étranger remplacer son intime ami , cette pensée , ou plutôt ce soupçon, me fit tenir avec lui sur mes gardes , & me fit peser scrupuleusement toutes mes paroles & toutes mes actions. Je pénétrai sous sa conduite jusqu'à la dernière anti-chambre devant la porte ouverte qui conduit chez le Roi. Tout près de cette porte , sur une commode & à la même place qu'en 1771 , j'avois vu deux por-

traits de l'Empereur Joseph , dans une position pareille contre une glace , je vis un beau & grand portrait du même Empereur. Ce fut là que tout en passant avec vitesse , j'interrogeai encore une fois mon cœur : Te sens-tu assez de courage ? Je m'en sentis au ressouvenir des pensées & sentimens que j'avois , lorsqu'en passant près de l'obélisque j'arrivai à la colline de Sans-Souci ; & ce fut ainsi que je parus devant le Roi.

Ce Prince étoit assis sur un grand fauteuil , le dos tourné contre la porte par où je venois d'entrer. Il avoit sur la tête un grand chapeau fort usé , que surmontoit une plume blanche aussi usée que le chapeau. Il portoit un juste au-corps de satin bleu clair, dont le devant étoit jaune & brun de tabac d'Espagne , du reste il étoit en bottes , une de ses jambes pendoit , tandis que l'autre qui étoit horriblement enflée , reposoit sur un tabouret.

Le Roi m'ôta son chapeau de l'air du

monde le plus gracieux, & me dit d'un ton flatteur : M. je vous remercie beaucoup de la complaisance que vous avez bien voulu avoir de venir ici, & de la promptitude que vous avez mise à faire votre voyage.

Je n'étois pas, à beaucoup près, aussi persuadé que lui de cette diligence prétendue ; mais je pensai que le Roi savoit, sans doute, que dans ces tems de chaleurs, on reste à chaque instant, sur-tout en Brandebourg, enfoncé dans les sables, qu'il savoit de plus combien les chevaux de poste étoient mauvais dans ce pays ; aussi je ne cherchai pas à excuser ma lenteur.

Le Duc d'Yorck, lui dis-je, m'a chargé de remettre cette lettre à V. M. le Roi la lut, & ensuite nous eûmes la conversation qui suit.

Frédéric. Je suis bien obligé au Duc, de ce qu'il vous a donné la permission de venir ici.

Zimmermann. Le Duc d'Yorck desira

autant que moi , que ma présence puisse être de quelqu'utilité à V. M.

F. Comment se porte le Duc d'Yorck?

Z. Très-bien , il est toujours gai , vif & plein de feu.

F. J'aime le Duc d'Yorck aussi tendrement qu'un père peut aimer son fils.

Z. Le Duc d'Yorck fait évaluer le prix des sentimens dont V. M. l'honore.

Je ne trouve pas le regard de V. M. changé , depuis quinze ans que j'ai eu l'honneur de la voir ici ; je ne vois pas dans les yeux de V. M. que son feu & son expression soient en rien altérées.

F. Ah ! je suis bien vieilli & bien malade !

Z. L'Allemagne & l'Europe ne s'aperçoivent pas que V. M. vieillisse & soit malade.

F. Mes affaires vont leur train ordinaire.

Z. V. M. en se levant comme elle fait à quatre heures du matin , prolonge la durée de sa vie.

F. Je ne me leve jamais , car jamais je ne me couche ; c'est dans ce fauteuil où vous me voyez , que je passe les nuits.

Z. V. M m'a écrit, que depuis sept mois sa respiration étoit embarrassée.

F. Il est vrai que je suis astmatique ; mais non pas hydropique : cependant vous voyez à quel point mes jambes sont enflées.

Z. V. M. veut-elle bien me permettre d'examiner ses jambes de plus près ?

Alors le Roi appella M. Schoëning qui étoit à la porte de l'anti chambre , pour lui défaire ses bottes.

Je me mis à genoux , j'examinai les jambes du Roi qui étoient gonflées d'eaux jusqu'aux reins , & je me tus.

F. Je ne suis pas hydropique , n'est-ce pas ?

Z. Il arrive souvent qu'à l'astme se joint une forte humeur aux jambes , V. M. me permettra-t-elle d'examiner son corps ?

F.

F. Maintenant mon corps est enflé ,
mais ce n'est pas de l'eau.

Z. Le corps est tendu , mais sans être
dûr ; puis-je tâter le poulx de V. M.

Le poulx étoit plein , fort & très fié-
vreux , la poitrine étoit très embarrassée ,
& la toux continuelle & violente.

Z. Le pouls n'est pas foible.

F. Je suis incurable , n'est-il pas vrai ?

Z. On peut vous soulager , Sire.

F. Que me conseillez-vous ?

Z. D'abord rien ; mais je vais tout de
suite me faire raconter par le valet-de-
chambre de V. M. l'histoire de la ma-
ladie , & je lirai toutes les ordonnances
antérieures de ses Médecins ; ensuite
j'aurai l'honneur de donner aussi mon
avis.

F. Fort bien , Schœning est informé
de tout.

Alors le Roi m'ôta son chapeau de
l'air le plus affable & me dit : je vous re-
mercie encore une fois , de ce que vous
avez bien voulu venir ici ; ayez la bonté

de revenir me voir cette après-dînée à trois heures.

Ensuite M. Schœning me reconduisit hors du château dans l'appartement des Secrétaires & Conseillers intimes. Je me gardai bien de faire connoître mon opinion ; mais je ne doutois pas , que non-seulement l'hydropisie ne menaçât S. M. mais même , qu'elle ne fût déjà présente ; l'état de la poitrine ne me paroissoit pas moins suspect , non-seulement à cause de l'asthme qui peut aussi bien se fixer ailleurs, ou à cause de l'eau , qui pouvoit s'y être amassée , mais aussi à cause d'un abcès que me faisoient appréhender la violence de la toux , & l'état fiévreux du pouls. Ce que j'avois dit au Roi relativement à l'inaltération de son regard depuis 1771 , étoit vrai en quelque façon ; mais je n'en étois pas plus rassuré ; non-seulement le visage étoit très pâle & très-décharné ; mais on y remarquoit encore cette pâleur d'un blanc jaune , qui est du plus sinistre augure , parce qu'elle indique la plus

mauvaise qualité possible dans les parties solides & liquides à la fois ; j'avois même trouvé les mains excessivement décolorées , seches & décharnées , le corps extrêmement dur & les jambes jusqu'aux reins enflées à faire peur.

Alors M. Schœning me fit voir tout les papiers relatifs à l'état du Roi. Ils consistoient en une grande quantité de lettres écrites par le professeur Sellé à M. Schœning. Cet excellent Médecin entretenoit avec ce dernier une correspondance presque journaliere au sujet de l'état de S. M. Le Roi avoit été informé ci-devant de la plus grande partie du contenu de ces lettres. A cette occasion M. Schœning me montra aussi une correspondance , qui étoit devenue très - vive entre M. Sellé , alors premier Médecin du Roi , & Cathenius , Conseiller intime & Médecin ordinaire de S. M. De tout cela je jugeai que M. Sellé avoit observé , connu & traité l'état du Roi depuis le commencement jusqu'à la

fin & de manière à ne laisser plus rien à desirer ; mais aussi je n'appris pas sans frayeur , que le Roi n'avoit guères fait usage qu'une ou deux fois tout au plus des remèdes les plus conformes & les plus propres à son état , qu'il étoit certainement prévenu contre tous les médicamens , à l'exception d'une poudre digestive très-ordinaire , d'une autre composée de rhubarbe , de sel de glauber & de quelques autres simples , auxquelles drogues le Roi ajoutoit une entière confiance ; qu'au reste son intempérance à table surpassoit toute idée , qu'il se brûloit tous les jours les entrailles avec les épices dont on assaisonne tous les ragoûts , que les mets les plus indigestes étoient ses mets favoris ; que par exemple il n'aimoit rien tant que le pois de Prusse , la plus dure espèce de pois qu'il y ait au monde ; si dure , en un mot , qu'elle paroîtroit trop dure même aux habitans de la basse-Saxe & de la Westphalie ; que par cette raison il étoit souvent attaqué à table

d'indispositions & de vomissemens , & une couple de fois par semaine , immédiatement après le dîner , d'une colique violente ; que toutes les fois que les Médecins du Roi , Messieurs Sellé , Cathenius, Frese, & Theden , avoient conseillé à S. M. de prendre un remède quelconque, il n'en avoit pas pour cela prescrit plus de bornes à son intempérance ; que quelquefois après en avoir pris la première dose , il avoit fait l'éloge du remède ; mais que tout de suite à la deuxième dose, à la première indisposition , au premier vomissement , à la première colique , à la première mauvaise nuit, le Roi avoit dit : c'est la suite funeste des drogues qu'on me donne. Qu'alors il avoit fait mille imprécations contre les Médecins & contre la médecine ; qu'alors il avoit réprimandé de la bonne manière ses Médecins , & qu'il les avoit renvoyés d'où ils étoient venus : que M. Sellé avoit eu le même sort que tous les autres ; qu'une fois débarrassé de tous ses

Médecins , le Roi avoit mangé & souffert comme auparavant , sans prendre d'autres remèdes , que sa poudre ordinaire ; que c'étoit ainsi que la maladie du Roi étoit montée à ce degré terrible : que dans la suite les choses iroient sur le même pied , & qu'ainsi la maladie finiroit par la mort.

Ainsi parla M. Schœning , toutes ses paroles portoient l'empreinte de la vérité , comme je l'ai vu & éprouvé en partie le jour même , en partie dans la suite. Quoique tous ces détails fussent bien faits pour me décourager , cependant d'après l'extrême bonté avec laquelle le Roi m'avoit reçu , je m'en retournai de Sans Souci à Potsdam , le cœur entièrement tranquille & satisfait , me confiant en la providence divine , me reposant sur la main qui dans le cours de ma vie m'avoit tiré de tant de dangers , & sans avoir le moindre pressentiment de ce qui devoit encore m'arriver le même jour.

Le Roi ne m'avoit ordonné de le revoir

que vers les trois heures après dîner ; mais à midi & demi, au moment où j'allois me mettre à table , arriva un chasseur du Roi , qui me dit que S. M. desiroit me voir aussitôt après mon dîner. Dans l'instant je volai à Sans-Souci ; arrivé à la colline, je rencontrai deux Seigneurs qui mangeoient ordinairement à la table du Roi. C'étoient M. le Comte Luchefini & M. le Général Comte de Goerz. Leur vue m'effraya ; car je savois que la table du Roi n'étoit jamais levée de si bonne heure. A mon arrivée à Sans-Souci , j'appris de M. Schœning , que le Roi avoit toussé de plus en plus fort , depuis le matin jusqu'à midi , qu'il avoit une attaque d'asthme terrible , & qu'il crachoit sans cesse beaucoup de sang.

L'état du Roi , au premier aspect , me parut très-effrayant : il ne pouvoit pas parler ; il toussoit cruellement , & à chaque fois il lui sortoit beaucoup de sang de la bouche. Sa respiration étoit une suite continuelle d'efforts pénibles & dou-

loureux ; coup sur coup survenoient des crises qui faisoient craindre pour lui , qu'il ne fût attaqué d'une suffocation mortelle. Mais bientôt après il se laissa de nouveau aller dans son fauteuil , la toux cessa & fit place à un profond sommeil. Je voyois sur son visage des mouvemens convulsifs, je l'entendois de tems-en-tems soupirer & gémir tout bas ; le pouls étoit fort rapide , mais réglé.

Je fus long-tems devant le Roi , avant qu'il pût proférer un mot , ou que je pusse lui parler. A chaque instant je tremblois pour sa vie. Les premiers mots qu'il me dit furent : avec tout cela j'ai encore une colique affreuse. J'allois répondre ; mais tout à-coup il retomba dans son sommeil , les mouvemens convulsifs reparurent sur son visage , & je l'entendis gémir de nouveau. Bientôt le danger d'une suffocation mortelle dissipa le sommeil. Ce fut alors que la cruelle toux recommença & que le sang sortit abondamment de sa bouche.

Cette Icène avoit déjà duré près d'une demi-heure , lorsque le Roi revint un peu à lui ; je demandai alors la permission d'essayer sur le champ de lui donner quelque soulagement ; il s'ensuivit cet entretien.

F. Que voulez-vous faire ?

Z. Soulager la poitrine , empêcher le crachement de sang.

F. Le crachement de sang n'est rien ; dans la guerre de sept ans , j'en crachois comme aujourd'hui ; mais que faire contre une colique ?

Z. Prendre un lavement.

F. Cela passe dans l'instant comme un coup de pistolet , cependant je vais en essayer ; mais que ferai-je outre cela ?

Z. Ce qu'on peut faire , sans augmenter les douleurs de la colique , ce doit être de soulager la poitrine , V. M. prendra-t-elle de l'oximel & du salmiac ?

F. L'oximel ne me fait pas d'effet , à quoi bon le salmiac ?

Z. Il rafraîchira , ce qui est très-né-

cessaire , & soulagera la poitrine sans augmenter la colique.

F. Ordonnez - moi du salmiac ; & dites-moi ensuite , si vous êtes à présent instruit à fonds de l'état de ma maladie ?

Z. Je le suis , à la vérité ; mais *V. M.* aura la bonté de faire venir de Berlin ici, le Professeur Sellé , afin que je puisse convenir avec lui du traitement de *V. M.* C'est lui qui connoît le mieux votre état, il en a sainement jugé dès le commencement & il a toujours bien conseillé *V. M.* (1).

(1) Je ne savois pas alors , que le Professeur Sellé , ce Médecin aussi vertueux qu'éclairé , avoit eu le malheur de s'attirer la disgrâce du Roi , en lui faisant entrevoir trop clairement la grande & trop incontestable vérité qu'il étoit incurable : je ne savois pas que c'étoit-là le sujet pour lequel Sa Majesté l'avoit renvoyé au commencement de Juin , & m'avoit écrit le six du même mois , pour me demander si j'avois envie de venir à Potsdam.

F. (Avec un visage terrible, les yeux étincelans, la tête relevée, d'une voix telle que je n'en avois pas encore entendu de pareille dans ma vie) : c'est ce traitement que j'attends de vous ?

Z. Ce ne fera que dans la suite, que j'en communiquerai le plan à V. M. Pour aujourd'hui, je vais mettre tout en usage contre les accidens actuels.

Toutes les forces du Roi me parurent épuisées par ce court entretien. Bientôt après il retomba dans un profond sommeil, sa tête reposoit sur sa poitrine, & sur son visage on appercevoit des mouvemens convulsifs. Le Roi tencit à la main un mouchoir blanc, qui avoit l'air d'avoir été plongé dans du sang. Il m'importoit de savoir s'il y avoit de la matière mêlée avec ce sang. J'apperçus sur une table voisine un mouchoir propre, je le pris d'une main & de l'autre j'ôtai tout doucement le mouchoir ensanglanté de la main du Roi. Sur ces entretaites il s'éveilla, leva la tête, me regarda brusque-

ment ; mais par un grand bonheur pour moi , il laissa retomber sa tête & se rendormir. Alors je glissai le plus doucement que je pus le mouchoir propre dans la main du Roi ; ensuite j'examinai l'autre ; mais je n'y trouvai que du sang tout pur , très-peu de pituite & point de matière.

Le Roi sommeilla longtems , & ne respiroit qu'avec beaucoup de peine. Sur ces entrefaites arriva le salmiac : une toux terrible vint à le réveiller ; alors je lui dis : le salmiac est ici. Le Roi branla la tête , prit le salmiac , & même un lavement , mais il retomba dans sa léthargie ; cette dernière dura plus d'une heure , accompagnée de convulsions continuelles. Pendant tout ce tems je restai seul avec le Roi ; seulement un , & quelquefois deux Huffards de chambre étoient dans la première anti-chambre.

J'étois donc tout seul , moi chétif étranger avec le Roi de Prusse , qui paroïssoit fâché contre moi , seul avec lui le lendemain de mon arrivée , avant d'a-

voir pu dire ou faire quelque chose d'important, seul avec lui, lorsque je craignois à chaque instant de voir périr sous mes yeux, de voir mourir dans mes bras ce Monarque & ce Héros, la gloire du dix-huitième siècle, ce Roi enfin que l'Europe a si souvent craint & toujours admiré.

Il faut avoir effuyé le danger le plus grand, il faut s'être vu dans la situation d'esprit la plus effrayante, pour pouvoir se faire une idée de la mienne. Il fit tout ce jour-là une chaleur étouffante; des torrens de sueur tomboient de mon visage, & s'il eût été possible de suer du sang, j'en aurois certainement sué.

J'étois donc tout seul avec cet homme si grand & si terrible, dans le silence le plus profond & le plus imposant, environné de tous côtés d'un calme lugubre & d'un repos universel. Aussi me passa-t-il par la tête plusieurs idées qui contribuèrent à me distraire & quelquefois même à fortifier mon courage. Tantôt je

fixois mes regards sur lui, & tantôt sur un buste magnifique de Marc-Aurèle. Ce buste travaillé en agathe & en marbre blanc, étoit à côté de lui sur la cheminée vis-à-vis de son lit. En même-tems je me rappelai ce passage d'une lettre de Frédéric à Keith : *vertueux Marc-Aurèle, l'exemple des humains, mon héros, mon modèle.* Sans remuer de ma place j'examinai tout ce qui me frappoit, soit dans la personne soit dans la chambre du Roi. Malgré son costume un peu négligé, il avoit à la main gauche deux bagues d'un grand & seul brillant, & à la droite une bague de peu de valeur, mais dont l'emblème n'en étoit que plus frappant; c'étoit un grand Chrysoprase de Silésie, c'est-à-dire, le signe perpétuel de la conquête de la Silésie. A côté, devant la porte ouverte de la première antichambre, me frappoit toujours le superbe portrait de l'Empereur Joseph II, que le Roi ne paroïssoit avoir placé directement devant ses yeux, que pour ne

jamais perdre de vue ce Monarque si entreprenant & si magnanime.

Mais toutes les fois que mes réflexions venoient à tomber sur moi , & sur la position critique où je me trouvois alors, je me disois à moi même : en cet instant tout le monde fait que le Roi m'a fait venir auprès de sa personne ; aucun Médecin dans le monde ne peut jouir d'un honneur plus rare , & l'envie qui ne souffre gueres qu'il arrive à d'autre qu'à elle le plus léger avantage , cette envie , dis-je , combien ne va-t-elle pas se déchaîner contre moi dans toutes les contrées, où des Charlatans, où de prétendus beaux-esprits, où d'ennuyeux pédans sont prévenus à mon désavantage ; mais hélas ! si ces pauvres gens savoient dans quelle situation je me trouve à présent , de quelle inquiétude , de quelle frayeur , de quels dangers je suis environné : Ah ! certes , ils s'écrieroient eux-mêmes : nous n'envions plus un pareil bonheur.

Cependant, je me disois de tems en

tems ; le Roi ne mourra pas aujourd'hui ; d'abord parce qu'il n'avoit pas le pouls d'un mourant , & parce que malgré mille symptômes effrayans , les forces de la vie n'étoient pas encore épuisées chez lui , comme je le remarquois par le battement du pouls ; en second lieu , parce que je pensai que peut-être cet orage n'étoit que périodique , & par conséquent plus allarmant que dangereux.

Je végétois ainsi au milieu de mes pensées , lorsqu'un serrement de cœur , accompagné d'une toux violente , & d'une suffocation terrible , réveillèrent le Roi. Aussitôt qu'il put parler , le salmiac , dit-il , ne me fait rien ; ne vaudroit-il pas mieux que je prisse ma poudre digestive ? cette poudre consistoit en crème de tartre , en salpêtre & en yeux d'écrevisses. Oui , répondis-je , V. M. peut prendre de sa poudre digestive. Elle vous ouvrira le ventre , & vous en ferez plus tranquille.

Il prit donc de cette poudre , & alors survint une foule de lettres ouvertes : c'étoient les réponses que le Roi avoit faites dans la matinée de ce même jour à toutes les dépêches , lettres & avis , qui étoient arrivés la nuit dernière , tant de son Royaume que des Pays étrangers. On posa ces lettres sur une petite table à côté du fauteuil où le Roi étoit assis. D'une main tremblante il prit cette foule de lettres , & malgré sa foiblesse il se mit à les lire. Alors je reculai de quelques pas en arrière vers la porte de l'antichambre. Le Roi parcourut toutes ces lettres qui me parurent fort courtes , & les signa lui-même d'une main mal-assurée. Lorsque cette occupation fut finie , je me rapprochai du Roi , qui , après m'avoir dit quelques mots sur son état , retomba dans son premier sommeil.

Il sommeilla & toussa alternativement. Mais il cracha moins de sang.

Tandis que le Roi dormoit , & que je me voyois de nouveau seul avec lui pendant une heure , je continuai mes premières méditations sur tout ce qui pouvoit , en quelque façon , me soulager le cœur. Quelque effrayante que fût cette scène , sa grandeur même m'éleva le courage. Si je surmonte ce danger , me disois-je avec enthousiasme , si je réussis à gagner , peut-être , à la fin cet homme , si grand & si terrible , certainement rien ne pourra désormais m'épouvanter. Alors je paroîtrai d'un air assuré devant les Grands du monde ; alors j'envifagerai d'un œil fixe & inébranlable tous les Puissans de la terre.

Cependant toutes les fois que le Roi se réveillait ; il me disoit un mot ; enfin il lui prit une couple de fois envie d'aller à la garde-robe. Aussi resta-t-il plus longtems éveillé , il ne respira plus avec tant de peine , & il me dit même que sa colique le quittoit. Enfin après

avoir quatre heures entières soutenu avec une fermeté héroïque cette attaque terrible , il me congédia quoique d'un air assez mécontent , & en me disant : revenez demain matin , à six heures & demie.

25 Juin.

Lorsque vers les six heures & demie du matin , je me montrai dans la dernière anti-chambre pour me rendre chez le Roi , le second Huffard de sa chambre me remit mille écus en billets de banque , & en me disant , que le Roi me faisoit savoir , que cette somme étoit pour mes frais de voyage du Hanovre à Potsdam , & que j'en recevrois autant à mon retour pour ceux de Potsdam à Hanovre.

Ensuite je parus devant le Roi , qui me fit l'accueil le plus honnête & le plus affable , & me parla du ton le plus gracieux. Il avoit l'air satisfait & de

bonne humeur. J'ai dormi , dit - il , beaucoup mieux que je ne devois m'y attendre , & je me porte bien autrement qu'hier. En effet , il toussa beaucoup moins , cracha moins de sang , sa poitrine étoit moins embarrassée , & la marche du pouls étoit plus tranquille.

Je remerciai S. M. du présent que je venois de recevoir de sa part. C'est moi , répondit le Roi , qui vous suis obligé de la complaisance que vous avez eu de venir ici.

Ensuite on parla de son état actuel. D'abord , dis-je , ce qu'il y a de mieux à faire , c'est de continuer l'usage des calmans , & de chercher , quoiqu'avec précaution , à débarrasser les voies.

Le Roi fut très-content de mon avis ; il me congédia de la manière la plus honnête & la plus gracieuse , en me disant : ayez la bonté de revenir cet après-dîner vers les trois heures.

Je revins. Le Roi s'entretint avec

moi plus d'une demi - heure , ne me dit pas un mot de relatif à son état , eut l'air très-serein , ne sommeilla plus , ne cracha que très-peu de sang , & parla sans interruption de la littérature Angloise & François.

Par exemple :

F. Locke & Newton étoient les Philosophes les plus profonds , qui eussent encore paru parmi les hommes. Mais il faut convenir que les François connoissent mieux que les Anglois l'art de s'énoncer.

Z. La Langue Angloise est , sans contredit , très-propre pour le style de la Philosophie spéculative , & des autres sciences sublimes. Même on voit dans le Parlement des nouveaux Démotènes vivre & renaître sans cesse de leurs cendres. Cette Langue se prête même aux récits les plus nobles de l'histoire , & ne cède le pas à aucune autre dans les productions de l'esprit & de la plaisanterie.

F. Hume & Robertson sont des Historiens du premier rang. J'estime beaucoup l'un & l'autre.

Z. Gibbon les surpasse peut-être tous les deux. Il réunit dans ses écrits la dignité & le charme du style héroïque. Ses périodes ont une harmonie ravissante, & toutes ses pensées ont du nerf & de la force.

F. Quest ce que Gibbon a écrit ?

Je fis alors en peu de mots le résumé des Ouvrages de Gibbon, qui traitent de la décadence & de la chute de l'Empire Romain. Le Roi m'écouta très-attentivement, & me laissa longtemps parler sans m'interrompre. Il sembloit prendre plaisir à m'entendre. Ensuite il jeta un coup d'œil sur notre littérature.

F. Dans quel état sont les sciences à Hanovre ?

Z. Nous avons à Hanovre beaucoup de personnages habiles & éclairés. Les esprits sans s'en appercevoir s'aiguisent

l'un sur l'autre ; & c'est ainsi que chaque année il en sort quelques étincelles. Les Hanovriens doivent leurs lumières à l'excellente éducation qu'on donne à Goettingue.

F. Goettingue s'est très - distingué. Cependant aucun Hanovrien n'y est Professeur.

Z. Il est vrai que parmi les Professeurs les plus distingués de Goettingue, on compte un grand nombre des personnages les plus célèbres de l'Allemagne ; cependant il n'est pas rare de trouver parmi eux des sujets nés à Hanovre même, témoins Wrisberg & Meiners.

F. Je connois Meiners. Il a écrit un fort bon Livre sur la Suisse.

Z. V. M. a raison, & même ce livre respire par-tout un véritable amour pour cette Nation. Mais en revanche dans tous les treize Cantons, on s'est déchaîné contre l'Auteur.

Ensuite on parla encore, mais fort

peu sur la Suisse , on dit quelque chose de Haller , & d'autres Savans. Le Roi parla de Haller avec beaucoup de bonté & de ménagement , ce qui me prouva qu'Ufong n'étoit pas encore parvenu jusqu'à lui ; pour les autres , il en parla d'un ton plein d'amertume , & d'une manière tranchante.

A la fin le Roi me dit de nouveau de l'air le plus gracieux : Je desire beaucoup de vous revoir demain huit heures.

26 Juin.

Le Roi fut comme la veille , d'une extrême affabilité , & de la meilleure humeur. Et ce fut ainsi que commença la conversation.

F. Avez-vous par écrit le plan d'après lequel je dois être traité ?

Z. Non , Sire ; mais je l'ai dans la tête , & si V. M. daigne m'écouter , j'aurai l'honneur de le lui communiquer en peu de mots.

F.

F. Voyons ce que vous avez à me dire.

Z. Votre Majesté a de grandes obstructions , sur-tout dans les intestins du bas-ventre. On doit donc tâcher de dissoudre ce qui peut s'y être arrêté , établir le cours naturel des humeurs , & dégager les voies autant que cela pourra se faire , sans épuiser les forces. D'abord Votre Majesté prendra uniquement un remède dissolvant , apéritif & légèrement laxatif. Dans la suite on pourra donner quelque chose de plus apéritif , & de plus laxatif encore , que l'on soutiendra par des fortifiants. Voilà tout mon plan , je ne saurois dire rien de plus à V. M.

F. Vous comptez donc me guérir ?

Z. Je compte soulager l'état de V. M. si elle en a la patience , & qu'elle veuille m'accorder assez de tems. Une maladie soulagée est à la fin une maladie à moitié guérie.

F. En cela vous avez raison , mais que prétendez-vous me donner ?

Z. Un remède très-commun , généralement connu , & extrêmement simple , dont s'étoient déjà servi les Grecs & les Romains , le suc de la dent de lion (taraxacon) cuit en consistance de miel.

F. Voilà une plante que je ne connois pas.

Z. Elle croît au printems dans tous les prés.

F. Je voudrois bien connoître le lion pour qui cette dent fut faite.

Z. (en riant). C'est ce qu'on connoîtra bientôt.

F. Mais connoissez-vous les effets de cette plante par votre propre expérience ?

Z. Par une très - fréquente expérience.

F. Je prendrai ce remède.

Et alors le roi dit d'un air ferein & d'un ton assez plaisant : adieu , mon

cher Monsieur , j'obéirai à tous vos ordres.

M. Schoening , qui étoit près de la porte , & qui avoit entendu toute la conversation , n'étoit pas encore sorti de son étonnement , lorsque j'entrai dans l'antichambre. Jamais dit-il , le Roi ne s'est montré plus juste & plus docile en matière de Médecine ; jamais il n'a traité un Médecin avec tant d'honnêteté !

Vers les quatre heures de l'après-dînée je revis le Roi , il avoit encore cette fois-ci un air très-honnête & très-satisfait , & il parla avec moi de différentes choses pendant plus d'une heure & demie. Je puis sans risque , communiquer aux lecteurs , une partie de cette conversation.

F. Voyez-vous souvent le Duc d'Yorck ? que pensez-vous de lui ?

Z. Je le vois toutes les fois qu'il a besoin de moi , & régulièrement une fois par semaine. Il me fait toujours l'accueil le plus prévenant & le plus gracieux. Je suis toujours à mon aise avec lui : c'est

un Prince très-aimable, & l'éducation qu'il a reçue en Angleterre l'a rendu très-affable. Il ne connoît point cette fierté asiatique des plus petits Princes d'Allemagne. Jamais le Duc d'Yorck ne m'a fait souffrir comme ces Princes font quelquefois souffrir leurs Médecins. Sa belle ame n'apporta d'Angleterre à Hanovre, d'autres principes que ceux qui sont conformes aux droits de l'humanité. Aussi les mœurs de nos Hanovriens se sont-elles beaucoup formées & beaucoup adoucies d'après un si beau modèle. Par sa douceur & sa générosité, le Duc éloigna d'Hanovre la morgue aristocratique & l'arrogance gentillâtre. Et c'est ce qu'avoit fait aussi avec beaucoup de force, d'énergie & souvent presque à la pointe de l'épée son courageux frère, le jeune Prince Guillaume. Il est très à souhaiter que les fils de notre Roi restent toujours parmi nous, afin que dans la bourgeoisie d'Hanovre on voie s'oublier & s'effacer entièrement les mœurs antiques

des Hanovriens , ces mœurs que ces Princes ont si glorieusement réussi à adoucir. Un jour je trouvai dans la matinée le Duc d'Yorck malade , je lui demandai la permission de le revoir dans la soirée : venez , me répondit-il , si toutefois vous n'avez rien de mieux à faire.

Le Duc d'Yorck n'est pas si exigeant , n'est pas si fier que plus d'un petit bourgeois , que plus d'un mince gentilhomme qui compte à peine un demi-quartier , & qui se fait nommer par ses domestiques , **sa seigneurie.**

F. Je savois depuis long-tems , que les mœurs d'Hanovre étoient autrefois très-sauvages , & c'est la réforme même de ces mœurs , qui m'en fait aimer d'autant plus le Duc d'Yorck.

Z. Ah ! combien les honnêtes gens de tous les états ne se réjouiroient-ils pas , s'ils savoiént combien V. M. aime le Duc d'Yorck.

F. J'aime infiniment le Duc d'Yorck , il est si formé pour son âge. Il a de si

beaux procédés & de si grandes connoissances. Il est si rangé & si bien élevé. On doit savoir gré à un Prince , lorsqu'il réunit tant de mérites à la fois ; car d'ordinaire les Princes n'en ont aucun. J'ai souvent observé le Duc d'Yorck dans de petites choses, où il ne pouvoit pas même s'en douter. C'est dans ces petites circonstances où l'homme ne prend pas garde à lui-même , qu'il se fait mieux connoître que dans les grandes occasions où il rassemble toutes les forces de son attention , parce qu'il fait qu'il est observé. Eh bien ! même alors j'ai toujours trouvé le Duc d'Yorck tel que je le desirois.

Z. Sire : mais il n'est pas possible qu'on vous soit plus dévoué , que ne l'est pour V. M. le Duc d'Yorck. Oh ! avec quel plaisir il sacrifieroit sa vie pour elle !

F. Il fait combien je l'aime , & j'espère qu'il deviendra un jour un grand Général.

Alors le Roi me promit encore une fois, avant de me congédier, qu'il prendroit pour le lendemain matin le remède que je lui avois conseillé.

Le 27 Juin, le remède ne fut pas pris. Lorsque je vins le matin vers les huit heures chez le Roi, je ne remarquai plus la moindre trace de toutes les bonnes résolutions de la veille. Cette belle docilité qui avoit tant surpris M. Schoening, étoit entièrement disparue. Dès mon entrée dans la chambre du Roi, S. M. vint au-devant de moi, armée d'une nombreuse artillerie d'objections contre la dent de lion. Je répondis avec la plus grande franchise à toutes les objections du Roi; car son artillerie ne me parut point redoutable.

Cependant la conversation au sujet de la dent de lion devint toujours plus vive & finit enfin ainsi :

F. Mais je vous dis d'avance, que je ne prendrai votre remède qu'une fois par jour.

Z. Votre Majesté s'oblige donc à en prendre beaucoup à la fois.

F. Combien ?

Z. Depuis deux jusqu'à trois cuillerées.

F. Oh ! je n'appelle pas cela beaucoup.

Z. Tant mieux ; mais après avoir pris tout d'un coup la dose de trois cuillerées on peut se trouver mal , & même être obligé de vomir.

F. En ce cas-là je ne prendrai pas ce remède.

Z. Il se peut faire aussi que cela n'arrive pas ; V. M. peut commencer par de plus petites doses.

F. Je n'aime pas traîner ainsi les choses.

Z. Ainsi , V. M. aura la bonté de prendre aussi-tôt deux cuillerées dans l'eau de fenouil , qui est stomacal.

F. Puis-je prendre mon café bientôt après ?

Z. Au bout d'une demi-heure.

F. Mais la dent de lion peut avoir perdu de la force qu'il avoit du tems des Grecs & des Romains.

Z. Ce n'est pas seulement par les livres que je connois la force de cette plante ; il y a plus de trente ans que je fais usage de l'extrait de cette plante. Chaque printemps j'en ordonne peut être plus d'un quintal pour toutes les maladies qui proviennent des obstructions aux intestins ; mais si néanmoins tout ce que je viens de dire ne peut persuader & convaincre Votre Majesté , qu'elle fasse avec moi comme Alexandre avec son Médecin qu'on avoit accusé de vouloir l'empoisonner , qu'elle prenne ce remède en ma présence , en me regardant fixement , elle verra que je ne serai pas plus déconcerté , que le Médecin du grand Alexandre.

Cette petite plaisanterie parut faire plus d'effet sur le Roi , que tous les raisonnemens de l'art. Il fit plusieurs éclats de rire , de l'air le plus satisfait, me dit tout

haut , & d'un ton décidé : je prendrai votre remède.

Le congé que le Roi me donna ce matin fut en ces termes : Adieu mon bon Monsieur , vous me feriez plaisir , si vous vouliez revenir cette après-dinée à trois heures , pourvu cependant que cela ne vous gêne pas.

Vers les trois heures la conversation commença ainsi.

F. Mais dites-moi : est-il possible , qu'à mon âge , après tout le travail que j'ai fait , après une carrière remplie de tant de peines , & avec les maux dont je suis accablé maintenant , je puisse encore espérer quelque soulagement ?

Z. Cela est très-possible.

F. Je ne saurois le croire.

Z. Moi je le crois ; car le premier jour que j'eus l'honneur de voir Votre Majesté , elle fut pendant toute la journée si foible , si affaissée , que je croyois qu'elle ne pourroit se remettre de longtemps. Ce ne fut qu'avec frayeur , que je

revins le lendemain voir V. M. mais je la trouvai contente & tranquille. Il existe donc encore des esprits-vitaux , & tant qu'il y en a , je ne désespère jamais.

F. Demain matin je prendrai la dent de lion.

Du 28 Juin.

Ce matin à six heures le Roi après avoir expédié ses affaires d'état, prit la dent de lion ; il en prit même une assez forte dose , car il avala deux cuillerées du suc de cette plante dissous dans de l'eau de fenouil. Je vins comme à l'ordinaire , à huit heures , & j'en ouïs dire tant de merveilles , que je ne m'en fiois ni à mes yeux , ni à mes oreilles.

F. Mon cher Zimmermann , votre remède est un courrier médicinal , qui , au premier ordre , arrive en ligne droite , & avec la plus grande diligence , à l'endroit de sa destination. Il a de l'esprit votre remède , car il fait où réside mon mal ; vous êtes un homme qui frappez justement au but. Vous faites des mira-

eles : car je suis aujourd'hui plus soulagé que je ne le fus jamais par aucun remède. Je me porte mieux que je ne me suis jamais porté depuis toute ma maladie.

Z. Je n'ai jamais fait de miracles , je n'en ferai jamais , & je ne crois qu'à ceux que V. M. fit dans la guerre de sept ans. Ah ! Sire , vous dites trop , beaucoup trop de bien de mon remède. Vous avez bien dormi la nuit dernière , & vous devez au sommeil ce que vous attribuez au remède. C'est lui qui vous donne aujourd'hui cette force , ce courage , & cette confiance.

F. Non , non. C'est à votre remède que je dois ce soulagement. J'ai aussi bien dormi d'autres fois , & je ne m'en suis pas mieux porté. Voyez comme je respire librement.

Z. Il est vrai , V. M. parle avec plus de vitesse & de facilité.

F. Il y a long-tems que ma respiration n'étoit pas aussi libre.

Z. Mais oserai je faire une observation

à V. M. ? C'est par la persévérance dans toutes ses entreprises , qu'elle rendit possibles des choses inouïes , & qu'elle s'est acquis une gloire immortelle , & c'est aussi par cette même persévérance , qu'elle pourroit maintenant adoucir sa maladie & ses souffrances.

F. Ce remède fera-t-il passer l'enflure que j'ai aux jambes ?

Z. Peut-être ; s'il fait souvent aller à la garde-robe. Mais c'est ce que , dans la suite , pourront aussi bien faire d'autres remèdes.

F. En combien de tems la dent de lion me soulagera-t-elle ? En deux mois ?

Z. En un mois peut-être.

Ce jour là le Roi me congédia avec plus de satisfaction & de bonté qu'aucun des jours précédens. Je ne lui trouvai pas un air moins gai ni moins content vers les trois heures de l'après-dînée. Il s'entre-tint avec moi sur différentes matières. Voici un précis de cette conversation.

F. Vous êtes en correspondance avec l'Impératrice de Russie ?

Z. L'Impératrice me fait la grace de m'écrire quelquefois.

F. C'est sans doute pour vous consulter sur sa santé.

Z. C'est sur quoi l'Impératrice n'a point de sujet de m'écrire, vu qu'elle jouit de la plus parfaite santé. Les lettres dont elle m'honore, roulent sur des matières de Littérature & de Philosophie.

F. Cependaat tout le monde fait que l'Impératrice est malade.

Z. Elle fait que tout le monde le croit, elle en badine souvent. Elle m'écrivit un jour que sa santé ne lui coûte pas plus de douze sols par an.

F. Les nouvelles que j'en reçois ne s'accordent pas avec ce que vous me dites.

Z. Votre Majesté fait mieux que personne combien en pareil cas les nouvelles les plus secrètes, & qui viennent des lieux mêmes, sont souvent incertaines. Je fais, à n'en pas douter, que tout ce qu'on ra-

conte sur la santé de l'Impératrice, ne sauroit être vrai. Cette Princesse supporte les plus grandes fatigues. L'été dernier encore, elle fit un voyage de 250 milles d'Allemagne, en conservant la gaieté & les agrémens de son esprit. La bonne humeur ne la quitte jamais. Les journées entières se passent dans l'activité & dans l'occupation. Dernièrement encore elle écrivit de sa propre main, dans ses heures de loisir, un Code pour la Noblesse de Russie, & un autre pour les villes du même Empire. Elle a aussi entrepris un Ouvrage de fort longue haleine & bien philosophique, qu'elle écrivit de sa propre main. Cet ouvrage est un glossaire, où sont comparées toutes les langues & tous les dialectes. Cette année j'ai reçu en présent, des mains de cette Princesse, quelques Comédies nouvelles (1) de sa composition, pleines d'es-

(1) Trois Comédies intitulées, 1°. l'Impos-
teur (Cagliostro) 2°. l'Aveugle, 3°. le Schaman
de Sybérie.

prit , de plaisanteries , de sel attique , où le fanatisme & la superstition sont couverts de ridicule.

F. Je conviens que l'Impératrice de Russie est une femme d'un rare génie (1).

29 Juin.

Le Roi ne se porta pas si bien que la veille ; mais il ne fut pas moins disposé ,

(1) Ce ne fut pas là la seule fois que le Roi fit cet aveu ; il a toujours dit la même chose. Après sa mort le Comte Luchetini m'écrivit le 6 Septembre 1786. « L'Impératrice de Russie , autrefois l'amie du grand Frédéric , toujours la rivale de sa gloire , étoit autrefois l'objet des discours & de l'admiration de ce Roi. Je garderai toujours le souvenir précieux des Entretiens que j'ai eus avec lui au sujet de cette grande , de cette étonnante Souveraine ; & quand les circonstances me permettront de m'occuper de quelque chose de relatif à la vie de Frédéric , je ne risquerai point de lui déplaire en les rendant publics ».

moins affable , moins aimable , moins gai.

F. Vous savez simplifier votre art. J'aime beaucoup la simplicité dans la Médecine.

Z. C'est parce que V. M. est accoutumée à exécuter les opérations les plus compliquées avec les moyens les plus simples.

F. Plus on emploie de ressorts dans une machine , plus on risque d'en voir manquer quelques-uns & que la machine se détraque.

Le Roi termina cette conversation par ces mots : Je continuerai de prendre votre remède.

A trois heures de l'après-dinée, je trouvais le Roi extrêmement éveillé & fort gai ; il avoit cependant souffert une heure auparavant des douleurs d'entrailles.

F. Ma colique vient de ce que j'ai aujourd'hui mangé trop de melons.

Z. Les melons pris tout seuls ne font

pas tant de mal que mêlés avec d'autres mets.

F. Connoissez-vous le melon Africain , qui est verd par dehors & blanc en dedans ? Il surpasse toutes les autres espèces de melons par la suavité de son odeur & de son goût.

Z. Nous n'avons pas ce melon à Hanovre , quoique nous ayons presque tous les fruits étrangers dans la plus grande perfection.

F. Je vous en enverrai un demain , & vous verrez alors combien il est difficile de ne pas succomber à la tentation.

30 Juin.

Le Roi fut encore ce matin de très-bonne humeur , je saisis cette occasion pour parler de la diète. Le Roi me donna entièrement raison , fit lui-même de grands éloges de la diète , & m'assura , qu'il suivoit toutes ces regles ; qu'il se-
paroit de chaque mets ce qu'étoit nui-

sible & indigeste , & qu'il se contentoit d'effleurer seulement chaque plat. Le Roi revint de nouveau sur l'article des melons , & dit qu'à dîner il vouloit m'en envoyer un de sa propre table , ce qui eut lieu en effet.

Après avoir fini de parler de la diète , le Roi parla d'autres matières.

F. Trouvez-vous Potsdam bien changé , depuis quinze ans que vous ne l'avez vu ?

Z. D'une manière étonnante. V. M. à fait bâtir dans l'espace de ce tems une prodigieuse quantité de nouvelles maisons : la ville est embellie de tous côtés. Il me semble souvent ne pas être en Allemagne. A chaque instant je me crois transporté à Rome , à Vienne , à Venise. Mais outre les palais, j'aime beaucoup les nouvelles maisons particulières que V. M. a fait bâtir. Il seroit si aisé pour les particuliers , pour peu qu'ils eussent du goût , d'en imiter la structure. Je desirerois que nos Architectes de la Basse-

Saxe, vinssent ici pour apprendre leur métier. Dans la Basse-Saxe l'Architecture est encore en grande partie dans l'enfance. Il me semble que ces jolies petites maisons ne coûteroient pas plus cher que nos baraques de bois à Hanovre. Les ornemens en sont d'une composition qui est à l'épreuve du tems.

F. Aussi ces ornemens sont - ils de bonnes pierres - de - tailles , s'il vous plaît.

Z. Je vois que j'ai dit une sottise , & j'en demande pardon à V. M.

F. J'aime à bâtir & je bâtis beaucoup.

Z. C'est par-là que V. M. rend, non-seulement vos villes capitales , les plus belles de l'Europe ; mais qu'encore dans toute l'étendue de ses Etats , elle soulage le pauvre & donne des maisons à ceux qui n'en ont pas.

F. Je n'ai jamais de plus grand plaisir, que quand je puis faire bâtir une maison à un pauvre homme.

Vers les deux heures de l'après-dînée, un Seigneur qui mangeoit à la table du Roi, & qui ne faisoit que d'en arriver, me fit une visite & m'apporta des nouvelles fâcheuses.

A dîner le Roi avoit très-mal observé les règles de la diète, qu'il m'avoit lui-même déduites ce matin en maître consommé. Il avoit, comme de coutume, mangé beaucoup de soupe, qui consistoit comme à l'ordinaire dans un bouillon composé des mets les plus forts & les plus échauffans ; mais outre la portion de soupe, que le Roi mangeoit seul, il prenoit toujours une grande cuillerée de fleur de muscade & de gingembre en poudre ; ensuite il mangeoit ordinairement un fort morceau de bœuf préparé à la Russe, c'est-à-dire cuit dans un septier d'eau-de-vie. Par là-dessus il prenoit une énorme quantité d'un mets Italien, dont voici la description : il est composé à moitié du bled de turquie, à moitié de fromage de parmesan, le tout assaisonné de jus d'ail

qu'on fait cuire ensemble dans du beurre, jusqu'à ce qu'il s'en forme une croute dure & épaisse d'un pouce ; sur le tout on verse enfin un bouillon composé des épices les plus échauffantes. Ce plat favori , inventé d'abord par le Lord Marshal à Sans - Souci , mais perfectionné & corrigé par le Roi , s'appelloit Polenta. Enfin le Roi tout en faisant l'éloge de la dent de lion , avoit terminé la séance par une pleine assiette de pâté d'anguille, qui étoit si chaud & si aromatique, qu'il paroïssoit avoir été cuit dans l'enfer, comme le convive du Roi l'assuroit à ma femme & à moi. Le funeste effet de ce grand appétit s'étoit déjà manifesté à table. C'en étoit fait de la bonne humeur & même de la gaieté que le Roi avoit montrée dans toute la matinée & même au milieu du repas. On n'étoit pas encore sorti de table , que le sommeil avoit surpris S. M., que les contorsions convulsives avoient paru sur son visage ; mais elle s'étoit bientôt réveillée avec une en-

vic de vomir, ce qui avoit fait lever le siège une heure plutôt qu'à l'ordinaire.

Je me représentai alors d'avance le jugement impitoyable, que S. M. devoit avoir déjà intérieurement prononcé sur moi & sur ma pauvre dent de lion. Mais l'effet surpassa encore mon attente ; je parus devant le Roi vers les trois heures comme il me l'avoit ordonné, mais à pas lents, avec un découragement & un chagrin secret, & je l'avoue franchement, avec une véritable répugnance.

Son regard étoit terrible, la tristesse la plus profonde, la plus noire & la plus horrible, se montrait dans les cavités profondes de ses joues, & principalement sur ses lèvres, qui me sourioient autrefois avec tant de bonté. Les premières paroles que le Roi proféra d'une voix tout-à-fait étrangère pour moi, retentirent à la fois dans mon cœur & dans mon ame.

J'ai balancé très-long-tems, si par respect pour ces Messieurs qui, sans jamais en avoir, affectent toujours la grandeur

d'ame, je devois risquer de répéter ces paroles : mais lorsque je vins à penser que chez les plus grands hommes assis sur le Trône & sous le dais, les accès de mélancolie se manifestent de même que chez nous autres d'un monde inférieur ; & que ces grands hommes parlent aussi du même ton que tout autre homme mélancolique, j'ai cru ne devoir pas cacher, que le plus grand homme du dix-huitième siècle, que Frédéric-le-Grand me dit le 30 Juin 1786, dans l'après-dînée vers les trois heures : *Je ne suis plus qu'une vieille carcasse*, bonne à être jettée à la voirie.

Saisi de l'émotion la plus tendre, je répondis au Roi : V. M. ne regarde dans ce moment la chose que du plus mauvais côté. Elle oublie entièrement les bons intervalles qu'elle a si souvent, qu'elle a encore eus hier & ce matin. Elle oublie ce qu'elle est, & ce qu'elle fait tous les jours de sa vie chaque matin, sans exception pour tout son royaume, pour
tous

tous les peuples soumis à son empire & dirigés par sa main paternelle. Ces momens de tristesse se passeront bientôt, & alors S. M. jouira de nouveau de toute la force & de toute l'énergie de son esprit. Le bas-ventre de S. M. est à présent très-plein & très-oppresé ; mais après quelques visites à la garde-robe, toute sa gaieté reviendra demain.

Auparavant le Roi me regardoit toujours en face tant qu'il s'entretenoit avec moi, & même avec des yeux.... tels que peut-être Dieu n'en a jamais créés de pareils, que pour cette tête auguste ! Mais dans le moment, où il prononça les paroles que j'ai rapportées, ses regards étoient tournés de côté. Cependant peu-à-peu, & tandis que je parlois d'un ton tendre & mâle à la fois, les yeux du Roi se rapprochèrent de moi ; enfin ils me fixèrent de nouveau avec une expression indicible de contentement, d'affabilité & de douceur ! Bref, ce quart-d'heure dont le commencement avoit été si ter-

rible, je l'ai compté à la fin au nombre des plus heureux de ma vie.

Premier Juillet.

Ce matin à huit heures le Roi étoit encore triste & abattu, mais moins que la veille. Sa voix étoit extrêmement agréable (1) ; il parloit d'un ton si amical, si touchant & si plein de bonté, que j'avois toujours peur que les larmes ne m'en vinssent aux yeux ! Très-souvent le Roi me nomma mon cher Monsieur, mon bon Monsieur, mon cher Monsieur Zimmermann, & même mon ami.

De la fin de cette conversation je crois

(1) Un excellent Auteur Anglois, a dit avec vérité dans le Livre de ses Voyages (his tone of voice is the clearest and most agreeable in conversation i ever heard) son ton de voix est le plus clair & le plus agréable dans la conversation que j'aie jamais entendu.

devoir communiquer ce qui suit ; car il est très-caractéristique.

F. Le mieux que j'ai éprouvé pendant quelques jours a été bientôt passé.

Z. Votre Majesté ne supporte & ne digere point les alimens qu'elle prend.

F. Cependant j'ai éprouvé aujourd'hui un plaisir bien sensible. On m'a écrit que la moisson ne seroit si mauvaise que je devois m'y attendre.

A ces mots je fus à quoi m'en tenir ; aussi ne parlai-je plus de la diète , mais du tems.

Ensuite le Roi , sans doute dans la crainte que j'eusse encore envie de parler de diète , m'ôta très-amicalement son chapeau & me dit , selon sa coutume : adieu, mon cher Monsieur , ayez la complaisance de revenir ici à trois heures.

Vers les trois heures je trouvai le Roi de fort bonne humeur ; car il se sentoît fort soulagé par de nombreuses visites qu'il avoit rendues à la garderobe. Il conversa très-longtems avec moi , & à

ma grande satisfaction , il ne dit absolument rien de la médecine.

Je puis bien rapporter quelques questions du Roi avec mes réponses.

F. De quel endroit de la Suisse êtes-vous ?

Z. De la petite ville de Brugg dans le canton de Bern.

F. Je ne connois pas cette ville.

Z. C'est un endroit où les victoires , où les glorieuses destinées de V. M. m'ont souvent privé du sommeil.

F. Y a-t-il encore en Suisse quelques descendants des premiers fondateurs de la République ?

C'est ce que je ne savois pas bien , ou c'est ce que je ne savois pas du tout. Mais je savois aussi que le Roi ne se contentoit de réponses vagues ; qu'au contraire ces fortes de réponses lui déplaisoient toujours. C'est pourquoi je répondis hardiment que non.

F. Guillaume Tell fut le plus grand bienfaiteur de sa patrie.

Z. Lui & ses compagnons ont fait à la Suisse , le plus grand bien que l'on puisse faire à sa patrie. C'est à leur courage héroïque que nous devons notre liberté.

F. J'aime beaucoup les Gouvernemens républicains ; mais ces tems-ci sont fort dangereux pour les Républiques. Il n'y a que la Suisse qui puisse se soutenir , & se conserver encore longtems. J'aime les Suisses & sur-tout la régence de Bern. Tout ce qu'elle fait , porte l'empreinte de la dignité. J'aime les Bernois.

Z. Votre Majesté par ces paroles me rend heureux & fier à la fois. Mais toutes les Républiques ne méritent pas l'estime de V. M. par exemple, les Hollandois.

F. Le Roi de France gouverne Amsterdam avec un pouvoir aussi absolu que la Champagne.

Z. Et les Hollandois ont à présent une fièvre chaude ou plutôt une frénésie qui déshonore pour toujours & fait même

haïr le nom de Patriote & de Patriotisme.

F. C'est vrai, mais il ne me déplait pas moins de voir
(ici le Roi me dit des choses très-importantes & avec une franchise qui m'étonna, il eût même la bonté d'ajouter : ceci soit dit entre nous.)

Tout occupé de ces discours, le Roi oublia par bonheur son état. Mais enfin je touchai moi-même cette corde, & je priai S. M. de reprendre le lendemain matin la dent de Lion. Le Roi me répondit : Je n'ai point de confiance en cette drogue. — Il me promit néanmoins de reprendre ce remède le lendemain matin.

2 Juillet.

Ce matin le Roi avoit encore pris la dent de Lion. Il me dit qu'il s'en trouvoit fort bien, & il avoit effectivement un air tranquille & satisfait. Mais avant

de voir le Roi , j'avois appris dans l'antichambre la cause funeste de cette tranquillité & de cette satisfaction : dès le matin il avoit déjà commandé pour le dîner un pâté de Nudel. (1)

Cette matinée se passa très-gaiement pour le Roi, & par conséquent aussi pour moi. Ce Prince parla avec beaucoup de

(1) C'est une autre composition non moins terrible que la polenta, cette polenta que j'avois déjà si souvent maudite dans le fond de mon ame. En général le Roi se faisoit donner tous les matins de très-bonne heure la carte de cuisine. Il rayoit de sa propre main ce qui lui déplaisoit (emploi que je me senhaitoit souvent) & de sa propre main il ajoutoit les mets qu'il vouloit avoir. Le tout étoit composé d'un grand nombre d'ingrédients forts indigestes, fort échauffans, & si j'ose me servir de l'expression d'un convive de la table du Roi, tout sembloit cuit dans l'enfer. J'ai emporté avec moi deux de ces cartes ; dont l'une est corrigée par le Roi, & l'autre tout-à-fait écrite de sa main.

vivacité, & en un mot comme il parloit à la fleur de son âge ; mais je suis fâché de ne pouvoir & de n'oser encore raconter que la moindre partie de ce qu'il me dit ce matin.

Il fit une revue exacte des Princes. Souvent il me demandoit si je connoissois tel ou tel prince d'Allemagne. Il m'en nomma plusieurs les uns après les autres, que je ne connoissois point. Je répondis toujours avec autant de circonspection, que si les Princes de qui je parlois, eussent été présens ; & je dis de chacun d'eux tout le bien que je savois. Le Roi les jugea tous impitoyablement, & frappa sur eux d'estoc & de taille, de sorte qu'il emportoit quelquefois le morceau.

Malgré toute ma discrétion, je ne pouvois quelquefois m'empêcher de rire. Le Roi qui ne détournoit pas un moment les yeux de dessus moi, & qui me fixoit depuis la tête jusqu'aux pieds, le remarquoit toutes les fois avec plaisir, du moins à ce qu'il me parut.

Je vais pourtant faire mention d'un seul de ces Princes , afin de pouvoir citer quelques traits remarquables de la conversation que j'eus avec le Roi , & afin qu'on voie aussi du moins à peu près ce que j'osois dire à Frédéric-le-Grand sur notre Philosophie.

Le Roi venoit d'avancer quelque chose à la louange de ce Prince ; je répondis : c'est un Prince aimable.

F. Je ne suis pas tout-à-fait content de lui , il est intrigant.

Z. On dit qu'il est un peu superstitieux.

F. Oh oui , il l'est même beaucoup. Il donne dans toutes les rêveries de l'Alchimie & de la Théurgie , & celles ci , comme vous savez (1) tirent leur origine

(1) Il paroïssoit par ces mots , que le Roi ou me prenoit pour un Mâçon , ou qu'il me croyoit du moins initié dans les mystères de la Mâçonnerie : mais , hélas ! je ne suis ni disciple ni maître d'aucune science

de la Maçonnerie. Quant à moi, je ris de toutes ces folies.

Z. Le rire d'un Roi est souvent la meilleure règle & toujours la plus douce.

F. Mais cependant la superstition succombe par-tout sous l'empire de la raison.

Z. A Vienne ; mais Sire ! c'est pourtant singulier , que dans les pays , qui autrefois étoient plus éclairés que l'Autriche , que justement dans le tems même où la Philosophie devient si raisonnable & où la Physique fait de si grands progrès,

secrete ; je ne suis donc pas Mâçon , & je ne fais donc rien des mystères de cette Société. Cependant au milieu de la fermentation gnostique & théosophique , où se trouve à présent l'Allemagne , je vois toujours avec le plus grand plaisir , que cette Société respectable contribue peut être plus qu'aucune autre à entretenir le flambeau sacré de la Religion , tant chez les Princes que chez le Peuple , loin d'éteindre entièrement sa lumière , comme le font les soi-disans illuminés à Paris , à Londres & à Rome.

la superstition élève de nouveau sa tête aussi haut que dans les siècles de la plus grande barbarie.

F. Il est bien rare aujourd'hui que la superstition pénètre jusqu'aux Princes ; mais plusieurs de nos savans sont superstitieux. Que pensez vous , Monsieur Zimmermann, des supérieurs anonymes ?

Z. Sire , je regarde les supérieurs anonymes comme des Gouverneurs congédiés, & comme des Ecrivains décrédités qui n'habitent plus que dans des greniers.

F. Avez-vous aussi de ces enthousiastes à Hanovre ?

Z. Il nous en vint un de Berlin l'année passée , il étoit amoureux de toutes les femmes , mendoit pour des ordres cachés , fulminoit contre tous les enthousiastes , quoiqu'il fût lui-même le plus grand de tous. Il rouloit les yeux , pâlissoit , rougissoit & déclamoit si impitoyablement chez moi contre les Jésuites, qu'il me fit presque croire qu'il y en

avoit de cachés sous mes armoires, sous mes bureaux, sous mes commodes, sous mes tables, sous mes chaises, sous mes poëles, sous mon lit, sous mon toit, enfin dans ma cave & jusque sous le foyer de ma cuisine. Il me pria pour l'amour de Dieu, si je voulois prévenir un meurtre & un assassinat, d'écrire promptement à l'Impératrice de Russie, qu'elle se mette en garde contre les Jésuites, qu'il appeloit une race de vipères qui rampoient partout dans l'obscurité.

Alors le Roi en vint aux Princes Catholiques, & moi par occasion au Pape; mais le Roi l'expédia brièvement en en me disant : c'en est fait de lui.

A trois heures de l'après dînée, le pâté de Nudel commença à opérer, & cette nouvelle indigestion occasionna la conversation suivante :

F. Ecoutez, il me semble pourtant que la dent de lion que je prends, n'est rien autre chose qu'un peu d'onguent miton-mitaine.

Z. Votre Majesté ne croit sûrement pas que je prenne la liberté de lui prôner un remède sans vertu ; mais on ne peut pas non plus livrer assaut à une maladie aussi forte que l'est celle de V. M.

F. C'est bien sûr ; car si vous vouliez en venir à un assaut , vous renverferiez le malade par terre.

Du reste le Roi fut très-gracieux, très-honnête , & me promit en m'en allant qu'il reprendrait demain matin la dent de Lion.

3 Juillet.

Ce matin le Roi avoit pris la dent de lion ; il se portoit assez bien , il avoit un air plein de douceur & de bonté , & même il avoit dit la veille à Monsieur le Comte Luchefini , & aux autres Messieurs qui s'étoient trouvés alors auprès de sa personne : — Zimmermann n'est point du tout un Charlatan ; c'est un homme tout-à-fait différent de tous les Médecins que

je connois. On peut converser avec lui , sur tout ce qu'on veut, je lui ai beaucoup d'obligations, & je suis très content de lui.

Quoique cette louange soit trop grande pour que je puisse jamais la mériter, je me permets néanmoins de la rapporter, & parce que je suis trop vieux pour rougir devant les hommes, & parce qu'elle fait partie de ce récit, & parce qu'elle m'inspira plus de courage auprès du Roi. J'en eus même alors le plus grand besoin pour lui dire plus d'une vérité utile dans les momens favorables, où il ne parloit que d'objets relatifs à la Médecine.

Le Roi se porta même très-bien dans l'après-dînée, & il fut de la meilleure humeur du monde. En un mot, avant mon arrivée il avoit pris de son propre gré un bain de vapeurs, c'est-à-dire, qu'il avoit respiré une fumigation de fleurs de sureau & de vinaigre; bain que je lui avois conseillé quelques jours avant, pour faciliter la respiration, & dont il avoit

loué les effets salutaires devant les Messieurs qui composoient la société. Quand j'entrai, le Roi me fit à moi-même l'éloge de mon bain, & il ajouta : le lavement même que vous m'avez conseillé ce matin m'a fait beaucoup de bien.

La conversation tomba de nouveau sur la terrible diète : je dis alors au Roi tout ce que je pus sur son utilité, & il approuva tout ce que je lui dis. Ensuite la conversation continua en ces mots :

F. Je conviens que je ne digère pas les melons.

Z. Je mangeai aujourd'hui le dernier morceau du petit melon africain, dont V. M. m'a fait présent il y a quatre jours, vous voyez par là, Sire, que j'enseigne & que j'exerce en même-tems la diète.

F. Vous avez pourtant vu aussi combien mon ame chrétienne doit souffrir quand je suis obligé de succomber à cette tentation.

Z. Il paroît que V. M. ne digère pas les fruits, qui ne sont ni purgatifs ni

apéritifs , & ce sont ces qualités que n'ont pas les melons ; mais V. M. devroit manger des raisins , parce qu'ils passent facilement , & parce qu'elle se trouve bien de tout ce qui passe facilement.

F. Vous avez raison ; les raisins sont le seul fruit que je puisse encore digérer.

Z. Les raisins sont à plusieurs égards un fruit très-sain ; mais par malheur dans les pays du Nord je ne puis les ordonner qu'à peu de personnes , parce qu'il n'y a point de vignes.

F. Est-ce que vous n'avez pas vu des vignes dans mes Etats ?

Z. C'est avec une véritable surprise que j'ai vu les vignes si bien cultivées sur mon chemin de Brandebourg à Potsdam. Pendant la plus grande partie du chemin qui conduit de Magdebourg ici , je n'ai marché que sur des sables profonds & souvent qu'à travers des landes entièrement stériles ; mais tout-à-coup , je fus ravi en extase à l'aspect de la ville de Werder. Aussi à la

vue de l'étonnante fécondité qui a changé la contrée de Werder , en une des plus belles & des plus riches contrées de la terre , ai-je bientôt oublié les sables & les landes de Brandebourg.

F. Les hommes sont assez vains pour croire que tout n'existe dans le monde que pour eux , & pourtant je ne fais pas pourquoi Dieu a créé le sable.

Z. (Par malheur il me prit à ces mots une envie de rire démesurée ; car il me paroissoit fort plaisant , quoique très naturel , qu'un Electeur de Brandebourg m'avouât avec tant de naïveté , qu'il ne savoit pas pourquoi Dieu avoit créé le sable ; au reste , si cet envie de rire me causa quelque trouble , je m'en remis bientôt).

F. Je suis très content de l'industrie que mes sujets montrent en ce pays ; mais il y a aussi des vignes en Silésie , on y récolte tous les ans du vin pour 300000 écus. Il est vrai que d'une partie de ce vin on fait du vinaigre ,

& qu'avec l'autre , il se commet bien de fraudes ; on l'envoie à Stettin , & de là il revient sous le nom de Pontack.

Z. C'est ainsi qu'on vend aussi à Hanovre du Pontack , & que l'on brasse à Hambourg , à Bremen & à Lubeck , des aires cueillies dans les bois de Lunebourg.

F. Avez-vous vu la vigne que Frese le Médecin (1) a dans ce pays-ci ?

(1) Frese étoit alors Médecin de la Cour & de la Garnison de Potsdam. C'est un excellent Médecin & un homme aussi judicieux qu'honnête. Avant mon arrivée à Potsdam , le Roi l'avoit souvent fait venir chez lui , pour le consulter sur l'état de sa santé. Aussi M. Frese a-t-il toujours donné au Roi des conseils excellens , toujours conformes à son état , & qui ont toujours eu le même succès. Mais tant que je restai à Potsdam , le Roi ne demanda pas à le voir , quoique je l'eusse fait désirer ; car S. M. n'aimoit pas les consultations en fait de Médecine , parce qu'il croyoit non

Z. La vigne & le propriétaire m'ont fait tous deux le plus grand plaisir.

sans raison , qu'en pareille circonstance , un Médecin rejettoit la faute sur son confrère. Aussi aimoit-il mieux entendre chacun à part ; mais M. Frese m'intéressoit encore en ce que le Roi l'avoit envoyé vers la fin de la guerre de sept ans , à Packtschifarai , pour guérir le Chan de la Crimée d'une migraine, dont M. Frese l'avoit effectivement guéri. Quelque tems auparavant le Roi étoit entré en négociation avec ce Chan , pour l'exciter à faire une irruption dans les terres de Russie. Volontiers , répondit le Chan , à condition que le Roi m'enverra d'abord un Médecin , pour me guérir de la migraine. Aussitôt le Roi lui dépêcha le Docteur Frese. La migraine fut guérie ; mais sur ces entrefaites , l'Impératrice Elisabeth vint à mourir , & la Russie prit le parti de la Prusse. Cette révolution ne plut point du tout au Prince Tartare , il vouloit à toute force tomber avec cent mille Tartares sur la Russie. Et il fallut que Frédéric envoyât courier sur courier , pour signifier à son ami le Chan , que ce qu'il vouloit faire ne

F. Cette vigne rapporte à son propriétaire trois cens écus par an.

Z. J'ai goûté de son vin , il est à la vérité d'un très-beau rouge ; mais que V. M. me permette de le lui avouer , il est dur comme du fer , & amer comme de l'absinthe.

F. Eh bien ! à cause de cela , il faut que vous goûtiez de mes propres raisins. (Le Roi appella alors un Page , à qui il ordonna d'apporter un plat de raisin ; Sa Majesté en choisit elle-même la plus belle grappe , & me la présenta , en me disant : mangez cela).

Z. Ce raisin est d'un goût aussi parfait que les meilleurs de Neuchâtel.

F. Mais , avec votre permission , il vient aussi d'une serre chaude.

Après que le discours eût roulé pendant une bonne demi-heure sur différentes matières , le Roi me dit : adieu ,

seroit plus à présent qu'une grande balourdise.

mon cher & bon Monsieur, en ajoutant d'un air plaisant, je me recommande à votre protection & à votre bonne providence.

4 Juillet.

Aujourd'hui à huit heures du matin, le Roi étoit de la meilleure humeur du monde.

F. Je suis très-content de votre dent de lion. Ce remède me soulage à vue d'œil ; il me donne un appétit dévorant, & me conserve toujours le ventre libre. Je le continuerai avec plaisir.

Z. Hier & aujourd'hui matin, j'ai pris la liberté d'en faire donner à V. M. sans qu'elle le fut, trois cuillerées en place de deux.

F. Je ne vous en veux pas pour cela. Quand je prends médecine, je fais bien que je prends de la drogue, & je l'avale bien vite sans faire attention au goût. J'ai aussi fait usage de votre

bain de vapeurs , qui me soulage beaucoup , & que je veux pareillement continuer. (Le Roi leva alors le bras , me fit signe de l'index , en étendant d'un air amical son bras vers moi , & en me disant ces mots :) *mais soixante & quinze ans ?*

Z. Ce n'est point d'après le nombre des années , qu'on calcule une vie comme celle de V. M.

F. Aujourd'hui à onze heures , j'irai me promener à cheval. Mon cher Monsieur Zimmermann , portez-vous bien.

A trois heures de l'après - dînée , quand je vis le Roi , je trouvais encore les choses bien changées , oui bien changées en mal. Après avoir terminé depuis quatre heures du matin jusqu'à cinq heures & demie les affaires d'Etat , S. M. toujours de bonne humeur avoit pris la dent de lion , bientôt après son café , & comme elle avoit un grand appétit , elle avoit passé une bonne partie de la matinée à manger. — J'al-

lois m'en aller , lorsqu'on apporta au Roi un plat de confitures , qu'on nomme Méringues. En dehors c'est une croûte de sucre & de blanc d'œufs , en dedans il contient de la crème ; j'en pris un morceau , le mangeai , & je trouvai la crème aigre & gâtée. Le Roi mangea tout cela , & par-dessus encore des fraises , des cerises , des diablottins & de la viande froide.

Ce ne fut qu'avec la plus grande peine , qu'on parvint sur les onze heures à le mettre sur son cheval. Il se promena trois quarts - d'heure dans le grand jardin de Sans - Souci , presque toujours au galop , & il en revint extrêmement foible & fatigué. A table il n'eut aucun appétit ; & tout de suite après il fut obligé de vomir.

Aussi vers les trois heures je trouvai le Roi si fatigué & si oppressé , qu'il lui fut impossible de me parler , & qu'il me congédia avec ces mots : pardonnez ,

mon cher Monsieur, je ne puis plus parler.

Du reste je confèrai avec M. Schœning de tout ce qu'on pouvoit faire dans cette circonstance critique pour donner quelque soulagement à S. M.

5 Juillet.

Ce matin le Roi étoit beaucoup mieux qu'hier, tant à midi qu'après-midi, & le soir. Cependant il se plaignoit encore de quelque mal à l'estomac & au bas ventre, & je confellai au Roi de prendre son ancienne poudre favorite, sa poudre digestive.

L'envie de parler lui étoit revenue, comme je le remarquai avec grand plaisir, & ce fut ainsi que s'engagea la conversation suivante.

F. Les yeux me font mal.

Z. Il y a trop de soleil ici. Votre Majesté veut-elle que je ferme une jalousie?

F.

F. Non, non, j'ai toujours aimé la lumière.

Z. Aussi V. M. l'a-t-elle toujours répandue autour d'elle & au loin.

F. (Avec un sourire de douceur & de bonté.) Hélas ! je n'ai pourtant jamais été qu'un pauvre mortel !

Alors je recommençai à parler de l'état actuel du Roi, état qui me paroissoit extrêmement critique. Mais malgré cela le Roi avoit repris courage.

F. Jusqu'ici nous n'avons fait que des escarmouches avec l'ennemi ; mais nous ne l'avons pas battu.

Z. On doit sans cesse attaquer l'ennemi, & ne jamais le laisser respirer.

F. Votre manière de faire la guerre me plaît beaucoup.

Z. (Après avoir tâté le pouls du Roi.) Le pouls est bon, il n'est plus foible ; tant qu'il ira ainsi, tout autre symptôme de foiblesse n'est que passager. Hier à midi, après-midi, & au

foir , V. M. étoit extrêmement foible , & néanmoins on ne remarque déjà plus aucune trace de cette extrême foiblesse. C'est donc une preuve qu'il y a encore de la force dans le cœur.

F. (En riant & très-satisfait de ma réponse.) Savez-vous d'où cela vient ? C'est que mon père n'a jamais eu la V.... Avez-vous vu de ces petits spectres exténués , que l'on rencontre si fréquemment en France , & qui portent si tristement la peine des péchés de leurs pères.

Z. J'ai rencontré souvent de ces cadavres vivans à Paris & ailleurs : quoique les Anglois soient aussi libertins , & même , à bien dire , plus libertins que les François (car les premiers le sont par principe , & les derniers par tempérament) , ils conservent cependant plus de force.

F. C'est qu'ils se nourrissent d'alimens plus substantieux , quoique je ne

comprenne pas trop comment un rôti saignant peut donner des forces.

A ces mots le Roi me congédia, & d'une manière à me faire présumer que j'aurois dès ce jour même la permission de m'en retourner à Hanovre. Car il me dit : j'espère, mon cher Monsieur, que vous me ferez le plaisir de revenir encore une fois cette après-dînée, pour que je puisse vous faire mes remerciemens pour toutes les complaisances que vous avez eues pour moi.

Lorsque je revins à trois heures, le Roi parut avoir changé d'opinion, car il ne fit aucune mention de mon départ. Il se plaignit encore d'avoir mal à l'estomac & au bas-ventre, & il ajouta qu'il souffroit des vents & de la crampe ; du reste il fut de très-mauvaise humeur, comme va indiquer la conversation suivante.

F. Votre dent de lion n'a rien fait ; je ne me porte pas mieux depuis que j'en fais usage.

Z. Votre Majesté se ressouviendra que je lui ai proposé ce remède dans l'intention de la soulager , & non dans l'espérance de la guérir. D'ailleurs , le tems qu'elle en a fait usage n'est pas à beaucoup près suffisant pour avoir pu opérer quelque soulagement , & les fréquentes interruptions gâtent tout le bien qu'il peut faire (1).

F. Il est vrai que vous m'avez dit tout de suite , que la dent de lion ne me soulageroit qu'après en avoir fait usage pendant un mois entier. L'entretien fut court. Le Roi me congédia bientôt , & avec le mot expressif

(1) Si j'en eusse voulu faire quelque citations Latines , je me serois rendu ridicule aux yeux du Roi , cependant j'étois bien tenté de rapporter ce passage de Tacite. *Naturâ infirmitatis humanæ , tardiora sunt remedia quam mala.*

& fatal : *Adieu, Monsieur le Médecin* (1) !

Lorsqu'à cinq heures & demie, les personnes qui le soir avoient coutume de tenir compagnie au Roi, vinrent chez lui, il les congédia sur-le-champ avec ces mots : Messieurs, je ferois de trop mauvaise compagnie ce soir.

6 Juillet.

Aujourd'hui le Roi se portoit un peu mieux, aussi étoit-il de meilleure humeur, ce fut ainsi que commença la conversation.

F. Votre dent de lion, je le sens, ne me guérit pas.

Z. Mon but étoit de diminuer l'oppression de V. M. & de prévenir au-

(1) Ce n'étoit que toutes les fois que le Roi étoit de mauvaise humeur, qu'il me nommoit *Monsieur le Médecin*.

tant qu'il étoit possible, l'hydropisie & ses suites. Mais ce remède ne sauroit empêcher V. M. d'être incommodée des indigestions, quand elle en a.

F. Je n'ai point l'hydropisie.

Z. Ce qui n'est pas, peut néanmoins facilement arriver. Il faut tout mettre en usage pour prévenir le danger de cette maladie.

F. Je ne crains point les dangers, mais je ne veux pas souffrir. Je voudrois avoir un remède qui me soulageât sur-le champ.

Z. Je souhaiterois de tout mon cœur un pareil remède à V. M. mais je ne puis le lui procurer.

F. Eh bien ! que tout aille comme il pourra, je ne crains point la mort, je ne crains que la douleur. Adieu, Monsieur le Médecin.

A trois heures le Roi eut une forte colique, suite ordinaire d'une nouvelle indigestion, aussi fut-il de la plus mauvaise humeur. Et quoiqu'à dîner il eût

copieusement mangé d'une anguille fraîche, néanmoins il rejetta cette colique sur la dent de lion.

La mauvaise humeur du Roi contre *Monsieur le Médecin*, & contre la dent de lion, étoit alors montée au plus haut degré. Ce qui donna lieu à une conversation que j'eus le bonheur d'éviter ; mais si je réussis à détourner pour quelque tems sur d'autres objets l'esprit trop aigri du Roi, je ne pus parvenir à l'adoucir tout-à-fait.

F. (D'un ton ironique & grondeur.)
Vos Soldats d'Hanovre pendant leur séjour à Gibraltar, ont-ils aussi avalé de votre dent de lion ?

Z. Non, Sire, ils buvoient à la place du malaga & du porto.

F. Les Hanovriens se sont très-glo rieusement conduits à Gibraltar. Comment se portent-ils aux Indes ?

Z. Dès leur arrivée, & avant qu'ils fussent accoutumés à la chaleur excessive du climat, ils firent des marches

forcées. Des coups de soleil en firent périr plusieurs sur la place. Aussitôt après ces terribles marches , ils se battirent avec beaucoup de courage & de gloire contre les François , & les vainquirent. Maintenant ils sont si accoutumés au climat, qu'il ne témoignent aucune envie de revenir. V. M. voit que les Troupes Hanovriennes sont toujours restées les mêmes , qu'elles se conduisent aujourd'hui dans les Indes avec le même courage & avec le même honneur , qu'autrefois à Gibraltar & en Allemagne.

F. Adieu , Monsieur le Médecin.

7 Juillet.

Depuis quelques jours le Roi avoit d'abord pris son ancienne poudre digestive ; ensuite (ce qui me parut infiniment préférable) de légères doses de rhubarbe & de sel de glauber. Hier au soir il s'ensuivit de fortes évacuations,

& dans l'instant toute la mauvaise humeur disparut.

Il m'est survenu, dit le Roi, un nouveau remède, que je veux essayer ce matin : ce sont des harengs frais.

Je lui souhaitai bien du bonheur avec son nouveau remède, mais je le priai de ne pas oublier la rhubarbe & le sel de Glauber ; & je fus congédié pour ce matin, promptement à la vérité, mais d'un air gracieux.

Après midi je revins à l'heure ordinaire chez le Roi, qui ne se portoit plus si bien que le matin ; mais il fut néanmoins très-doux & très-affable.

F. J'ai réfléchi longtems sur ce que vous m'avez fait remarquer au sujet de l'hydropisie. — Il me semble que vous avez raison ; car j'ai appuyé le doigt sur mes jambes enflées, & la marque y est restée, ce qui est une preuve suffisante d'hydropisie.

Z. Non, Sire ; car il est plus d'une personne qui éprouvent ce fait sur elles

pendant dix ans , sans avoir pour cela l'hydropisie.

F. Ah ! ne me parlez plus d'espérance.

Z. Je ne prétends pas non plus dire autre chose , sinon que V. M. touffe moins , & que son asthme est moins violent.

C'est vrai , mais mon bas-ventre est en bien mauvais état.

Z. Toutes ces douleurs du bas-ventre dont V. M. se plaint si fort & si souvent , ne dérivent pas toujours directement de la maladie , mais des choses accidentelles qu'elle connoît très-bien.

F. Dans l'instant je souffre beaucoup dans tout le corps des tensions de nerfs & de la crampe.

Z. Votre Majesté pourra prendre du poivre d'eau.

F. Cette eau m'aidera-t-elle sur le champ.

Z. Aussi-bien qu'une pareille chose aider.

F. Adieu , Monsieur le Médecin.

8 Juillet.

Le Roi avoit dormi cinq heures & se portoit assez-bien ce matin , cependant il se plaignoit beaucoup des tensions de nerfs , ce qui donna sujet à la conversation suivante.

F. Il est sûr que j'aurai un jour les tympanites & l'hydropisie.

Z. Pour les tympanites , V. M. n'a rien à craindre , & quant à l'hydropisie , on a des remèdes.

F. Je ne desire pas de ce remède , & je n'en prendrai que ceux qui opèrent & guérissent sur le champ. Celui que vous m'avez conseillé hier , m'a guéri de mes tensions de nerfs.

Z. Ah ! nous n'avons que très-peu de remèdes spécifiques , & même ceux-ci ne guérissent pas toujours , & s'ils guérissent , ce n'est jamais sur le champ.

Nous autres Médecins, nous sommes des gens bien pauvres.

F. Et pourtant toujours riches en règles.

Z. Je tiens du moins une de mes règles pour infailible : c'est que les seuls ennemis dangereux de V. M. sont ses cuisiniers.

F. Vous n'avez pas d'idée de la vie sobre que je mène, je ne fais qu'effleurer les mets & je ne mange que pour me fortifier.

Z. J'ai encore une autre règle, à laquelle je tiens fortement : on ne se fortifie que quand on digère.

F. Très-bien.

Z. Le cuisinier de V. M. est un grand homme dans son art ; mais je le regarde comme un homme dangereux (1).

(1) On connoît ce grand homme, Monsieur Noel, par une Epître imprimée, que le Roi lui écrivit un jour sous le nom de l'Em-

F. Personne ne s'entend mieux que Messieurs vos Ministres à former de bons cuisiniers ; le meilleur des miens sort de cette école.

F. Si Messieurs nos Ministres font faire une bonne cuisine , c'est pour leurs convives ; car pour eux ils vivent très-sobrement & très-frugalement.

F. J'ai vu ici un de vos Ministres , Monsieur de Lichtenstein ; il me plut beaucoup.

pereur de la Chine, pour le remercier d'un mets qu'il venoit d'enfanter, & qu'il avoit baptisé bombe à la Sardanapale. Sans connoître personnellement ce Monsieur Noel, je le vis un jour à Potsdam dans un concert public. Son air important me frappa singulièrement, & pourtant je ne pus parvenir à me former une haute idée de sa personne. Enfin ne pouvant plus résister à ma curiosité, je demandai à un Officier, mon voisin, qui il étoit ? — C'est Monsieur Noel, me répondit l'Officier. Oh ! repartis-je, j'avois déjà lu sur son visage, que l'Empereur de la Chine lui avoit écrit.

Z. M. de Lichtenstein est notre premier Maître d'Hôtel. Il a beaucoup de connoissance du monde , & c'est un courtisan très-aimable. Je le vois souvent , parce que je suis son Médecin , & que les premiers Maîtres-d'Hôtel aiment à vivre en bonne intelligence avec les Médecins.

F. Pas plus tard que l'année passée , je vis ici le Ministre de Beulwiz d'Hanovre.

Z. Il fut envoyé près de V. M. au sujet de l'alliance entre les Princes d'Allemagne , & il s'acquitta de cette commission avec beaucoup de chaleur.

F. M. de Beulwiz pensa là - dessus comme un vrai patriote Allemand.

Z. Par cette alliance pacifique Votre Majesté a couronné toutes ses actions immortelles.

F. L'Allemagne est une espèce de République. Je la voyois en danger

de perdre sa forme républicaine , & je fus charmé de la voir rétablie.

Cette conversation dura cinq quarts d'heure. Le Roi me parla toujours d'un ton très-affable & très-gracieux ; mais je le voyois par intervalles inquiet de son mal de ventre.

Dans l'après-dînée , lorsque le Roi se leva de table , il fut obligé de vomir , quoiqu'il n'eût pas mangé beaucoup ; je le trouvai donc à quatre heures très-assoupi & très-triste. Il me dit : mes attaques de nerfs me conduiront encore au tombeau ! — Je le priai de prendre souvent une cuillerée d'essence de rhubarbe , avec les gouttes adoucissantes d'Hoffmann , & de continuer ce remède sans interruption.

La toux avoit aussi repris ce matin , & ce soir elle avoit été fort violente , à ce que m'avoit assuré le Comte Luchefini.

9 Juillet.

Aujourd'hui le Roi étoit très-con-

ter : je me porte fort bien , dit-il , ce que j'attribue au remède que je pris hier. Il m'a fait hier au soir aller à plusieurs reprises à la garde-robe , & même deux fois dans la nuit.

Les crampes du Roi étoient aujourd'hui disparues. Il ne toussa pas , & le ventre étoit beaucoup moins tendu.

F. Après avoir bien réfléchi sur ce qui m'est arrivé ces derniers jours-ci , je crois pourtant que je me suis dernièrement attiré une indigestion , en mangeant des harengs frais.

(Le Roi avoit toujours coutume à la suite des excès qu'il faisoit , de chercher la raison précisément où elle n'étoit pas ; car outre les harengs , il avoit mangé une quantité de choses malfaines).

Z. Manger des harengs , étoit la moindre faute que V. M. eût pu faire. Ils ne pouvoient vous nuire que dans le cas où vous en eussiez mangé trop .

& plus que vous n'êtes en état d'en supporter. Aussi crois-je que beaucoup d'autres choses ensemble ont occasionné la cruelle indigestion, dont Votre Majesté s'est tant plainte ces derniers jours ci.

Ce matin le Roi avoit encore pris une cuillerée d'essence de rhubarbe, avec les gouttes d'Hoffmann. Ce que je remarquai de singulier dans sa constitution, ce fut que peu de grains de rhubarbe, quinze par exemple, le relâchoient incroyablement. Une cuillerée d'essence de rhubarbe étoit donc un remède très-purgatif, & en général fort bienfaisant. C'est aussi pour cela qu'il aimoit tant la rhubarbe ; c'est pour cela qu'il la recommandoit à Gellert, & si souvent à ses Soldats (1).

(1) Dans la guerre de sept ans, le Roi rencontra en Saxe une grande quantité de charriots remplis de malades. Il apprit que

Lorsque je vins à trois heures chez le Roi, je le trouvai, à la vérité, un peu plus souffrant que le matin, parce qu'il avoit copieusement dîné. Cependant l'essence de rhubarbe lui avoit déjà dégagé le cerveau, car il étoit de très-bonne humeur, & jamais je ne lui avois trouvé autant d'esprit & de vivacité. Une idée n'attendoit pas l'autre. S. M. parla plus de deux heures sans interruption.

De tous les Entretiens, dont le Roi m'a honoré, celui-ci est sans doute le plus remarquable de tous. Mais par malheur c'est aussi celui dont je ne puis & je n'ose raconter que la plus petite partie.

tous ces Soldats avoient la diarrhée. Quel est le remède, leur demanda-t-il, que le Chirurgien vous ordonne? Oh! il nous fait prendre une poudre jaune, s'écria l'un d'eux, mais c'est encore pire. C'est très-bon, répartit le Roi. C'est sûrement de la rhubarbe, tenez-vous à cela, & vous serez guéris.

Ce fut ainsi que commença cet Entretien.

F. (Dans une profonde méditation , & la tête penchée sur son fauteuil.)
C'est une chose très-difficile que d'avoir toujours l'œil attentif sur une chose très-grande & très-compiquée.

Z. Depuis que le monde est monde, personne n'a mieux entendu cet art que Votre Majesté.

F. Un Etat , s'il est plus grand que la France , ne peut être bien gouverné.

Z. Dans les Provinces d'un trop grand Etat, ou le peuple n'obéit point au Gouvernement, ou les Gouverneurs ne font pas toujours ce qui leur est ordonné , & ne suivent que leur volonté.

F. La Russie est un Empire trop vaste & trop étendu.

Z. Non , pour l'esprit & le cœur de Catherine II ; mais à l'avenir cet Empire pourroit fort bien s'écrouler sous sa masse.

F. (En riant & en levant le doigt) :
Ne croyez pas cela.

Z. Sire , l'Empire de Russie peut-être
démembré un jour (1) comme celui
d'Alexandre après sa mort. Les Gou-
verneurs des Provinces peuvent s'ériger
en Rois , & se battre avec d'autres
Gouverneurs qui auront les mêmes sen-
timens.

(1) Peut-être après des siècles. Mais jus-
qu'à cette époque l'éclat, la puissance & la
grandeur de la Russie , ne feront certainement
que croître de plus en plus , & jamais elle ne
pourra moins périliter qu'aujourd'hui , où le
Divan radotte , où les armées les plus redou-
tables sont en marche contre les frontières
des Ottomans , où l'illustre Maîtresse de ce
grand Empire , m'écrivit le 14 Décembre
1787 , d'un ton si naturel ; on ne regarde
point encore chez nous comme un bonheur
de perdre une ou plusieurs Provinces. Les
Etats ne sont point comme des fossés qui
s'agrandissent à mesure qu'on en tire de la
terre.

Z. Vous avez raison , je le crois aussi.

Alors le Roi vint à parler d'autres Royaumes & d'autres Pays. Mais ici je m'arrête devant mes Lecteurs, car je connois assez les hommes pour savoir que j'ai pu tenir à un si grand Roi, & à un si grand homme, des discours que de plus petits esprits ne fauroient digérer.

Au commencement, lorsque le Roi me faisoit l'honneur de s'entretenir avec moi d'objets politiques, je voulus constamment me contenir dans le silence le plus respectueux & le plus profond; je ne répondois pas, & je l'écoutois avec attention, mais cela ne me servoit de rien. Car dès que le Roi avoit dit son sentiment, il se taisoit chaque fois (1), me regardoit d'un air vif, &

(1) Bien différent en cela de nos jeunes beaux esprits; car ces Messieurs, lorsqu'ils sont en conversation avec quelqu'un, loin

pour ainsi dire questionneur. Je me voyois donc à la fin obligé de répondre à quelque prix que ce fût, & plus mes réponses étoient promptes, hardies, naturelles & libres, plus elles paroissoient lui faire plaisir.

Cet entretien sembloit d'abord vouloir devenir philosophique, mais il devint politique, & dura plus d'une heure. Ensuite le Roi par les transactions toujours rapides, & par des tournures inattendues, fit tomber l'entretien sur la Médecine. Quant à cette partie de la conversation, je la rapporterai toute entière ici, car quoiqu'elle roule sur la Médecine, elle me paroît néanmoins très-remarquable.

d'attendre sa réponse, parlent sans interruption, ou lorsqu'ils sont tous ensemble, ils crient tous à la fois, & chacun en particulier, mais si haut & si fort, que tout homme âgé & modeste qui les entendroit, craindrait de perdre pour toujours, l'ouïe, la vue, la mémoire & la langue.

F. Quelles sont maintenant les maladies les plus fréquentes dans le pays d'Hanovre ?

Z. Parmi les fièvres chaudes , ce sont sur-tout celles qu'on nomme en France & en Italie fièvres bilieuses , mais que les Médecins d'Allemagne , qui mettent souvent leur gloire à inventer des noms & des mots , baptisent d'un tout autre nom ; il y règne aussi beaucoup de fièvres putrides & malignes , qui sont très-dangereuses.

F. Ces maladies ne sont pas si fréquentes dans mes Etats.

Z. Les armées de V. M. & les villes où il y avoit de nombreuses garnisons , souffrirent & souvent & beaucoup de ces maladies. Dans la guerre de 1778 à 1779 , des fièvres malignes de cette espèce ont régné dans l'armée de Votre Majesté , mais plus encore , la dysenterie.

F. C'est vrai , & le croiriez-vous , dans la dernière guerre , j'ai parfaitement réussi

à guérir cette dysenterie. J'étois avec un corps de mes troupes dans une petite ville. Presque tous mes Soldats furent atteints de cette maladie , & plusieurs en moururent. Je ne fourre mon nez dans la Médecine , que lorsque je vois que ceux qui s'en mêlent , n'y entendent rien. Je dis donc , prenez quelques grains de crème de tartre , faites dissoudre dans une quantité suffisante d'eau , & que les Soldats en prennent par cuillerée jusqu'à ce qu'ils vomissent , & qu'ils soient bien purgés. Les Chirurgiens des Régimens n'y manquèrent pas , & tout alla au mieux.

Z. A merveille.

F. Mais dans ces choses tout ne dépend pas des recettes ; les bons arrangements que l'on fait dans une armée , y contribuent le plus. Dans toutes mes guerres on a bien mal observé mes ordres , à l'égard des malades & des blessés. Rien ne m'a tant chagriné dans toute ma vie , que de voir traiter si
mal

mal dans leurs maladies & blessures , tant de braves gens qui ont exposé si généreusement pour la patrie , leur santé & leur vie. On les a souvent traités avec barbarie , & plus d'un Soldat est mort des suites d'un mauvais traitement. De tout tems rien ne m'a fait plus de peine que d'être la cause innocente de la mort d'un homme. Mais depuis la dernière guerre , j'ai donné de si bons ordres , qu'ils empêcheront certainement à l'avenir tous ces marauds & ces coquins , de tromper leur Roi , & de priver si cruellement le pauvre Soldat du secours & du soulagement , dont il a si grand besoin.

Z. C'est ce qui seroit bien à désirer ; mais je crains que V. M. ne sache pas encore , à beaucoup près , tous les désordres que l'on commît dans la dernière guerre , dans les Hôpitaux de ses armées.

F. (A ces mots, Frédéric ouvrit de

F

grands yeux , & jettoit sur moi un regard perçant.) D'où savez-vous cela ?

Z. Je le fais comme toute l'Allemagne , par des Ouvrages imprimés. Je le fais de l'Auteur de ces Ouvrages , qui est un Sujet de V. M. qui , en qualité de Médecin de l'armée que commandoit S. A. le Prince Henri , en Saxe , en Bohême , vous a servi avec autant de fidélité que d'honneur , & qui pour prix de cette fidélité , n'a recueilli de la part de ses confrères de Berlin , que des persécutions , de la haine , de l'oppression , & les traitemens les plus indignes.

F. Comment s'appelle cet homme ?

Z. Le Docteur Friz , Médecin à Halberstadt.

F. Ecrivez-moi ce nom , je vous en prie.

Z. Je l'écrirai dans l'anti-chambre en sortant.

F. Je ne connois pas ce Docteur

Friz , jamais je n'ai entendu prononcer son nom.

Z. J'en suis fâché pour le service de V. M. mais , Sire , je ne connois personne qui soit plus en état que ce Docteur , de donner à V. M. des détails exacts de toutes les friponneries qui se sont faites dans vos armées.

Il a tout vu de ses propres yeux. C'est un homme qui ose parler , car il est excellent Médecin , & de plus homme d'esprit.

F. Je ne fais de cas d'un homme d'esprit , qu'autant qu'il est en même-temps un honnête homme (1). Dites-moi

(1) C'étoit-là la façon de penser constante & invariable du Roi. Aussi aucun éloge ne m'a tant touché , ne m'a fait tant de plaisir dans ma vie , que lorsque j'entendis Frédéric-le-Grand m'appeller mon bon Monsieur , nom qu'il me donnoit très-souvent , ou que lorsqu'il disoit de moi : ce Zimmermann est un homme de probité.

franchement, le Docteur Friz est-il un honnête homme ?

Z. Certainement. C'est à cause de sa probité, qu'il n'a pu s'avancer à Berlin, & c'est à cause de cette même probité que je prends la liberté de le recommander à V. M. mais comme je ne le connois point personnellement, j'ignore si la vivacité de son tempérament qui lui fait tout brusquer, qui ne lui permet pas de rien ménager, n'imprime pas une teinte rude & désagréable sur ses manières ; j'ignore s'il n'est point par hasard trop vif & trop emporté, & s'il entend bien l'art de prendre les hommes par leur bon côté.

F. Tout cela m'est égal. Ecrivez-moi toujours son nom.

Ensuite le Roi fit tomber la conversation sur son état. Il faut pourtant, me dit-il, que vous voyiez aussi comme je marche pitoyablement, venez avec moi.

Il sonna son Huffard de chambre ;

celui-ci leva le Roi de dessus son fauteuil , & le prit sous le bras ; je le suivois , & quand le Roi me parloit , je m'approchois de lui. Ce fut dans cet état qu'il traversa trois chambres , mais de manière à faire pitié , aussi me faisoit-il saigner le cœur ; quoiqu'il marchât très - doucement , il perdoit tout-à-fait la respiration. De tems en tems il prononçoit quelques paroles , mais le plus souvent je n'entendois pas ce qu'il disoit. Enfin le Roi dit : je veux m'en retourner. Je l'accompagnai donc alors dans son appartement , où il se mit dans son fauteuil , & je me postai comme de coutume devant lui (1).

Il s'écoula un peu de tems avant que

(1) Je ne pouvois pas me dispenser de cet inconvénient , parce que sans cela je n'aurois pas entendu la voix trop foible du Roi ; par cette raison je me mettois toujours un , ou tout au plus deux pieds devant le Roi.

le Roi pût se remettre , & parler librement. Ensuite la conversation commença en ces termes.

F. Avez-vous à présent beaucoup de malades ?

Z. C'est à présent le tems où beaucoup de gens d'Hanovre & des environs, ont coutume de me consulter.

F. Ainsi je ne dois vous retenir davantage , pour ne pas priver plus long-tems vos malades de votre secours. Je vous prie de revenir encore un instant ici demain matin à huit heures, afin de pouvoir vous remercier de toute la complaisance, de toute l'attention que vous avez depuis long-tems pour moi ; de plus, je veux vous remettre une lettre pour son S. A. R. le Duc d'Yorck.

Enfin, après un Entretien de trois quarts-d'heure, le Roi avant de me faire signe de partir, me dit : je crois que j'aurai encore une hernie ; j'ai des

douleurs tout à-fait singulières , & en même tems il me les détailla.

Ces douleurs , lui dis-je , indiquent toute autre chose. Elles sont ordinairement les avant - coureurs des hémorrhoides. Quelque surprenante que cette prédiction puisse paroître à présent , je crois que les hémorrhoides se déclareront bientôt.

J'en ferois charmé , dit le Roi , en m'ôtant très-amicalement son chapeau , ce qui étoit pour moi le signal du départ.

En sortant de chez le Roi , j'allai chez M. Herzberg , Ministre d'Etat , où le Comte Luchefini ne tarda pas non plus à venir. L'un & l'autre de ces Messieurs furent très-étonnés de ce que j'avois eu un si long entretien avec le Roi. Je leur dit que S. M. avoit été de très-bonne humeur , & je leur racontai l'histoire de Friz.

Eh bien ! vous verrez , repartit Luchefini , que le Roi fera dès demain

écrire à Friz pour le faire venir à Potsdam ; aussi le Roi raconta le même soir l'histoire de Friz , en ajoutant qu'il vouloit le faire venir.

Aussitôt que je fus de retour à Potsdam , j'écrivis à Friz une lettre où je lui racontois toute l'affaire , & où je lui disois que dans tous les cas , il devoit se préparer à partir , & à se tenir ferme devant le Roi.

Dès le lendemain matin , le 10 Juillet , le Roi fit écrire à Friz qu'il vînt à Potsdam (1).

10 Juillet

Lorsque j'arrivai à la porte du Roi , son second Hussard de chambre me re-

(1) Le 14 Juillet , Friz étoit déjà à Potsdam.

Le Roi lui fit tout de suite expédier par le Conseiller intime Beyer , l'ordre suivant , qu'il dicta lui-même : S. M. fait assurer le Conseiller Friz , qu'elle le regarde comme un homme honnête & intègre , & que par cette raison , elle lui donne la Commission

mit de la part de S. M. encore mille écus en billets de banque.

de faire un rapport fidèle & sincère de toutes les friponneries qu'il a observées dans le Lazaret de la seconde armée. S. M. compte ensuite lui accorder une pension annuelle , & de l'emploi dans le Lazaret du camp.

Friz se mit donc à l'ouvrage, & s'en acquitta avec toute la sincérité d'un honnête homme. A l'égard des actions punissables, il évita très-soigneusement de nommer les coupables , & même de les caractériser d'une manière reconnoissable.

Le 17 Juillet ce rapport fut présenté au Roi. Le lendemain Friz reçut par écrit l'ordre de tracer le plan le plus efficace pour pouvoir prévenir ces friponneries. Friz demanda la permission de travailler à ce Plan à Halberstadt.

Le 19 Juillet, Friz reçut du Roi cette réponse par écrit : S. M. desire que les affaires du Lazaret soient terminées dans quelques jours , ainsi le Docteur Friz restera jusqu'à ce tems à Potsdam. Outre cela elle a l'intention de le nommer Inspecteur-Général des Lazarets

J'entrai & commençai ce dernier Entretien , qui me surprit d'abord , &

du Camp , & de lui assigner une pension de quatre cens écus.

Le même jour Friz fut donc obligé de venir lui-même chez le Roi , & tel fut l'accueil que S. M. lui fit ; écoutez-moi , la réputation dont jouissent votre probité & vos talens , est parvenue jusqu'à moi. C'est d'après cette réputation que je vous ai fait venir , pour vous donner pendant la guerre , l'inspection générale sur tous les Lazarets du Camp.

Ensuite le Roi entra dans quelques détails sur les propositions que Friz avoit faites pour l'abolition des abus. Le Roi les trouva toutes très-praticables , excepté le choix des Chirurgiens du Camp ; c'est à quoi il fait allusion dans les patentes , lorsqu'il dit de ne pas proposer des choses impossibles. Le Roi congédia M. Friz avec des expressions pleines de bonté , & lui accorda la permission (ce qui étoit une faveur extraordinaire pour les premiers Médecins employés à l'armée , qui sont obligés de rester toujours à Potsdam & à Berlin) , de demeurer en tems de paix à Halberstadt.

qui ensuite devint très-touchant pour moi.

Quant à la Lettre-Patente pour Friz , le Roi ordonna à M. Beyer , Secrétaire de Cabinet , de la lui expédier *gratis*. Ce qui fut pour lui une épargne de deux cens cinquante écus. De plus , le Roi dit à M. Beyer ; j'ai changé d'opinion à l'égard de Friz , ainsi écrivez ce que je vais vous dire. Alors le Roi dicta à Beyer mot pour mot les Patentes qui suivent.

« Conformément aux ordres que je vous ai fait savoir aujourd'hui , & aux instructions que je vous ai données de vive voix , j'ai voulu vous répéter par la présente , que je vous confie l'inspection & direction générale des Lazarets en tems de guerre. D'après les récits qu'on m'a faits de l'honnêteté & de la noblesse de votre façon de penser , & d'après ceux qu'on m'a fait de vos talens , j'espère que dans cette inspection importante que je vous confie , vous procéderez avec autant de zèle que de probité , & de désintéressement. Et pour vous y encourager davantage , je vous assigne en tems de paix une

F. Vous vous signalez jusqu'au dernier moment de votre séjour d'ici.

pension annuelle de cinq cens écus , à percevoir sur la Caisse générale de la guerre , pension, qui en tems de guerre , montera jusqu'à mille écus. A l'égard de vos affaires , vous devez voir vous-même que mille circonstances accidentelles ne permettent pas de ne choisir parmi la grande quantité de Chirurgiens nécessaires , que des sujets distingués. Mais en revanche vous devez avoir le plus grand soin de veiller sans cesse à ce que ceux qui seront une fois employés , s'acquittent avec soin & avec fidélité , & en général comme leur devoir l'exige , de la partie qui leur sera confiée. A l'égard de ceux qui viendroient à y manquer , vous devez procéder contr'eux avec la dernière rigueur , puisque la vie de tant d'hommes en dépend. Quant à présent vous pouvez vous en retourner à Halberstadt , & y vaquer à l'affaire que je vous ai confiée ; mais songez bien que vous ne devez ni exiger , ni proposer aucune chose impossible , mais seulement remarquer avec le plus grand soin , tout ce qui peut con-

Z. Le sentiment contiuel de ma foiblesse , la profonde conviction de tout ce qui me manque , de tout ce que je ne suis pas , & de ce que pourtant , chaque Médecin devoit être , ne m'a pas quitté d'un moment pendant le séjour que j'ai fait en ces lieux.

F. Vous êtes un vrai prophete , lorsqu'hier au soir je vous parus inquiet à cause de certaines douleurs , dont je ne comprenois pas la cause : vous me dites que c'étoit les avant-coueurs des Hémorrhoides. J'ai très-bien dormi. La douleur en question s'est passée ; je suis content de vous.

Z. Un serviteur de V. M. vient aussi

tribuer à prévenir les supercheries , les fraudes & les négligences.

Je suis votre affectionné Roi.

Potsdam, le 19 Juillet.

F R É D É R I C

de me remettre tout - à - l'heure , une marque de son contentement ; c'est ce qui fait que je rougis , & que je n'ai pas la force de répondre à tout ce qu'elle me dit à présent.

F. Ne parlons point de cela ; mais permettez que je vous remercie de toutes vos complaisances pour moi. Vous avez fait tout ce qu'il est possible de faire. Je suis très-content de toute votre conduite. Comptez-vous vous en retourner par Dessau ?

Z. Son Altesse Royale la Princesse de Dessau , m'a écrit à Potsdam , pour m'inviter à m'arrêter pour sa santé , quelques jours à Wœrlitz ; delà je passerai par Antoinet - Tenruh & par Brunswick , à Hanovre.

F. Je demande pardon à vos malades , de les avoir privés si long-tems de vos secours. Je vous remercie de la complaisance que vous avez eu de rester si long-temps ici. Je desire que vous vous portiez toujours bien. Je suis charmé que

vous m'avez vu ; parce qu'à l'avenir, vous ferez plus à portée de juger de mon état.

Z. Votre Majesté par de tels sentimens , me touche au point qu'elle me met hors d'état de lui répondre.

F. Ayez la bonté de remettre cette lettre au Duc d'Yorck : dites lui combien de fois je vous ai parlé de lui : dites-lui combien je l'estime, & combien je l'aime; dites-lui de ma part , tout ce que vous pourrez imaginer de plus tendre.

Z. Je dirai tout , je raconterai tout fidèlement au Duc d'Yorck.

Alors , le Roi m'ôta son chapeau avec une dignité, une grâce & une bonté inexprimable ; & me faisant une inclination de tête, il me dit : adieu , mon bon , mon cher monsieur Zimmermann. Souvenez-vous du bon vieillard que vous avez vu ici.

Cette scène me déchiroit le cœur ; je crus que j'allois étouffer sur le champ. Après avoir fait une très-profonde révérence , je reculai seulement d'un pas ;

mais je me tins encore tout en face du Roi ; là, saisi de l'émotion la plus tendre, je balbutiai quelques mots ; je m'inclinai encore une fois aussi profondément que je pus : ensuite je repassai promptement dans l'antichambre , où je faillis mourir d'attendrissement , de tristesse , & de douleur.

Le soir de ce dernier jour que je restai à Potsdam, j'allai avec mon épouse, à l'endroit où , depuis notre arrivée, nous avions passé presque toutes nos soirées, dans la maison de l'aimable Chambellan, le Comte Luchefini, dans un cercle nombreux d'amis & d'amies que je n'oublierai jamais. Le 11 Juillet de grand matin, nous partîmes de Potsdam, & nous repassâmes par Wœrlitz, Dessau & Brunswick, à Hanovre.

Mon cher ami Luchefini qui, pendant mon séjour à Potsdam, m'avoit tenu lieu de tout ; chez qui j'avois constamment trouvé du secours, de la consolation & du conseil, me tira ce soir même,

d'un embarras mortel ; & qui m'eût fait quitter avec une double tristesse , cette ville si chère , si profondément gravée dans ma mémoire , & toujours présente à mes yeux. Pendant tout le tems de mon séjour en cette ville , je n'avois pas eu l'honneur de rendre une seule visite au Prince héréditaire , S. M. le Roi régnant. Luchefini pria M. le Major de Bischofswerder , qui se trouvoit dans notre société , & qui , de concert avec son épouse , étoit très-bien disposé pour ma femme & pour moi , d'aller chez son S. A. R. , pour lui dire de ma part , tout ce que peut dicter le respect le plus profond , & tout ce qu'on pourroit dire pour mon excuse. M. de Bischofswerder eut la bonté & la complaisance de se charger de cette commission , & revint de chez le Prince héréditaire , avec une réponse très-gracieuse & très consolante pour moi. Dans la suite , au mois de Septembre de la même année , j'eus encore le bonheur

qu'un fidèle ami du Roi , une des plus belles ames & des plus honnêtes que je ne connoisse en Allemagne , que le Prince regnant d'Anhalt - Dessau m'assura dans ma maison à Hanovre , que S. M. le Roi actuellement regnant , étoit très - content de mes procédés & de toute la conduite que j'avois tenue à Potsdam.

La circonspection étoit, sans contredit, la vertu qui m'étoit la plus nécessaire en cette ville. La moindre faute dans ma conduite , la moindre indiscretion dans mes discours , m'eût infailliblement attiré la disgrâce du Roi. Quelque malade qu'il fût , il ne vouloit point être regardé comme tel , non-seulement en Allemagne & dans l'Europe , mais même à Potsdam & à Berlin. Il ne favoit que trop bien , avec quelle assiduité les Envoyés des puissances étrangères à Berlin , guettoient alors les nouvelles relatives à son état ; & que ces espions à privilèges , (car c'étoit ainsi que dans son anti-Ma-

chiavel , il nommoit ces Messieurs du corps diplomatique) n'épargneroient ni argent , ni artifice , pour puiser à la première source , les moindres changemens ; & sur-tout les changemens défavantageux qui arriveroient dans son état. Ce fut par cette raison que je renonçai entièrement & de bon cœur , à la pensée de voir cette fois Berlin. Quelque envie que j'eusse de voir une ville si chère pour moi , je n'eusse pu fans manquer aux premiers égards de convenance , & sur-tout si éloigné des yeux de S. M. , je n'eusse pu , dis-je , me dispenser de faire ma cour à toute la Maison du Roi , à tous les Grands & à tous les Courtisans. Mais quand même j'eusse , avec ces derniers , usé de la plus grande circonspection , néanmoins on n'auroit pas manqué d'interpréter mal mes discours , & de débiter mal sur mon compte , mille fables ridicules. Le plus mince bourgeois de Berlin , se feroit permis de me fonder. Chacun auroit désiré de tirer

de moi des prédictions : chacun auroit voulu favoir au juste , le jour , l'heure & la minute où l'on apprendroit enfin la nouvelle attendue depuis si long-tems ; la nouvelle que Frédéric-le-Grand n'étoit plus ! C'est ce que le Roi mourant favoit ; & c'est pour cela qu'il fut très-content de ce que je n'allois pas à Berlin , & que je me glissois de Potsdam , pour ainsi dire , par une porte de derrière.

Cette même discrétion , je l'avois observée aussi dès le premier pas de mon arrivée à Potsdam. A la vérité , aussi-tôt que j'avois paru dans la société , on n'avoit pas manqué de me tâter le pouls & de me sonder autant qu'on l'avoit pu ; mais je mis en défaut les questionneurs ; je ne répondis point du tout, ou je répondis de manière qu'ils ne furent plus tentés de revenir à la charge. Aussi à peine eus-je seulement , pendant trois jours , observé ces mesures dans les sociétés de Potsdam , que personne ne s'informa plus à moi de l'état du Roi.

Les Courtisans & les Politiques répandirent par-tout, que j'étois un homme tout-à-fait myftérieux, de qui on ne pouvoit absolument rien tirer.

Je fus plus ouvert là où je devois l'être; par exemple à Wœrliz, chez le brave & honnête Prince d'Anhalt-Deffau, l'ancien intime ami de S. M. le Roi actuel. Je le fus à Brunsvick, chez un Prince dont la postérité placera l'image dans le Temple de l'immortalité, à côté de l'image de César, de Condé, de Turenne, & de Frédéric-le-Grand. Je le fus chez le Duc regnant de Brunsvick, avec qui j'avois eu l'honneur de m'entretenir pendant une heure entière sur l'état triste & incurable du Roi, & dont les soupirs & les sentimens héroïques, qui se manifestoient à la fois dans son cœur & dans ses yeux, ne m'échappèrent pas. Je fus cependant moins ouvert, non par politique, mais par compassion & par ménagement, à Antoinettenruh chez la Duchesse Douairière de Brunsvick,

sœur du Roi , & chez la Princesse Auguste de Brunsvick , abbessé de Gandersheim , nièce de Frédéric , dame du plus grand esprit , que le Roi aimoit beaucoup , & avec qui il entretenoit une correspondance suivie. Mes prédictions qu'on vouloit savoir , étoient sans doute moins avantageuses ; mais cependant , telles à peu-près qu'on les trouve dans la lettre ci-jointe , que j'ai eu l'honneur d'écrire le 4 Juillet , de Potsdam , au Duc Frédéric de Brunsvick , à Berlin.

Cette lettre que je puis bien communiquer ici , puisqu'elle montre ma façon de penser & de parler , étoit écrite en ces termes.

» C'est avec le plus grand plaisir que j'obéirai aux ordres de V. A. quand mon devoir m'ordonne de parler ; je ne vais jamais en deçà ni au-delà des bornes de la vérité. Ainsi ce sera toujours une espèce de consolation pour S. A. R. madame la Duchesse Douairière de Brunsvick , de l'entendre de ma bouche.

Le 24 Juin, premier jour de mon arrivée, je fus très-effrayé pendant toute l'après-dinée & pendant toute la soirée. Mais depuis, le Roi se porta plus ou moins bien; mais toujours mieux. Je le voyois souvent très-soulagé, & il eut plus d'un jour de bon où il fut très-content & très gai.

Mais ce soulagement, c'est aussi tout ce que je puis, tout ce que j'ose promettre. Mes foibles yeux ne peuvent atteindre jusqu'à la balance où Dieu pèse le sort des Peuples. Je ne veux, ni puis prédire l'avenir, mais je vois pourtant que l'homme le plus extraordinaire de notre siècle, est aussi le malade le plus extraordinaire, contre qui toute notre raison va échouer.»

Toute cette précaution, que j'observe si ponctuellement, ne put me garantir de la dent des Gazetiers, des Journalistes (1). & des Charlatans. L'auteur

(1) On a rapporté . je ne sais dans quel Journal, que j'avois fait baigner le Roi dans du vin

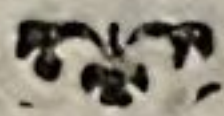
d'une Gazette de Westphalie , ne rougit pas de faire accroire au public que j'avois dit à Potsdam que le Roi pouvoit encore vivre trois ans , parce que son sang étoit encore bon. C'étoit là un conte de Gazette bien absurde. Jamais je ne me suis mêlé en aucune manière , de faire le prophete , relativement à la durée de la vie du Roi. Car je savois à quel point ridicule on portoit à Berlin la fureur de ces prophéties , & je ne participois pas à cette manie des Berlinoïis. Quant au Gazettier de Westphalie , je ne vois dans ce qu'il avance , qu'une balourdise de Chirurgien de campagne. Aussi je me flatte que tous ceux qui me connoissent, n'ajouteront aucune foi à une bévue qu'on me prête si gratuitement.

du Rhin. Le conte passa dans la Suisse , en Hanovre , & par toute l'Europe. Je n'en fus fâché que pour le pauvre Journaliste Allemand , qui doit avoir eu la langue longue d'un pied après un si beau bain.

Mais

Mais le menteur le plus imprudent de tous , fut un Barbier de campagne , Médecin de la plus basse classe , que fais-je, peut-être un très-fameux Docteur dont je ne connois pas le nom , & qui , sous le mien & avec ma signature , osa controuver une lettre relative à l'état du Roi ; lettre qui parcourut la garnison de Magdebourg , & qui fut lue par-tout avec avidité. M. Gedicke , Conseiller du grand Consistoire à Berlin , lut cette lettre à Magdebourg ; & ce savant d'un mérite distingué , eut assez d'amitié pour moi , pour vouloir bien , la veille du jour que nous reçumes la nouvelle de la mort du Roi , m'informer de ce tour mal honnête , & me témoigner sa noble indignation contre l'auteur.

Voilà ce que j'avois à dire sur ma conduite & sur ses suites.



R E M A R Q U E S

S U R L A V I E

DE FRÉDÉRIC - L E - G R A N D.

A présent , il me reste encore quelques remarques & quelques conclusions à faire sur la totalité de mon récit. Je rapporterai de temps à autre , plus d'un trait caractéristique de Frédéric. Je détacherais aussi quelques lambeaux de son histoire , supposé toutefois que dans un siècle aussi éclairé , que dans un monde aussi savant que le nôtre , on ne dédaigne pas des observations recueillies à la manière de Plutarque , ou si l'on aime mieux , d'un Valet-de-chambre d'un Roi. Tout ce que je raconterai du Roi en fait de médecine , ne remplit , à proprement parler , que le petit vuide que

M. Selle, premier Médecin ordinaire de S. M., a eu la bonté de laisser dans son histoire de la maladie du Roi, & confirme du reste tout ce qu'il a pu avancer.

A mon départ de Potsdam, l'état de la santé du Roi n'étoit plus incertain ; il n'étoit que trop avéré & trop digne de pitié. Il avoit une hydropisie qui s'étendoit depuis la poitrine jusque dans les cuisses, & dans les jambes. Il y avoit toute apparence qu'il se formeroit, comme l'hiver passé, un abcès dans la poitrine. Ses forces étoient entièrement disparues. Il lui falloit un appui pour marcher, & même pour se tenir debout. Mais il lui restoit encore un grand fonds de courage, & un fonds d'espérance qui ne le quitta jamais, quoique dans certains momens il semblât y renoncer.

Il étoit absolument impossible de trouver quelque remède efficace. Lui-même ne demandoit dans le fond que d'être soulagé, ou tout au plus qu'on lui facilitât

les moyens de contenter son appétit, d'aller aisément à la garde-robe, & de n'avoir pas d'indigestions. Au reste, ce que le Roi demandoit de moi, n'étoit rien de plus qu'un remède qui le guérît sur le champ. Mais je n'avois pas, je ne connoissois pas un pareil remède. Aussi dès le premier jour, le 24 Juin, j'avois tout-à-fait renoncé à l'espérance d'une guérison solide & radicale. Tout mon procédé auprès de ce Monarque, si l'on en excepte les représentations sérieuses que je lui faisois si souvent, n'étoit autre chose dans le fond qu'une politique de Médecin.

Cependant encore au mois d'Août, le Roi se consolait souvent par la pensée que son père avoit vécu cinq ans avec l'hydropisie. Aussi son imagination alors se montroit-elle toujours riche en motifs de consolation. Lors même qu'entre le 4 & le 12 Août, sa jambe gauche se fut ouverte, & qu'à son grand soulagement, il en fut sorti plus d'une demi-

chopine d'eau, le Roi se crut de nouveau & plus que jamais hors de danger. Mais le 15 Août fut le dernier jour où il put encore terminer ses affaires de cabinet, à la vérité d'une voix foible, mais néanmoins avec assez d'attention. Il mangea même ce jour-là, la moitié d'une araignée de mer.

Le Roi mourut trente-huit jours après celui où je l'avois vu pour la dernière fois. Ce fut le 17 Août; & par les circonstances qui accompagnèrent sa mort, M. Sellé l'attribua, & avec raison, à un catharre qui l'avoit suffoqué.

Quelque court que soit le récit de mes entretiens avec Frédéric-le-Grand, cependant il peut servir à connoître le caractère de ce monarque.

L'estomac, le bas-ventre, & le cerveau, qui, Dieu seul fait comment, ont une connexion si étroite, influèrent plus que l'on ne s'imagine sur cet homme extraordinaire. Une mauvaise digestion l'abattoit cruellement, & le mal à peine étoit-

Il passé, que son esprit élevé reprenoit son essor ordinaire. On aura sans-doute remarqué combien il reprenoit courage, lorsqu'un événement quelconque, qui lui paroissoit avantageux pour sa santé, surpassoit son attente; & avec promptitude il passoit à des résolutions inattendues, lorsqu'un mot heureux avoit frappé son imagination.

C'étoit son incrédulité même, en fait de Médecine & de Médecins, qui lui faisoit regarder le moindre bon effet d'un remède comme un prodige, & le Médecin, qui lui avoit prédit la chose la plus ordinaire comme un prophète.

Il est vrai que dans le cours de sa maladie, le Roi avoit été souvent de très-mauvaise humeur. Mais cependant cette mauvaise humeur, si j'en juge d'après ma propre expérience, n'eut qu'une seule fois un caractère de violence; ce fut le 24 Juin, lorsque je demandai une consultation avec M. Sellé. Du

reste , elle ne portoit pas la moindre empreinte de colère.

Le Roi Frédéric-Guillaume I. mourut aussi de l'hydropisie ; & dans le cours de sa maladie, il fut quelquefois de très-mauvaise humeur ; mais il la faisoit voir d'une toute autre manière que son illustre Fils , & quelquefois, car il étoit extrêmement dévot, d'une façon singulièrement chrétienne.

Dans la première moitié, sur-tout au commencement de ce siècle , il régnoit en Allemagne , une naïveté qu'on ne connoît plus à présent , & dont on n'a pas même d'idée. A peine voudroit-on croire que l'épouse du Roi de Prusse Frédéric I. écrivoit à l'épouse de George I. à Hanovre : Leibnitz a passé hier la soirée avec moi , pour ne m'entretenir que des infiniment petits. Hélas ! ma chère , qui peut les connoître mieux que moi !

Frédéric-Guillaume I. avoit la même naïveté , mais dans un genre plus Alle-

mand ; & je ne fais s'il commençoit déjà à se mal porter , lorsqu'à Berlin , il chassa le monde de la promenade publique , & qu'il les envoya à Spandau , par la seule raison , qu'ils alloient se promener ; ou lorsqu'il supprima 400 écus de 1000 écus de pension de Budé , Conseiller privé , parce qu'en passant le soir auprès de sa maison , il y avoit vu beaucoup de lumières ; & que , d'après des informations , il avoit appris , qu'il donnoit un grand repas ; ou lorsqu'il cracha dans le sein d'une dame , parce qu'elle l'avoit trop découvert.

Mais lorsque ce prince tomba effectivement malade de l'hydropisie , ne pouvant plus lire lui-même , il se faisoit lire , par un Valet-de-chambre , sa prière du soir. A la fin de cette prière , étoit une bénédiction. Le Valet-de-chambre , par une politesse bien intentionnée , lut : que le Seigneur *vous* bénisse ! Il n'y a pas cela , s'écria le Roi , en lui jettant à la tête ce qui lui tomba le premier

sous la main. Lis une seconde fois ; le Valet-de-chambre ne savoit où il pouvoit avoir manqué , & il lut une seconde fois : que le Seigneur *vous* bénisse ! Coquin , il n'y a pas cela , s'écria le Roi en lui jettant son bonnet de nuit au visage. Lis une troisième fois. Le Valet-de-chambre, saisi d'une frayeur mortelle , lut une troisième fois ; que le Seigneur *vous* bénisse. Le Roi alors s'emporta terriblement , & s'écria : il y a que le Seigneur te bénisse , & non pas que le Seigneur *vous* bénisse ; coquin que tu es , de ne pas savoir que dans le Ciel , je ne suis qu'un misérable comme toi.

Frédéric-le-Grand sentoît bien qu'il n'étoit qu'un homme ; il avouoit la faiblesse de notre nature , mais non pas avec cette naïveté antique de son père , ni d'une manière si chrétiennement comique.

C'étoit avec soumission , avec tristesse & avec une vraie mélancolie , qu'il sentoît ce qu'il étoit , ce que nous sommes

tous. Lui , ce Roi , ce vainqueur , ce Héros m'avoit dit déjà en 1771 , d'un ton profondément réfléchi : hélas ! je vois bien que je ne puis pas vaincre tous les obstacles. Le plus grand homme de notre siècle me dit le dernier été de sa vie : ah ! je n'étois cependant toujours qu'un foible mortel. Ce Prince , qui peu de tems avant de rejoindre les Héros de sa race , gouvernoit encore son Royaume chaque matin , avec un génie vraiment royal , me dit le 30 Juin 1786 : Je ne suis plus qu'une vieille carcasse , bonne seulement à être jettée à la voierie.

Frédéric-le-Grand croyoit ne tenir son existence que d'un pur hasard ; il sentoit, à la vérité , il sentoit profondément & avec crainte , sa dépendance d'une force supérieure ; de la force toute-puissante de l'âge & du tems , qui détruit tout. Mais ce Héros , ce Roi tout grand qu'il étoit , n'eut pas la consolation , le sentiment sublime , ce sentiment que

l'homme le plus foible & le plus petit peut avoir , s'il le veut. Il n'eut pas cette consolation puissante qui naît de notre foiblesse même & de notre dépendance ; il n'eut pas cette certitude de notre dépendance d'un Dieu , & du vrai but de notre existence qui s'étend bien au de-là de cet univers , bien au delà du tombeau. Il regardoit sa vie comme un souffle , que le hasard avoit produit, & que la vieillesse devoit anéantir. Il ne croyoit pas à la plus grande , à la meilleure , à la plus noble , à la plus sublime de ses perfections ; à l'immortalité de son âme. Suivant son système , elle faisoit partie de son corps , & tous deux devoient tomber & périr ensemble.

Ce Héros, que sa dépendance de l'âge & du tems rendoit si triste , ne sentoit pas que cette même dépendance , qui nous rabaisse tant d'un côté , ne nous en élève que plus haut de l'autre , en nous mettant continuellement en liaison

avec Dieu. Ce n'est qu'elle & non les facultés de l'esprit , le pouvoir , les grandeurs , les couronnes , & la pourpre des Empereurs & des Rois : oui , ce n'est qu'elle qui ait la vertu de fortifier le courage de l'homme , & de ranimer ses forces abattues ; par elle nous nous entretenons avec Dieu , nous nous prosternons devant sa toute - puissance , nous reconnoissons tout ce que nous ne sommes pas , tout ce que nous pouvons , tout ce que nous devons être par lui ; nous n'attendons du secours que de lui , & alors tant que cette croyance en Dieu qui ne devrait jamais nous quitter , ne nous quitte pas , nous sommes capables de vaincre les dangers les plus grands & les plus terribles.

Ce fut par des cantiques saints , dit le Tacite de la Suisse , que Gustave Adolphe fut faire oublier à la petite armée qui lui servit à briser les fers de l'Allemagne , la supériorité des forces de l'ennemi , en lui inspirant le

sentiment profond d'un Dieu, de la justice & de la liberté. J'ajoute, & je le fais par des témoins oculaires, ce fut par un Cantique spirituel, Cantique qui ne fut d'abord chanté que par un seul Régiment, mais qui le fut ensuite par toute l'armée Prussienne, que Frédéric-le-Grand gagna la bataille de Leuthen, livrée immédiatement après ce Cantique, contre un ennemi trois fois supérieur en forces, & que peu de jours après il se rendit maître de Breslau & de 40000 Autrichiens.

Des sentimens religieux, lorsqu'ils sont vivement sentis, donnent donc l'héroïsme le plus noble & le plus grand, héroïsme que Frédéric n'avoit pas puisé dans cette source, & le mépris le plus sincère de la mort. Aucune crainte d'aucune espèce ne pourra balancer en nous la force de ces sentimens religieux, dans quelque circonstance critique que nous nous trouvions. Ce fut cette force qui ne provient que de

Dieu , & de notre confiance en lui , qui me donna , le mat'n du 24 Juillet , cette intrépidité , cette tranquillité intérieure , & cet air déterminé avec lequel je parus devant Frédéric , devant ce Roi si redoutable , comme si j'eusse parut devant le plus cher de mes amis.

Ainsi Frédéric-le-Grand eut des momens de tristesse dans les derniers jours qui précédèrent sa mort. Ordinairement les hommes , par vanité & par une grandeur d'âme affectée , ont soin de renfermer ces sentimens dans le fond de leurs cœurs ; & par la même raison , ils les cachent aussi à l'égard des grands hommes qu'ils veulent louer. Mais Frédéric ne les cacha pas devant moi. D'ailleurs , ils n'eurent que peu de tems la force d'abattre son esprit ; en effet , quoique ces sentimens détruisent si facilement , même dans les meilleures têtes , toute énergie & toute activité ; néanmoins sa force , sa fierté , sa fermeté &

sa constance lui soutinrent le courage jusqu'à la fin ; & ce fut avec l'assiduité la plus infatigable que peu de tems même avant sa mort , il fit toutes les opérations de son cabinet.

Néanmoins le bruit courut , & même long tems avant la mort du Roi , que le déclin de la vie de Frédéric le-Grand ne ressembloit plus à son aurore : que les forces de son âme étoient baissées ; que son esprit l'avoit abandonné. Pour moi , je trouve que plus d'un Prince pourroit tirer vanité de l'esprit que Frédéric fit voir vers le crépuscule de ses jours , & qu'il serviroit à ce Prince pour lui faire un grand nom. Les Généraux , les Ministres , les Envoyés , les Secrétaires du Roi , savent si l'esprit de Frédéric ne brilloit pas encore tout entier dans toutes ses opérations de l'été de 1786. D'ailleurs , ce que le Ministre , M. Herzberg , a dit là-dessus , doit avoir plus de poids que tous les propos de l'Allemagne entière. Moi-même , j'ai trouvé plus

d'une fois S. M. comme si elle alloit se préparer à une guerre importante.

Sans doute , il n'eût pu y être présent en personne ; mais il avoit une tête & des yeux faits pour concevoir les meilleurs plans , & pour en diriger le mieux l'exécution. Dans les tems que j'étois encore à Potsdam , ou du moins peu de temps avant , le Roi écrivit de sa propre main , une instruction pour l'un de ses Ambassadeurs , à une des premières & des plus puissantes Cours de l'Europe ; & cette instruction étoit , m'a-t-on assuré un chef d'œuvre de Politique. J'appris aussi , pendant mon séjour à Potsdam , que le Roi avoit pris & fait exécuter en tems & lieu , des résolutions relatives aux affaires étrangères , dont l'exécution avoit été aussi prompte & aussi hardie que lors des premières années de sa jeunesse.

Peut-être ne déplairai-je pas à mes lecteurs , en leur racontant de quelle manière le Roi passa la plus grande

partie de sa journée, pendant les dix-sept jours que je restai à Potsdam. D'après le mémoire du Ministre M. Herzberg, on fait la manière de vivre du Roi, depuis mon départ jusqu'à sa mort.

Le Roi, depuis sa maladie si grande & si dangereuse, se mit quelques heures plutôt à l'ouvrage; & au lieu que les Secrétaires de son cabinet ne venoient autrefois qu'à six ou sept heures du matin, il leur dit de venir tous les jours à quatre. Mon état (car telles furent les paroles mémorables dont il se servit pour leur annoncer cette innovation) m'oblige à vous faire cette prière. Cela ne durera pas long-tems, car ma vie touche à son déclin. Je dois profiter du tems qui me reste encore; car c'est à l'Etat & non pas à moi qu'il appartient.

Quelle morale pour les Rois, Princes & Régens à venir, car dans ce siècle, aucun Monarque, aucun Prince, tant grand que petit, ne peut, ainsi que tout le monde fait, en avoir besoin.

Ainsi tous les matins , à quatre heures , il entendoit d'abord un Adjudant ; ensuite un Huffard de sa chambre lui apportoit tous les papiers tant de ses Ministres que de ses Généraux , qui étoient arrivés à Berlin pendant la nuit , les dépêches de ses Ambassadeurs , & les lettres de tous les Etats. Le Roi les parcouroit tous & les trioit. D'un côté il mettoit tout ce qu'il vouloit lire lui-même , & de l'autre , tout ce que les trois Secrétaires de cabinet devoient examiner pour lui en faire leur rapport. Ensuite il faisoit appeller ces Secrétaires , qui alors venoient tous les matins à quatre heures de Potsdam à Sans-Souci. Le Roi leur remettoit tout ce qu'ils devoient lire. Ils alloient ensuite dans un appartement hors du château , lisoient tout , & faisoient de courts extraits. Pendant ce tems , le Roi lisoit aussi de son côté toutes ses lettres. Cela fait , il faisoit venir les trois Secrétaires l'un après l'autre ; & chacun avoit à la

main un crayon & du papier. D'abord le Roi leur dictoit toutes les résolutions qu'il avoit prises touchant les lettres qu'il avoit lues lui-même : ensuite les Secrétaires faisoient leur rapport de celles qu'ils avoient lues & extraites à la hâte ; & il leur dictoit ses résolutions , ses ordres & ses lettres , le plus souvent mot à mot. C'étoit ainsi que depuis quatre heures jusqu'à six ou sept , un homme seul , malade à la mort , gouvernoit tout un Royaume ; & qu'il expédioit à la fois toutes les affaires étrangères qu'il avoit dans l'Europe entière. Alors les Secrétaires s'en retournoient à Potsdam , écrire au net ce que le Roi leur avoit dicté ; & ils venoient le lui remettre l'après-dîner , pour qu'il y apposât sa signature. Mais dans ce moment même on ne voyoit pas arriver ce qui arrive si souvent dans les gouvernemens. Avant d'apposer cette signature , le Roi relisoit encore toutes ces lettres.

Frédéric pouvoit donc déjà , dès six à

sept heures du matin, se livrer à l'oisiveté, & s'ennuyer s'il l'eût voulu ; mais c'est ce qu'il ne vouloit, ce qu'il ne pouvoit jamais faire ; & c'est ce que tout le monde desireroit de même.

Alors on apportoit la carte du dîner ; car le Roi ne soupoit jamais. Vers le même temps on lui apportoit tous les fruits de ses jardins, cueillis depuis vingt-quatre heures ; je les ai souvent vus étalés dans de grandes corbeilles sur les tables & les commodes de son antichambre ; & je lui ai volé plus d'une cerise. On y voyoit en profusion les fruits les plus beaux & les mieux choisis ; des cerises, des raisins, des melons, des pêches, des abricots, des figues, des pruneaux, des pisangs ; & la plus petite cerise ne devoit pas avoir la moindre tache. Ordinairement le Roi mangeoit de ces fruits.

Le plus souvent, quand j'arrivois à huit heures, le Roi avoit un livre à la main ; c'étoit ou un auteur ancien, traduit en François, ou quelque traité

d'histoire moderne. Sa main étoit si foible, qu'il n'étoit plus en état de soutenir un livre in-8. quelque peu volumineux qu'il fût. Aussi partageoit-il un seul volume en plusieurs parties qu'il faisoit relier séparément. Je restois chez le Roi depuis huit heures autant qu'il le trouvoit bon, le plus souvent une demi - heure , & même une heure entière.

Après moi venoit le Commandant de Potsdam (1), le Lieutenant - général

(1) Que Dieu le comble de bénédictions à cause de sa douceur ! car j'ai appris à connoître à Potsdam un Général qui n'étoit pas si doux. C'étoit M. de Scheele, Commandant du premier Bataillon des Gardes. Il étoit hydro-pique comme le Roi ; il me demanda une visite & des conseils ; mais comme par les récits du digne Freze, Médecin de la Cour, de l'honnête Chirurgien-Major , & de quelques Officiers de la Garde du Roi , qui m'avoient consulté dans leurs maladies, je pouvois aisément conclure quel monstre devoit être M. le Général , je ne pus pour rien au

M. Rohdich, pour chercher le mot de l'ordre; ce qui le plus souvent étoit l'affaire

monde me résoudre à le voir. Cependant ce Général, & M. Freze, ainsi que le Chirurgien-Major, m'en prièrent si instamment, qu'à la fin je visitai par pure humanité cet homme que je regardois comme un prodige de férocité. Dès l'escalier je m'armai de fierté comme si j'eusse été un plus grand Général que Scheele, & fait pour le commander. J'entrai avec la même fierté dans sa chambre. Il étoit assis dans un vieux fauteuil, il avoit l'air très-triste & très-abattu, il étoit jaune, cacochyme, & enflé jusques par-dessus les oreilles. Autour de lui étoient humblement rangés plusieurs Chirurgiens des Compagnies de la Garde Prussienne. Ils ressembloient tous à des Squelettes, car le terrible Général les retenoit jour & nuit auprès de sa personne, & les faisoit aller en avant & en arrière avec des juremens de vingt-quatre syllabes de long. Mais il me reçut d'un air doux & honnête. Je lui dis donc aussi d'un air très-honnête, que ce que le Médecin de la Cour, M. Freze, avoit ordonné, étoit très-bien. Seulement pour

d'un instant ; car dès les quatre heures du matin, un Officier avoit déjà fait le rapport de tout ce qui étoit arrivé aux portes de la ville & dans toute la garnison.

Ensuite , entre neuf & onze heures , venoient les Adjudans , les Officiers & d'autres à qui le Roi vouloit parler.

Après onze heures arrivoit la compagnie que le Roi avoit invitée à sa table , M. le Comte Luchefini , M. le Général , Comte de Gorz , dès le commencement jusqu'à la fin à peu-près de mon séjour , M. le Comte de Schwerin grand Ecuyer , depuis la fin de mon séjour , jusqu'à la mort du Roi ; le Mi-

la forme , je conseillai je ne fais quoi ; & peu de tems avant ou après le Roi , mourut aussi , grace à Dieu , le Général Scheele : peu de tems avant , il avoit ordonné qu'on l'ouvrît , & qu'au cas qu'on n'y trouvât pas ce que les J. F. de Chirurgiens lui avoient fait accroire , on leur donnât pour legs à chacun cinquante coups de bâton.

nistre M. Herzberg , ordinairement aussi le Colonel des Ingénieurs , M. le Comte de Pinto, Piémontois , & outre ceux que je viens de nommer , tantôt tels ou tels autres Généraux & Officiers de l'Etat-major ; ce qu'il y avoit de singulier , c'étoit que le Roi faisoit tous les jours inviter de nouveau ceux qui avoient coutume de manger toute l'année à sa table.

Quelquefois le dîner ne duroit qu'une demi-heure, le plus souvent une & même une heure & demie. Le Roi mangeoit presque toujours avec beaucoup d'appétit, & toujours trop. Il buvoit , mais en très-petite quantité , du vin de Bergerac , qui est blanc , doux & agréable.

Après le dîner il dormoit plus ou moins , mais toujours fort peu de tems ; ensuite il prenoit comme le matin , quelques tasses de café ; après quoi il s'asseyoit au soleil sur sa terrasse ; où il s'amusoit à quelque chose , par exemple avec des jouailliers , des tailleurs de pierres,

pierres , & autres. Un jour que j'allois à Potsdam , je le trouvai occupé à examiner ses bijoux. On estimoit ceux qu'il avoit dans son appartement , à 4 ou 5 millions d'écus (1).

(1) Le Roi étoit grand amateur de pierres ; mais en cela même son goût étoit un peu singulier. Les diamans n'étoient pas assez beaux pour lui. Outre un grand magasin de plomb rempli de tabac , & deux tabatières de bois , il avoit toujours devant lui sur une table quatre grandes tabatières d'agate de Silésie. Elles étoient garnies de superbes diamans de toutes couleurs. Quelque tems après , j'ai tenu chez moi à Hanovre une de ces tabatières , que j'ai fort bien reconnue. Monsieur d'Offenberg, Maréchal du Duc de Courlande, l'avoit reçue en présent du Roi actuellement régnant. La valeur de ces diamans montoit au-delà de 2000 ducats ; mais ce n'étoit pas des rubis, des saphirs, des émeraudes , comme je l'avois cru, mais de véritables diamans , parmi lesquels le Roi avoit fait incrufter des verres de toutes les couleurs.

Ordinairement il me donnoit l'ordre de venir à trois heures ; mais quand il avoit des affaires ou qu'il dormoit encore, ce qui n'est arrivé qu'une couple de fois, on me faisoit entrer à quatre heures & demie ; ou même plus tard. L'audience duroit une demi-heure , ou une heure entière , & quelquefois plus long tems.

Ensuite , recommençoient les affaires. On apportoit des lettres à signer. Une fois je vis le Comte de Finkenstein, Ministre, aller chez le Roi , & vers le même tems , l'Ambassadeur de Russie, le Prince d'Olgoroucki, reçut son audience de congé. Quelquefois quand je sortois , je voyois entrer des Officiers du Corps du Génie , qui tenoient à la main des plans & des desseins.

Ceux qui devoient tenir compagnie au Roi pendant la soirée , arrivoient à cinq heures & demie , & rarement plus tard. De ce nombre étoient le Chambellan M. le Comte de Luchefini , & le Général M. le Comte de Goertz ;

pendant mon séjour à Potsdam , M. le Comte de Schwerin, grand Ecuyer , fut pareillement de cette société , ainsi que le Ministre M. de Herzberg qui, étant arrivé deux jours avant mon départ de Potsdam , demeura de même que M. le Comte de Swerin , chez le Roi , & resta à Sans-Souci jusqu'à la mort de ce Prince : c'étoit avec une pareille société que le Roi s'entretenoit jusqu'à huit heures , le plus souvent d'un air gai & ferein , & toujours d'une manière très-intéressante. Ensuite ces Messieurs soupoient ensemble , à part , tandis que le Roi se faisoit lire par un jeune homme de Berlin , tantôt un passage de Cicéron , tantôt un morceau de Plutarque , & souvent de Voltaire , jusqu'à ce qu'il s'endormît ; ce qui arrivoit ordinairement à dix heures.

Depuis sa dernière maladie , c'est-à-dire depuis neuf mois , le Roi n'avoit pour toute société que MM. de Luchefini & Goertz ; supposé toutefois

qu'il n'y eût à Sans-Souci, aucun Ministre de Berlin. Six ans avant, le Roi ne voyoit que le Comte Luchefini, excepté des cas extraordinaires, qui, comme l'on fait, étoient fort rares. Mais depuis qu'après la revue d'Automne 1785, faite en Silésie, le Roi fut attaqué de l'asthme, il trouva trop fatigant pour lui de parler avec un seul, il choisit donc depuis ce tems pour interlocuteur, M. de Goertz.

M. de Luchefini fut donc pendant six ans la société continuelle & journalière de Frédéric-le Grand; & pendant cinq ans il fut le plus souvent le seul compagnon des heures de ses soirées.

Il est certain qu'aucun philosophe, qu'aucun savant n'a jetté sur l'esprit & le cœur de Frédéric, un regard plus juste & plus pénétrant, que cet Italien si aimable, si instruit & si spirituel. Non-seulement le Roi l'a souvent employé pour des affaires d'Etat étrangères & secrètes; il fit encore plus; car le Prince

régnant de Dessau m'a assuré que le Roi avoit confié tous ses secrets au Comte Luchefini : que par cette raison il ne connoissoit pas moins les affaires étrangères de la Prusse , que les affaires intérieures , puisque le feu Roi l'avoit lui-même instruit de tout. Ce fut par cette même raison , ajouta le Prince de Dessau, que S. M. actuellement régnante, à son avènement au trône , réjouit le Comte Luchefini par ces paroles sublimes : vous avez été le meilleur ami du feu Roi , soyez aussi le mien.

Le Comte fut aussi le véritable , le continuel ami du Roi en fait de littérature. Frédéric n'aimoit plus à lire des livres nouveaux ; quant aux livres Allemands , on fait qu'il n'en lut jamais d'autres que la Bible & le véritable Christianisme d'Arnd , parce que ces livres étoient les seuls que son père lui eût laissés dans le tems qu'il l'avoit tenu renfermé à Kustrin. Mais à son défaut , Luchefini lisoit tout , & même de la

littérature Allemande , dans laquelle il est aussi versé qu'un Allemand du goût le plus exquis ; & ce fut ainsi qu'il racontoit au Roi même , les nouvelles littéraires de l'Allemagne.

Le cœur humain desire toujours un confident chez lequel il puisse épancher ses sentimens & ses pensées les plus chères. Plus d'un Prince choisit pour ce rôle , son valet-de-chambre ou son garde-chasse. Frédéric choisit Luchefini ; car il étoit par préférence , le confident de tous les ouvrages littéraires du Roi , qui lui donnoit tous ses manuscrits à lire , & qui s'entretenoit de tout avec lui. Personne n'eût donc été plus capable de produire au jour , les ouvrages du Roi , sur-tout s'il eût été question du les accompagner de remarques , & d'interpréter les paroles qui étoient sorties de la bouche du Roi. Car ce savant qui n'oublie rien , est , sur cet article , aussi riche , aussi inépuisable en anecdotes qu'on peut l'être. S'il eût pu devenir

l'interprète de ce second César , il auroit du moins connu l'histoire littéraire de tous ses ouvrages. On auroit attaché un plus grand prix à plusieurs choses que le Roi a composées , si l'on avoit connu les circonstances qui y ont donné lieu , ou le caprice du moment qui les a souvent produites ; & c'est tout cela que Luchefini fait de la bouche du Roi , par ses entretiens , ses récits continuels & cette correspondance si longue & si intime de pensées. Mais c'est aussi tout cela que Luchefini emportera avec lui dans le tombeau , s'il ne se rend enfin à ma prière , prière que je lui répète ici au nom de tous ses contemporains & au nom de la postérité.

Le Comte de Luchefini est aujourd'hui un homme de trente-deux ans. Son caractère plein de noblesse , de droiture & d'honêteté ; son amour pour la vérité , la sagesse , sa fidélité , sa pénétration , son immense mémoire , sa vaste érudition ,

sa philosophie sublime , sa pénétrante politique me sont les garants qu'il pourroit faire ce qu'on attend de lui , ce que personne autre que lui ne peut faire , & ce dont la postérité reconnoissante le récompensera en le couvrant d'une gloire immortelle.

Je vis de mes propres yeux à Potsdam , dans l'hôtel de Luchefini , une grande preuve de la confiance que le Roi avoit en sa discrétion. Qu'est devenu , lui demandois-je , la correspondance du Roi avec d'Alembert ? Le Ministère François , me répondit-il , croire que toute cette correspondance a été sacrifiée à Vulcain. Le jour que d'Alembert mourut , M. de Vergennes, Ministre d'Etat , vint chez lui demander par ordre du Roi de France, toutes les lettres que le Roi de Prusse avoit écrites à d'Alembert ; aussitôt on les remit toutes à ce même Ministre qui les brûla sur le champ. Mais cette correspondance n'est pas anéantie comme le croit le Ministre

François ; car quoique le Roi écrivît lui même toutes ses lettres à d'Alembert , il n'en est pas moins vrai qu'il les faisoit copier par M. de Catt , & c'étoit ces copies qu'il envoyoit à d'Alembert ; & il conservoit toujours les originaux. Alors , pour preuve que les lettres écrites de la main du Roi à d'Alembert existoient encore , M. de Luchefini m'ouvrit son bureau , en me disant : voici toute la correspondance du Roi avec d'Alembert.

Je vis environ six gros paquets liés ensemble. Mais ils renfermoient certainement bien des centaines de lettres écrites à d'Alembert , sans compter les réponses de ce savant , qui pareillement existent encore. Vous connoissez la main du Roi , me dit Luchefini ; je vais prendre quelques-unes de ces lettres au hasard , & vous verrez si elles sont apocriphes. En effet Luchefini après avoir lu à part une de ces lettres , me la donna pour la lire. La lettre rouloit à moitié sur la litté-

raté, la philosophie & la théologie; l'autre moitié contenoit des raisonnemens & des sarcasmes sur les nouvelles politiques; le tout assaisonné d'un style dur & tranchant. Peut-être trouveroit-on peu de sçavans François, de philosophes & sur-tout peu de théologiens & de Ministres qui pussent lire sans émotion, ces lettres du Roi, qu'on n'imprimera sûrement pas.

D'après tout ce que j'ai appris dans la société du Comte de Luchefini sur les ouvrages du Roi, je ne crois pas que jamais on les imprime tous. C'est ce que m'a dit plusieurs fois ce Seigneur qui avoit lu & relu tous les manuscrits littéraires du Roi.

Voici la première question que je lui fis. Peut on ajouter foi à l'anecdote suivante? Le Roi venoit d'achever d'écrire l'histoire de la guerre de sept ans: il posa un jour le manuscrit sur une table, au-dessus de laquelle étoit suspendu un lustre. Par la faute d'un Page, il en

tomba une étincelle qui réduisit le manuscrit en cendres. Lorsque le Page vint annoncer au Roi ce malheur, il se prosterna à ses pieds. Frédéric ne lui répondit que ces mots sublimes : il faudra donc que je récrive cette histoire.

Luchefini me confirma la vérité de cette anecdote. Il ajouta qu'en effet le Roi après la perte de son manuscrit, avoit composé de nouveau, l'histoire de la guerre de sept ans. Cette histoire, ainsi que les autres ouvrages du Roi destinés à l'impression, sont actuellement sous presse dans le château de Berlin.

Rousseau loua le Maréchal de Turenne pour une anecdote bien au-dessous de celle de Frédéric. Un jour d'été qu'il faisoit très-chaud, Turenne étoit à sa fenêtre en veste & en bonnet de nuit ; un aide de cuisine qui avoit justement à passer dans ce moment, le prit pour un de ses camarades, se glisse derrière lui, & d'une main qui n'étoit pas légère, il lui appliqua un coup terrible sur le

derrière. Turenne se retourne & voit l'aide de cuisine qui , à demi-mort de peur , se prosterne à ses genoux : Ah ! Monseigneur , s'écrioit le pauvre diable , je vous ai pris pour Georges le marmiton. Eh mais , dit Turenne , d'un ton plein de douceur , & en se frottant le derrière , quand c'eût été Georges le marmiton , tu n'aurois pas dû frapper si fort. Ce trait de Turenne est beau ; mais le sang-froid de Frédéric , à la nouvelle du fort de son histoire , est sublime.

Il y avoit déjà long-tems que le Roi avoit voulu faire imprimer lui-même un Poëme Héroï-comique , dans le goût de la Pucelle d'Orléans ; je ne puis ni ne veux en déclarer le sujet ; mais à ce que j'entends dire , il fera peut-être imprimé. Déjà les estampes en avoient été gravées par le fameux Schmith de Berlin ; mais le Roi fit ses réflexions , le Poëme ne fut pas imprimé , & , si je ne me trompe , les planches furent

brisées. C'est M. Brand, Conseiller à Hanovre, qui possède sans exception tout ce qui fut jamais imprimé ou gravé de beau dans ce monde, qui possède aussi ces estampes.

Il y eut un autre Poëme Héroï-comique du Roi, composé sur la division de la Pologne, & pareillement dans le goût de la Pucelle. Ce Poëme que le Roi n'avoit pas du tout destiné à l'impression, & qui probablement ne sera pas non plus imprimé, a cependant été sous presse à Hanovre, il y a quelques années, & au grand mécontentement du Roi. Un Libraire très-connu l'annonça, & ajouta à cette annonce un échantillon du Poëme. Cette annonce tomba entre les mains de Luchefini; il resta presque pétrifié en voyant que cet échantillon avoit été copié mot pour mot du Poëme que le Roi lui avoit donné à lire. Sur le champ il court lui en faire part; le Roi ne fut pas moins surpris; car il

n'avoit confié ce manuscrit qu'à Voltaire & un autre. Que faire à cela, demanda le Roi ? Envoyer sur le champ, répondit Luchefini, un courier à Hambourg, ordonner au Résident de Prusse de se transporter tout de suite chez le Libraire, de demander avec les plus fortes menaces le manuscrit entier, & toutes les feuilles déjà imprimées, & ensuite lorsque tout sera délivré, rembourser en Roi ce pauvre Libraire. Cet avis plut au Roi, & il fut ponctuellement & heureusement mis à exécution. Il ne se trouva que quatre feuilles déjà imprimées : quant à ce qui suit, ce n'est pas de Luchefini, mais d'une autre personne d'Hanovre, que je l'ai appris. Elle me dit que Voltaire avoit dérobé ce Poëme au Roi, c'est-à-dire, qu'il l'avoit fait copier, & qu'il s'étoit attribué cette copie ; que Beaumarchais avoit acheté ce manuscrit à la succession de Voltaire, & l'avoit vendu à Hambourg.

Frédéric , dès sa plus tendre jeunesse , aimoit de préférence à penser , parler & écrire en François ; toute sa vie il resta constamment & uniquement attachée à la Littérature Françoisse. Aussi fut-ce dans cette Langue qu'il écrivit tous ses Ouvrages. Mais pourquoi ne fit-il aucune attention à cette lumière brillante dont Gotschet & une douzaine de Professeurs de Leipfick , éclairèrent toute l'Allemagne depuis l'année 1740 ?

Par pure modestie ; car quoique Frédéric-le-Grand eût devancé de bien loin toute la deuxième partie du dix-huitième siècle , cependant il se sentit à l'égard de cette Littérature , tellement en arrière , que jamais ses yeux ne se tournèrent de Sans - Souci à Leipfick. Et même à l'égard de la mode , il fut assez grand pour céder le pas à son siècle. Toute son armée resta , jusqu'à sa mort , constamment habillée comme au commencement de son rè-

ghe. Il négligea dans cette partie des changemens si nécessaires, que son Successeur fut obligé de les faire, & cela seulement, parce que c'étoient des changemens (1) ; c'est pour cette même raison que les habits à sa livrée avoient encore en 1786, la même

(1) Personne ne croira sans doute que je veuille dire par là, que Frédéric n'eût voulu faire aucune innovation dans son armée, quand même cette innovation eût pu lui donner un degré de perfection de plus ; mais dans mille autres points, il n'aimoit pas le changement. Un Suisse, homme très-réfléchi, très-honnête, que le Roi estimoit beaucoup, en un mot, M. Wégelin, Professeur de Berlin, me disoit en 1771, l'Ecole-Militaire de Berlin est un des chefs-d'œuvres du Roi. L'instruction qu'il a rédigée pour les Professeurs de cette Ecole, est son meilleur ouvrage ; mais quand le Roi a créé une machine, & qu'il l'a mise en mouvement, il croit que c'est imiter l'Etre Suprême que de ne plus y toucher.

forme qu'en 1740. L'invariabilité du Roi dans ces petits détails , étoit une suite de la fermeté inébranlable de son caractère & de sa façon de penser.

Telle étoit la cause qui l'avoit dégoûté de la littérature allemande ; mais pour cela il n'en méprisoit pas plus les muses Germaniques. Elles pouvoient chanter , danser & se réjouir à leur gré. Il se contentoit de ne les pas voir & de ne les pas entendre. Dans la jeunesse de Frédéric , il n'avoit pas encore paru de Voltaire Allemand. Les restaurateurs de notre Parnasse , n'étoient pas encore nés. Ce fut pour cela qu'il se borna à la littérature Françoisse , qui , dès le siècle de Louis XIV , étoit aussi formée que le nôtre l'est enfin cent ans plus tard. Ce fut pour cela qu'il ne lut aucun livre allemand.

Sa prédiction pour la littérature étrangère , & sur-tout pour la Françoisse , s'accrut principalement par la société continuelle du Comte Algarotti , de Vol-

taire & d'Argens. Après les deux guerres de Silésie, qu'il termina si glorieusement, c'est-à-dire dans les tems les plus beaux & les plus tranquilles de sa vie, il les avoit sans cesse auprès de lui. Il est vrai que leur société surpassoit toutes celles que le Roi vit, entendit ou connut en Allemagne. Ces mêmes grands hommes soupoient ordinairement avec le Roi dans la salle de marbre, au petit château de Sans - Souci, endroit qu'on a si joliment nommé le temple isolé du repos, de la vie champêtre, de la belle nature & des Muses. Ces soupers duroient si avant dans la nuit, que tous les serviteurs du Roi, rassemblés autour de la table, en avoient les jambes enflées à force d'être debout. On conçoit bien que dans ces fêtes où régnoient les Muses & l'esprit, on sabloit aussi beaucoup de vin de Champagne. Peut-être n'y a-t-il en Allemagne aucun endroit où il se soit fait autant de dépense d'esprit, que dans cette salle de marbre de

Sans - Souci ; c'est ce que je me suis dit souvent d'abord avec une émotion singulière , & ensuite avec des sentimens que je me garderai bien de mettre au jour , sur-tout lorsque je me voyois assis tout seul entre les colonnes d'ordre Corinthien , & devant moi Vénus , Uranie & Sapho qui tient le livre de Lucrece ouvert dans sa main , & sur ce livre ces mots écrits en gros caractères d'or :

*Te sociam studeo scribendis versibus esse ,
Quos ego de rerum naturâ pingere conor.*

Ainsi Frédéric , sans cependant mépriser les Allemands , n'invita à sa table ni des Professeurs de Halle , ni des Professeurs de Leipfick. Eh quoi ! ne font-ce pas des Allemands qui ont exécuté toutes ses grandes idées , qui ont partagé la gloire de ses faits immortels. Il ne méprisoit pas non plus la Langue Allemande ; car c'étoit en Allemand qu'il vouloit que fussent écrites toutes

les lettres qu'on lui adressoît de ses Etats pour les affaires tant publiques que particulières , tous les rapports des Ministres & des Généraux , enfin tout ce qui concernoit les armées. Il parloit en Allemand , même avec ceux de ses officiers qui étoient François de naissance. Il n'y avoit que l'Académie des Sciences de Berlin qui fût obligée de lui écrire en François , & il faisoit réponse dans la même langue ; ce qui s'observa constamment depuis le commencement de sa Régence , & lui-même il n'étoit pas habillé autrement en 1786 qu'en 1740. J'ai vu toute sa garde-robe , excepté deux juste-au-corps , celui qu'il portoit sur lui , & un autre qu'il ne mettoit jamais. Elle ne consistoit que dans quatre habits d'uniformes , deux d'été & deux d'hiver. Quant au juste-au-corps de satin bleu que je ne pus pas voir , Madame la Duchesse veuve de Brunswick , l'avoit brodé en or ; mais il ne voulut pas le

mettre, parce qu'il le trouvoit trop beau pour lui.

Cependant, quoique le Roi ne lût que des livres François, quoiqu'il fît plus de cas de Voltaire que de Gotfched, il étoit grand & humain, en tout lieu & en tout tems ; & néanmoins on a douté de sa bonté jusqu'à sa mort. M. de Mirabeau n'a pas même rougi de dire dans sa fameuse Lettre au Roi Frédéric-Guillaume II : Frédéric a conquis l'admiration des humains, jamais Frédéric n'a obtenu leur amour (1).

Sa seule conduite envers moi, & plus d'un mot sublime que j'ai entendu sortir de sa bouche, prouvent déjà plus de bonté qu'on n'en a supposé à

(1) Lettre envoyée à Frédéric-Guillaume II, Roi de Prusse, le jour de son avènement au trône, par le Comte de Mirabeau, 1787, page 8.

Frédéric, & qu'on ne veut encore lui en supposer aujourd'hui. Si le Roi n'eût pas eu dans le cœur un fonds véritable de bonté, se feroit-il montré à mes yeux si sensible & si aimable, lorsqu'un jour j'eus le bonheur de le consoler dans un de ses momens de mélancolie ? Sans ce même fonds de bonté, m'eût-il dit adieu d'un air si touché, si attendri la veille de mon départ de Potsdam ? Sans ce fonds de bonté, m'eût-il jamais dit, je n'ai jamais de plus grand plaisir que lorsque je peux faire bâtir une maison à un pauvre homme ? ou ces mots : rien ne m'a fait plus de peine dans ma vie, que de voir maltraiter si cruellement mes braves Soldats, ces braves gens qui sacrifient si noblement à leur patrie, & leur santé, & leur vie ; ou encore ces paroles : rien ne m'a plus affligé que de me voir la cause innocente de la mort d'un homme quel qu'il fût ? — Il me semble que voilà des traits qui portent

l'empreinte de la plus grande générosité, & de l'humanité la plus sublime.

Haller donne à connoître dans le troisième livre de son Ufong, que d'après l'opinion de Frédéric-le-Grand, il n'y avoit aucune différence entre le bien & le mal, & qu'il avoit placé le crime au-dessus de la vertu. Cependant tout ce qui nous reste de Frédéric respire ce que la vertu a de plus attrayant, tout ce qui lui donne un libre accès chez les hommes, & porte l'empreinte de la plus rare clémence, du plus solide empire sur les passions, d'une extrême bonté, de la condescendance la plus affable pour les plus petits des hommes, de la plus grande douceur, de la plus vive compassion, enfin annonce le père le plus tendre pour tous ses sujets.

Lorsque le père de Frédéric, qui certainement ne fut pas à son égard le meilleur des pères, le fit appeller auprès de son lit de mort, il parut

profondément touché, il poussa des soupirs & versa des larmes. Des larmes dans une pareille situation ne veulent-elles pas dire plus que celles que l'on verse si souvent ? Mais qu'on lise seulement ses lettres affectueuses & tendres à M. Suhm, & ensuite les lettres qu'il écrivoit déjà dans la guerre de sept ans, à la vieille Comtesse de Camas, lettres pleines de gaieté, d'amitié, de douceur & de bonté, & qu'on y méconnoisse si l'on peut un cœur sensible & bon.

Il n'étoit pas d'une constitution robuste, ce qui, joint à l'extrême sensibilité de ses nerfs, lui causa plus d'une maladie dans sa première jeunesse. Frédéric, s'étoit livré de trop bonne heure & avec la vivacité de son tempérament aux plaisirs de l'amour, & par ces excès il s'étoit considérablement énervé (1)

(1) C'étoit ce qui faisoit le triomphe des François au commencement de la guerre de
dès

dès l'année d'avant son avènement au trône , il fit à Suhm l'aveu de son im-

sept ans , c'est-à-dire , avant la bataille de Rosback. Ils espéroient venir bientôt à bout du Marquis de Brandebourg (c'étoit ainsi que les Lieutenans & les Enseignes François nommoient alors Frédéric-le-Grand) , car tous ces Messieurs , & sur-tout ceux d'entre eux qui habitoient la Garonne disoient : ca-dédis , comment un Roi *impuissant* pourroit-il nous faire la guerre ! S'il l'eût été , les François auroient eu raison ; car avec ce défaut on peut bien avoir du bel esprit & de la prétention , mais non une véritable grandeur d'ame , une véritable force d'esprit. C'étoit d'après cette croyance que les François , avant la bataille de Rosback , étoient si sûrs de leur coup , qu'une Dame osa assurer à Versailles , que dans peu on ameneroit le Roi de Prusse prisonnier à Paris. J'en suis bien aise , répondit une autre Dame , car alors je pourrois voir enfin un Roi dans ma vie. Il parut même dans ce tems une épigramme sur Frédéric-le-Grand , où l'on disoit , à la vérité , que Frédéric étoit le plus grand des

puissance. Ma malheureuse expérience , dit-il , fait de moi un Médecin ; mais aussi quel homme entendit mieux que lui dans la suite l'art d'endurcir son corps , à l'aide de la force de son esprit & de sa volonté.

Il avoit une façon de voir très-délicate , & cependant pour un Prince héréditaire d'une couronne , il étoit un vrai Philosophe. Il avoit un dégoût invincible pour les petites manœuvres, si chéries de son père & de tant d'autres Princes. Un jour que son père faisoit exercer ses troupes depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ,

Héros & des Rois ; mais l'on ajoutoit d'un ton larmoyant : hélas ! que n'est-il homme ! Ce fut une Dame de Paris qui passa pour avoir composé cette Epigramme. Si cela est , & si cette Dame vit encore , je puis du moins la consoler en lui disant que même avant la guerre de sept ans , Frédéric-le-Grand lui eût pu prouver le contraire de son Epigramme. Mais l'eût-il voulu ? C'est ce que je n'oserois lui garantir.

il écrivit à Sulin : nous nous tuons ici à faire l'exercice. Une autre fois il écrivoit, nous perdons ici à des bagatelles, un temps qui ne reviendra jamais. Une autre fois encore, dans une lettre au même, il appelloit toute cette parade militaire, un vrai enfantillage. Au milieu des revues de son père, au milieu de ces éternels à droite, à gauche, Frédéric-le-Grand soupiroit après ses études, après sa vigne, ses cerises & ses melons.

Son amour pour l'étude surpassoit tout le reste. Aussi, lorsqu'il n'étoit encore que Prince héréditaire, il se monroit déjà très-avare de son tems, & il feroit sans cesse en lui-même pour l'avenir. Il ne comprenoit pas non plus, quelque élégant qu'il eût été lui-même autrefois, comment on pouvoit parler de modes & d'ajustemens de femmes, comment en s'occupant de ces bagatelles, on pouvoit affronter l'ennui, & cependant craindre la mort. La vie ordinaire de la

Cour & des Princes ne lui en paroïssoit pas une.

Les victoires de Munich sur les Turcs le rendirent triste & inquiet. Il me semble que sous cette inquiétude, étoient cachées les premières traces de l'amour futur de Frédéric pour la gloire des armes. Mais bientôt après il effaça pour ainsi dire ces traces, & il écrivit le 26 Novembre 1737, à Suhm. Ah ! mon cher, ne me dites rien des inclinations héroïques, à moins qu'elles ne guident à l'amitié. Si pour être héros, il suffit d'avoir un bon cœur ; si la fidélité, si l'humanité valent la fureur guerrière du vainqueur, du conquérant ; si le choix prudent des Ministres tient lieu chez nous de cette force de génie qui invente des plans sublimes ; si la bonté & la douceur sont préférables à l'activité infatigable de ces hommes qui paroissent n'être venus au monde que pour le bouleverser ; oh ! alors oui, seulement

à ces conditions je serai un héros. Mais la douceur & l'humanité constituent le bon citoyen, & non pas le grand homme; aussi ne suis-je pas assez vain pour prétendre à un pareil titre. J'aime mieux cent fois être ami fidèle, être compatissant aux malheurs de mes semblables, en un mot, j'aime mieux être homme, puisqu'on ne l'est vraiment qu'en faisant à autrui autant de bien qu'on en peut faire, chacun dans sa position.

C'étoit ainsi qu'écrivoit Frédéric le-Grand, trois ans seulement avant qu'il montât sur le trône. Mais les Berlinoïso étoient loin d'apprécier son caractère. Ils savoient seulement qu'il donnoit à Reinsberg de jolies fêtes, qu'il couroit les bals & les filles, qu'il avoit un joli pied, & qu'il dansoit à ravir. Aussi, à son avènement, tout Berlin se promit des jours d'or & de soie, des fêtes continuelles, des comédies, des opéras, & des redoutes éternelles.

Frédéric Guillaume son père ne pen-

soit pas tout-à-fait ainsi , lorsque sur son lit de mort , il disoit à la Reine son épouse : Oh vous allez être bien contente de ma mort : c'est à présent que les plaisirs vont commencer ; mais , songez bien à ce que je vous dis , ce ne fera pas toujours de même. — Sans doute il n'en fut pas toujours de même. Ainsi Frédéric n'étoit pas né pour être un guerrier ; mais il devint le plus brave & le plus hardi des guerriers , & le premier Général de son siècle , parce qu'il voulut l'être , parce qu'il devoit l'être , c'est-à-dire , par sa fermeté & sa toute-volonté.

Malgré son inclination pour toutes les commodités de la vie , il renonça même aux plus indispensables ; à celles auxquelles personne ne renonce. Etant Roi , il ne portoit ni robe-de-chambre , ni bonnet , ni pantoufles. Il ne dormoit dans son lit que le chapeau sur la tête. Un jour qu'il voyoit que j'avois froid , il se plaignit beaucoup de la froideur du climat.

de l'Allemagne , & il me dit que le froid & l'humidité lui avoient toujours été très-sensibles. Néanmoins il s'exposa toujours sans précaution à toutes les injures du temps. Aussi s'attira-t-il sa dernière maladie, maladie qui lui donna la mort, principalement parce que dans la dernière manœuvre générale qui eut lieu en Silésie pendant l'automne de 1785 , il se tint long-tems à cheval à la tête de son armée , sans manteau , sans redingote , couvert seulement d'un simple uniforme , nonobstant la rigueur du froid & une pluie qui tomba continuellement pendant plusieurs heures de suite ; & qu'ensuite il dîna dans une grange ouverte , couvert de ses habits tout humides , avec tous ses Généraux & les étrangers les plus distingués.

Frédéric-le-Grand montrait en tout une force surnaturelle ; mais c'étoit précisément ce qui lui faisoit exiger des choses surnaturelles de ses Ministres , de

ses Secrétaires, de ses Généraux, de ses Soldats, & de ses Médecins.

Les Prussiens n'entendent pas l'art de former un siège, disent souvent des Officiers François & Allemands; cependant Frédéric a eu dans son armée d'aussi bons Ingénieurs, d'aussi bons Artilleurs qu'aucune Nation du monde; mais il vouloit toujours qu'ils fissent des prodiges, & aux moindres frais possibles. Il rayoit toujours la moitié des moyens qu'on emploie & qu'on demande ordinairement pour faire un siège. Lorsqu'en 1757 il entreprit celui de Prague, il n'avoit aucun canon à trente lieues aux alentours. Au siège d'Olmuz, en 1752, la garnison des Autrichiens étoit des deux tiers plus nombreuse que les assiégeans, & de plus la ville communiquoit par deux endroits avec l'armée Autrichienne. L'esprit gigantesque de Frédéric osoit tout, entreprenoit tout, & très-souvent il réussit avec la moitié, avec le quart des forces

de ses ennemis. Ah ! qu'il se réjouïroit aujourd'hui , s'il favoit que le Duc de Brunswick , avec une poignée d'hommes , a pris en Hollande des batteries & des forteresses , & avec des Hussards , des vaisseaux armés de canons.

Cependant , malgré toute cette force surnaturelle , le Philosophe de Sans-Souci conserva ses mœurs douces & ses inclinations généreuses. Lorsqu'il ne devoit être ni Héros ni Roi , il aimoit tant à être homme. Dans la musique même , dans la peinture , & jusques dans la couleur de ses meubles , il préféroit par goût le genre doux & agréable. Ce ne fut que vers la fin de sa vie qu'il aima la musique Italienne , dont le genre est aussi majestueux qu'attrayant. Mais il eut toujours de l'aversion pour ces tableaux effrayans , que tant de Dames aiment à la folie : cela , disoit-il , est peint pour des bourreaux.

Dans sa vie privée , il se montroit compatissant à un point presque incroyable.

On vit sur son visage toutes les marques de la plus grande frayeur ; on le vit joindre les mains , on l'entendit crier au secours , un jour qu'on ne s'empressoit pas assez d'aller sauver une fille qui étoit tombée dans l'eau au-dessous de ses fenêtres.

Mais ce ne fut pas à de pareils sentimens qu'il se livra , lorsque les deux tiers de l'Europe en armes, & ne respirant que sa perte , s'élevèrent à la fois contre lui seul. Ce ne fut pas la douceur , ce ne fut pas par des bons mots qu'il parvint à rétablir l'honneur de sa Maison , à assurer l'immortalité de son nom , & sa conservation , au moment même où tout paroïssoit perdu pour lui. Ce ne fut pas d'un air amical que ce lion grièvement blessé tendit la patte à ses persecuteurs.

Les Sophistes pourront dire : que la Bienfaisance éclairée , qui anime & vivifie les empires , ne s'est encore montrée sur aucune zone pure & sans mélange. De froids , d'insensibles politiques pour-

ront mépriser les trésors immenses que Frédéric a versés sur les Sujets depuis la guerre de sept ans. Ils pourront dire qu'il ne les avoit donnés d'un côté que pour en recevoir davantage d'un autre. Mais en cela même ils diroient une grande absurdité ; car ce n'est certainement pas dans l'intention de prêter à usure que Frédéric, le père de son peuple, a répandu tant de millions sur tant de malheureux pour les consoler de tant de dévastations, de tant d'incendies , de tant d'inondations.

Tous ces faits & tant d'autres que la plume d'un Ministre célèbre par son habileté & son esprit , a racontés à la postérité, d'un ton plein de dignité, & fait pour lever tous les doutes ; tout ce que les Historiens futurs célébreront dans des écrits immortels ; tout ce qu'un Guerrier François (1), qui parle avec la plus mâle

(1) M. le Comte de Guibert, Brigadier, Conseiller du Conseil de Guerre établi à Ver-

éloquence, & qui voit tout en grand, a dit à sa Nation comme Frédéric l'eût pu dire lui même; tout cela, dis-je, réuni, ne pourroit plus toucher, plus élever l'ame que les deux anecdotes suivantes, qui respirent la générosité & la clémence, anecdotes que je regarde comme des preuves sans réplique de la douceur de Frédéric; anecdotes qui m'ont été racontées à Potsdam, par un des hommes que j'aime & que j'estime le plus sur la terre, M. de Hanford, Lieutenant-Colonel, aujourd'hui Chambellan du Prince Stathouder, & digne Gouverneur des deux Princes d'Orange; anecdotes enfin que je rapporterai ici avec plaisir en l'honneur de la mémoire du Roi, quoiqu'on les trouve déjà imprimées ailleurs.

Un jour le Roi étoit tout seul dans son appartement au petit château de Sans-Souci. Il y avoit une fenêtre d'ouverte,

écrites au mois d'Octobre 1787, Auteur d'un
Éloge du Roi de Prusse.

& devant cette fenêtre étoit une cassette pleine de rouleaux de ducats. Le Roi ne s'apperçut pas qu'un laquais passoit tout près de la fenêtre ; mais ce laquais vit bien que le Roi ou regardoit d'un autre côté , ou dormoit. Il prit donc vite un de ces rouleaux ; mais bientôt le Roi s'apperçut qu'il manquoit : il appella un de ses hussards de chambre : il me manque , dit-il , un rouleau de ducats , & je veux savoir qui me l'a volé. Le hussard effrayé assura qu'il n'en savoit rien , que Sa Majesté se trompoit peut-être , qu'il regardoit comme impossible qu'on eût pu voler ces ducats en sa présence. Eh bien , répondit le Roi , si tu ne peux pas me nommer le voleur , c'est toi qui seras responsable du vol. Le pauvre hussard , tout déconcerté , représente au Roi qu'il ne devoit pas être responsable de ce qui se passoit dans la chambre du Roi , lorsqu'il n'y étoit pas. Je ne suis pas injuste , dit le Roi , mais tu dois connoître tes camarades , & savoir si parmi eux il y a

un voleur. Aussi tôt le hussard se mit à la recherche du voleur, & il réussit enfin à le découvrir. A l'instant le Roi fit venir le coupable, & lui dit : Coquin, tu m'as volé un rouleau de ducats ; tiens, en voici encore un autre ; fors sur le champ de mon appartement, fors de mes Etats, & n'y rentre jamais : cours, vole, sans cela ils te pendroient.

La seconde histoire que nous a racontée M. de Hamford n'est pas moins touchante : Un hussard de sa chambre lui avoit volé petit à petit 20000 écus. Il avoit reçu de droite & de gauche des présens de différens Envoyés des Puissances étrangères résidens à Berlin, pour leur faire part de tout ce qu'il pourroit voir ou entendre. Le Roi l'apprit, il le fit venir, & lui reprocha son crime. Tu es devenu, lui dit il, coupable envers moi ; pour ta punition je te fais tambour, & tout de suite il fait chercher un Adjudant & lui ordonne de faire faire sur le champ à cet homme le service de tambour. Le

hussard suit l'Officier, monte dans sa chambre sous prétexte d'aller chercher quelque chose, & se brûle la cervelle d'un coup de pistolet. L'Officier court à la hâte en faire son rapport au Roi. Le Prince tout ému demande à l'Adjudant : Mais, dites-moi, ai-je donc traité cet homme trop durement ?

Après des faits si généreux, Frédéric-le-Grand méritoit certainement bien le surnom du Salomon du Nord. Aussi Veltis, fameux Danseur de l'Opéra de Paris, disoit-il qu'il ne connoissoit que trois grands hommes dans l'Europe : le Roi de Prusse, Voltaire & lui même ; mais Veltis étoit un fou & Voltaire un fourbe ; car Voltaire a dit qu'il avoit surnommé Frédéric le sobriquet de Salomon du Nord, lequel sobriquet lui étoit resté. Une ame satyrique, vaine & criminelle, tire du poison de tout, & le distille ensuite dans de fades épigrammes.

Je ferai encore mention de la meute du Roi, parce que son amitié, pour ainsi

dire outrée, pour ces animaux si fidèles, prouve nécessairement la douceur de son caractère, & peut-être tous les hommes ne lui ont-ils pas été aussi fidèlement attachés; ce qui étoit peut-être aussi la cause de son amitié pour les chiens. J'ai toujours vu dans la chambre du Roi deux de ces animaux: c'étoient deux petits levriers; l'un étoit constamment couché auprès du Roi sur une chaise de satin blanc, l'autre sur un grand canapé de même étoffe; ils ne remuoient & n'aboyoit jamais en ma présence. Lorsque le Roi après dîner au plus tard, se faisoit transporter sur la terrasse qui étoit devant ses fenêtres, pour y jouir de la chaleur du soleil, on portoit aussi en même-tems à côté de son fauteuil une chaise pour l'un de ses levriers; aussi aucun étranger n'approchoit il alors de la terrasse, car les chiens commençoient tout de suite à japper. Le Roi qui aimoit par-dessus tout le repos & la solitude, ne pouvoit alors souffrir qu'un étranger qu'il

n'avoit pas fait appeller , s'approchât de sa demeure tranquille , ni même qu'il le vît seulement de loin (1). En 1785 , lorsque le Roi alla pour la dernière fois faire sa revue de Silésie , un de ses chiens favoris tomba malade ; il ordonna en partant qu'on lui envoyât chaque jour un courier avec le bulletin. A son retour le petit chien étoit mort & enterré : le Roi le fit déterrer pour le voir encore une fois , s'enferma ensuite toute la journée , ne vit personne & pleura à chaudes larmes.

(1) C'étoit pour cela qu'on n'osoit pas même passer en bas de la terrasse du petit Sans-Souci. Déjà dans le tems où le Roi se portoit encore bien , il s'y promenoit tout seul , & il n'aimoit pas qu'on le vît ; aussi devant le pont qui conduit au jardin , au bassin & à la terrasse de Sans-Souci , fit-il poser sur une colonne de six pieds de haut , toute de porphyre rouge d'Egypte , le buste du Duc d'Albe , dont le visage est hideux à faire peur.

M. de Hamford m'est pareillement garant de cette histoire.

Si quelqu'un interprète mal ces larmes , que pour sa punition on interprète de même la première marque de tendresse qu'il laissera échapper.

On conviendra cependant avec moi, que s'il est une vraie félicité sur la terre, c'est la jouissance que nous procure la sensibilité. Celles que donnent l'esprit, les faillies ingénieuses, & tout autre avantage, sont très imparfaites, si elles ne sont pas accompagnées de la bonté. Personne ne sentit mieux cette vérité que Frédéric-le-Grand. On a imprimé, & l'on conserve à Berlin une quantité prodigieuse de traits de cette bonté. Aujourd'hui on les connoît généralement, ils circulent de bouche en bouche, & ils passeront à l'immortalité la plus reculée.

Mais lorsqu'on avoit l'effronterie de lui débiter des platitudes ou de mauvais jeux de mots, alors il ne se montroit pas toujours aussi bon ni aussi indulgent; mais

il expédioit durement Messieurs les railleurs , ou leur tournoit le dos , lorsque la dignité de son rang l'exigeoit. On lui a souvent entendu dire : On m'assomme de platitudes : & c'est ce qui lui arriva dans ses dernières années , sur-tout avec de jeunes François. Selon M. de Luchefini , leur hardiesse étoit incroyable : on m'a présenté aujourd'hui , lui disoit un soir le Roi , un Officier François : De quel régiment êtes-vous , lui ai je demandé. Sire , a-t-il répondu , du régiment de Roussillon , autrement nommé Trouffe-Cotillon. Votre serviteur , ai-je répliqué , & sur ce je l'ai planté là.

On voit souvent toute une Cour , depuis le Maréchal jusqu'au Coureur , se baisser , se courber sans cesse devant une Altesse Sérénissime , lorsque cela lui fait plaisir ; mais ce n'étoit pas de tels respects que demandoit Frédéric-le Grand , il ne couroit pas après de fades complimens. Il aimoit en tout un ton franc , naïf , décidé & hardi , & par-dessus tout ,

de la droiture. Mais il se peut aussi que plus d'une tête folle se soit laissée induire en erreur, & qu'elle ait été mal accueillie avec des faillies d'esprit, qui en général ne prouvent devant un Roi qu'un manque d'esprit & de jugement, que la sottise ou la folie d'un Maître d'école ou d'un fat, qui se croit en droit de se mesurer avec un Roi.

Frédéric-le-Grand étoit sans doute très-bon & très-indulgent, souvent même au-delà de toute expression; mais il ne compromit jamais sa dignité, pas même dans les choses d'étiquette. En voici un exemple.

Deux Chambellans du Pape firent un jour demander par le Général de Lentulus, une audience au Roi. Ce Prince leur fit savoir l'heure. Mais mon Compatriote ou comprit mal les ordres du Roi, ou voulut enchérir de politesse sur lui : il ajouta donc que le Roi vouloit qu'on amenât les Chambellans du Pape dans son équipage, honneur dont plus

d'une personne a joui sans doute ; car j'avois continuellement à Potsdam l'équipage du Roi à mes ordres ; mais cet équipage consistoit en un carrosse des écuries du Roi , qui étoit de quelque chose plus vilain qu'un carrosse de louage, & en deux chevaux aussi du Roi, qui restèrent un jour enfoncés avec moi & mon épouse dans les sables hors de Potsdam. Aussi, suivant l'intention du Roi, non seulement on ne devoit pas amener les Chambellans dans un pareil équipage, mais même dans aucun autre. Par malheur le Cocher du Roi comprit aussi mal les ordres du Général que celui-ci ceux du Roi. On prit donc une des voitures royales les plus magnifiques , & après y avoir attaché six des plus magnifiques chevaux, on alla chercher ainsi les Chambellans du Pape, & on les conduisit devant le château. Le Roi étoit justement à la fenêtre , & de-là il vit arriver les deux Italiens en triomphe. Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il. Sire , ce sont les deux Chambel-

lans du Pape. Le Roi indigné de cette maladresse, fit enmener à l'instant l'équipage, envoya querir à la place un carrosse de louage avec deux chevaux, & le fit placer devant le château pour Messieurs les Chambellans. Ceux ci au sortir de l'audience restèrent comme pétrifiés, lorsqu'ils virent à la place de la voiture magnifique du Roi un chétif carrosse de louage. Ils s'informèrent de ce que cela vouloit dire à un des gens du Roi. Celui-ci leur répondit, que c'étoit une ancienne étiquette à la Cour de Prusse, qu'on alloit chercher pour une audience les hommes de leur état dans l'équipage le plus magnifique, & qu'on les ramenât dans un fiacre.

Je pourrois ici raconter beaucoup de sarcasmes connus, sortis de la bouche de Frédéric. Si le Roi les eût dirigés contre moi, je ne balancerois pas un instant; mais il les lançoit, & l'on fait avec quelle vigueur, sur des Princes, sur des Grands & sur des Savans.

Les Princes & les Grands peuvent quelquefois supporter des sarcasmes ; mais pour les Savans dont l'existence ne dépend si souvent que de l'opinion publique , les sarcasmes de Frédéric devenoient affommans. Mais à son tour il accueillit avec indulgence , avec bonté , & souvent même avec générosité , plus d'une réponse hardie , lorsqu'elle étoit bonne. Mais il ne pouvoit gagner sur lui de retenir une faillie , & sur-tout à table il assaisonna souvent ses récits d'une énergie piquante & du sel attique.

Ce fut aussi à table , en présence d'un Monsieur qu'il y avoit admis , & dont je fais l'histoire , que Frédéric vint à parler de la manie si préjudiciable aux malades , qu'avoit autrefois la Faculté de Médecine. Elle consistoit à ne pas vouloir renouveler l'air dans l'appartement des malades. Non, je n'oserois certainement pas rapporter ici cette histoire , si elle ne finissoit pas en latin. L'Empereur Léopold , dit le Roi , avoit une fièvre terrible , &

comme alors on ne trouvoit rien de plus dangereux que l'air pour les malades qui avoient la fièvre, son appartement fut clos hermétiquement, & au point que le soleil ne pouvoit y faire pénétrer le plus petit de ses rayons. Alors arriva un beau matin le Médecin qui dirigeoit tout cela. Pendant très-long-tems il ne put venir à bout de trouver le lit de l'Empereur ; enfin il y parvint : mais alors il se trouva encore dans un plus grand embarras, où chercher, où trouver le bras du Prince pour lui tâter le pouls. Il tâte la couverture & le lit, & l'Empereur à qui l'on ne parloit pas aisément, car c'étoit un Prince très-sérieux : enfin il croit avoir trouvé le bras de son auguste malade. Il se met donc en devoir, d'un air grave & attentif, de compter les battemens de l'artere ; mais l'Empereur surpris de cette méprise indécente, & conservant toujours sa dignité, tire le Médecin maladroit de son erreur, en lui disant d'un ton mesuré, pathétique & lent : *Hoc est membrum*

membrum nostrum Imperiale sacro cæsareum. Tels étoient les récits que Frédéric faisoit souvent à table, lorsqu'il étoit de bonne humeur.

Mais si le Roi en donnoit très-souvent à garder, il reçut aussi dans ses momens de bonne humeur plus d'un coup de patte, & quelquefois cela lui faisoit beaucoup de plaisir.

Il y avoit tout près de l'orangerie à Sans-Souci, un moulin à vent qui déplaisoit beaucoup au Roi. Il fit dire au propriétaire, qu'il lui donneroit un présent considérable en argent, & qu'il lui feroit bâtir dans un autre endroit trois jolis moulins au lieu d'un, s'il consentoit à lui céder celui-ci. Mon moulin, répondit le Meûnier, d'un ton brusque & dédaigneux, nous nourrit depuis long-tems moi & mes enfans; d'ailleurs, je jouis ici d'une fort belle vue: ainsi je veux vivre & mourir dans mon moulin. Le Roi se contenta de cette réponse, & le Meûnier garda son moulin.

Quelque tems après , le Roi se promenoit avec un de ses Favoris dans le jardin de Sans-Souci : il regarda le moulin , & dit , je suis bien fâché que cet homme n'ait pas voulu me céder son vilain moulin. Le Favori , qui savoit combien le Roi aimoit la dorure , osa lui répondre : Sa Majesté n'a qu'à faire dorer ce moulin. Le Roi ne répondit rien à cette impertinence.

Mais il se mit à rire un jour de tout son cœur , de la réponse d'un Architecte Hollandois , à qui il venoit de dire : Monsieur , vous êtes un âne. Sire , lui répondit l'âne , il faut bien que je le sois , pour pouvoir porter tout ce que Votre Majesté me fait porter.

Berlin renfermoit autrefois dans sa vaste enceinte, des prairies & des champs, & si je ne me trompe , les propriétaires de ces landes incultes y avoient alors le droit de chasse. Le Roi dit un jour à M. de la Touche , Ambassadeur de France , quand je compare le plan de Paris avec

celui de Berlin , il me semble que Berlin pourroit être aussi grand que Paris. Oui, Sire , répondit l'Ambassadeur , avec une adresse qui fit plaisir au Roi ; mais on ne moissonne pas à Paris.

Frédéric avoit dans le Baron de Munchhausen un excellent Ministre d'Etat. J'ai eu le bonheur de voir souvent cet homme rare dans son hôtel à Berlin. Il avoit une érudition étonnante , une pénétration d'esprit qu'on lisoit sur sa physionomie italienne & jésuitique : une honnêteté à toute épreuve , & une force d'esprit qui dégénéroit souvent en résistance aux ordres du Roi. Néanmoins Munchhausen resta Ministre jusqu'à sa mort. Un jour le Roi crut que Munchhausen différoit par piété la dénomination à l'Abbaye de Klosterbergen. Ce soupçon étoit très-injuste ; car Munchhausen étoit un homme d'une piété éclairée , & non pas un fanatique. Néanmoins le Roi lui en témoigna une fois son soupçon à table. Après avoir tourmenté long-tems & de

différentes manières cet honnête Ministre , par des railleries sanglantes , auxquels Munchhausen répondit d'une manière assez sèche & assez laconique , le Roi dit enfin , M. de Munchhausen , je crois même que vous êtes un quaker (on les nomme aussi trembleurs). Non , Sire , répondit le Ministre piqué au vif ; mais je suis un cavalier.

Tout le monde fait la réponse mordante que l'Envoyé d'Angleterre , M. Mitchel fit à Frédéric , sur sa question : Le bon Dieu est-il aussi votre allié ? Mais peut-être tout le monde ne fait-il pas que le Roi n'a jamais aimé personne plus que ce Mitchel , qui le paya bien de retour. Mitchel , ami intime de Soulzer , & le mien , n'étoit pas Suisse , comme on a voulu me l'affirmer en Suisse , mais Ecoissois. Pendant la guerre de sept ans , il accompagna toujours le Roi au milieu des plus grands dangers. Le Roi aimoit tellement sa compagnie , que très-souvent il ne mangeoit qu'avec lui , pendant plu-

seurs semaines de suite. Peu de tems avant la bataille de Lieguiz , livrée si à propos & si glorieusement gagnée , le Roi se trouva , comme l'on fait , dans un péril éminent. Trois armées d'Autrichiens & de Russes étoient campées tout près de lui. Tout le monde croyoit toucher au dénouement de la terrible tragédie que la moitié de l'Europe jouoit avec Frédéric , à ce dénouement qu'on attendoit avec tant de curiosité. Je fais de la bouche de Soultzer & de Catt , qui alors en qualité de Lecteur du Roi , avoit un accès libre dans sa tente , que Frédéric pensoit déjà à faire clouer ses canons , & qu'il avoit instamment prié Mitchel , comme jadis Caton pria ses amis à Utique , de s'éloigner de lui. Mitchel qui sans doute croyoit aussi que tout étoit perdu , brûla ses papiers , mais comme de raison ne quitta pas le Roi.

Je vais rapporter ici la réponse aussi touchante que sublime d'un Caporal , réponse qui mérite d'être imprimée mille

fois , & racontée dix mille , & que j'ai tirée d'un recueil d'anecdotes & de traits de caractère, composé par une belle Dame. Le Roi avoit appris qu'un Caporal du régiment de ses Gardes , jeune homme aussi bien fait que brave , portoit par vanité une chaîne à laquelle en guise de montre , il avoit attaché une balle de plomb. Il voulut s'en convaincre par ses propres yeux , & aussi-tôt on prit de telles mesures , que le Caporal fut obligé de rencontrer le Roi. A propos , M. le Caporal , lui cria le Roi , il faut pourtant que vous soyez un brave garçon , pour avoir acheté une montre avec vos épargnes. — Sire , il est vrai que je me flatte d'être brave ; mais cette montre est bien peu de chose. — Alors Frédéric tire sa montre garnie de brillans : ma montre marque cinq heures. Combien est-il à la vôtre ? — Alors le Caporal tire en tremblant la balle de plomb qui étoit attachée à son cordon de montre. Sire , la mienne ne marque ni cinq ni six heures ; mais elle

m'avertit qu'à toute heure je dois mourir pour Votre Majesté. — Eh bien, afin que vous puissiez tous les jours voir l'heure où vous devez mourir pour moi, acceptez celle-ci.

Il n'y a pas de tête couronnée, pour peu qu'elle soit accompagnée d'une belle ame, qui n'eût voulu donner pour un tel mot, une montre d'or garnie de brillans; & cependant personne ne doit plus que les têtes couronnées se mettre en garde contre le trop grand penchant à la bienfaisance, & contre un trop grand fond de bonté. L'esprit de l'homme ne pousse rien plus loin que les prières, & peut-être n'est-il dans aucun cas aussi exigeant, lorsqu'il fait une fois que des Empereurs ou des Rois, ou des Impératrices ou des Reines, aiment à donner & à faire du bien. Cette indiscretion est montée en Allemagne au point que rien ne peut l'arrêter, ce que malheureusement je fais par ma propre expérience.

Cependant la bonté du cœur est sur le

trône une qualité adorable , quoiqu'on en abuse impitoyablement , quoiqu'on l'oublie si facilement , lorsque l'auguste bienfaiteur est prêt à descendre dans le tombeau. C'est pour cela que Frédéric , à ce qu'il me semble , a toujours eu pour principe & pour règle invariable de sa conduite , de ne laisser jamais voir entièrement à l'homme combien il aimoit l'humanité. Souvent il cachoit plusieurs années à un homme de mérite l'intention où il étoit de l'avancer & de le récompenser , & cependant il ne l'aidoit ni ne le récompensoit : mais aussi il réalisoit cette intention au moment où l'on y pensoit le moins , & alors il effectuoit souvent plus qu'on n'eût pu , qu'on n'eût osé attendre de lui. Au reste , il savoit parfaitement qu'un Roi gagne souvent infiniment plus par la crainte que par l'amour. Il lisoit trop avant dans le cœur humain pour ne pas savoir que les efforts surprenans , que le zèle qu'il exigeoit en tout ne s'obtenoit pas tant par l'amour ,

sur lequel en pareil cas, il faut peu compter chez les hommes, que par la crainte qu'inspire l'œil pénétrant du Maître. Un Ministre qui l'avoit servi très-long-tems, avouoit souvent que le Roi, dans les affaires sans nombre qu'il avoit traitées avec lui, ne l'avoit jamais à la vérité regardé d'un air disgracieux ou malhon-
nête; mais que néanmoins toutes les fois qu'il entendoit ouvrir la porte, il ne pouvoit s'empêcher de penser: Aujourd'hui je perdrai peut être mon emploi, mon honneur, & toute la félicité de ma vie. Mais ce que tous les Ministres de Frédéric avoient de plus terrible à craindre de sa part, c'étoit cette question-ci: Croyez-vous donc que j'aye besoin de vos yeux pour voir?

Frédéric fut souvent plusieurs années de suite l'ami de certaines personnes qui se sont peut-être réjouies de sa mort. Il n'y a peut-être pas dans les Monarchies d'époque aussi remarquable pour les yeux d'un observateur, que celle où le coucher

du soleil approche , & où un nouveau soleil va paroître sur l'horison. Souvent sur le visage de certaines personnes de distinction , qui cependant devoient tout à Frédéric , on remarquoit une pâleur mortelle , lorsqu'ils entendoient seulement dire , que le Roi avoit bien dormi , ou lorsqu'ils craignoient que les vers ne se missent dans les habits de deuil qu'ils avoient achetés depuis long-tems. Plusieurs traits de cette espèce me révoltèrent l'esprit & le cœur , parce que je trouvois qu'on pouvoit aisément se conduire plus délicatement dans une position si délicate , & parce que je crois fermement que si une ame raisonnable & honnête veut être agréable au soleil levant , si elle est jalouse d'acquérir l'estime du successeur du trône , elle n'a pas de moyen plus infailible que de donner des preuves constantes de sa droiture , de sa fidélité , de son amour au Monarque qui est encore sur le trône. Mais dans toute l'Europe , les courtisans perdent presque toujours

la tête dans ces sortes d'occasions. La crainte continuelle ou de perdre leur place , ou de ne pas même en obtenir une , donne un caractère de duplicité à ces hommes qui flottent déjà entre deux partis , & souvent elle en fait des traîtres & des perfides. Chez ceux dont les sentimens ne répondent pas à la naissance , cette crainte chasse toute fermeté , toute droiture , toute grandeur d'ame. L'air de la Cour est toujours un peu pestilentiel. Là les têtes les plus fortes deviennent foibles , les ames les plus fières deviennent basses , le courage le plus intrépide dégénère souvent en mollesse , la fermeté la plus héroïque en pusillanimité. Là , le guerrier le plus courageux rend souvent les armes ; & le scélérat le plus vil parle d'honneur & de fidélité. Là , enfin l'homme le plus sot & le plus méprisable affiche des sentimens qu'il n'a pas ; car cette classe d'hommes n'en a que pour ses intérêts.

Cependant ces ames abjectes, ces âmes

eunuques , pour ainsi dire , agissent toujours avec bassesse & avec crainte : elles se tournent & se retournent sans cesse vers l'œil qui dirige tout. Même dans les plus petites Cours d'Allemagne, où il y a si peu à gagner & si peu à perdre, le Courtisan aujourd'hui est Athée , demain il croira à Jesus-Christ & au Diable. Tout cela lui est égal : car il ne voit , il ne parle jamais que par les yeux & la bouche de son altesse. Cependant cet esprit de Cour est souvent repoussé dans son antre obscur, sur-tout dans les Etats puissans où il y a toujours de grandes choses à réfléchir & à exécuter. On trouve certainement une différence bien marquée entre un vieux officier d'un courage digne de Sparte, qui , dans l'art de la Guerre , réunit la théorie à la pratique , dont la conduite est hardie, franche , droite , fidèle & honnête , & entre un ver de Cour , rampant , hypocrite , doucereux , rusé , & , qui sous ses dehors brillans & polis, cache un

fonds inépuisable de malice, de fourberie, de bassesse, d'infamie, de lâcheté & de foiblesse. Aussi un Monarque qui pense avec grandeur & avec noblesse, qui est actif & laborieux, qui aime son peuple, qui estime ses soldats, & qui mérite de n'avoir autour de lui que de grands hommes, est il redoutable aux scélérats les plus fortunés. Surveillés par son œil clairvoyant, les fripons les plus déterminés, ne commettent de mauvaises actions qu'en tremblant. C'est dans une pareille Cour que le courtisan supplantera rarement un grand homme qui sera une fois bien connu de son maître.

Mais il ne faut pas, d'après les sentimens abjects, d'après la conduite méprisable, d'après le naturel vicieux de quelques courtisans, juger les sentimens d'une nation entière. Le peuple de Brandebourg & de Prusse a montré en tous tems son amour & son admiration pour le Roi, pour le grand Frédéric, lors même qu'il gémissoit sous le fardeau

des impôts, fardeau que le père & le défenseur d'un état, ne peut jamais entièrement lever. Lorsque la nouvelle se répandit que Frédéric n'étoit plus, le sentiment de la tristesse générale fit disparaître le ressentiment des légères impositions qui refroidissoit quelquefois l'amour ardent des sujets pour leur monarque. Chacun alors s'oublia lui-même, & s'abandonna tout entier au torrent de la tristesse publique. Quoique tout le peuple de Brandebourg aimât beaucoup le nouveau Roi, quoiqu'il le desirât & le demandât unanimement pour maître; néanmoins on vit à l'enterrement de Frédéric, à Potsdam, combien il est difficile d'oublier un grand homme.

Frédéric resta jusqu'à sa mort, tel qu'il convient à un grand Roi, toujours ferme, toujours attaché à ses principes, toujours le même.

C'étoit par cette même invariabilité de principes qu'il ne s'est jamais démenti, même dans les choses où le tort étoit

de son côté. Des Théologiens respectables m'ont demandé très-souvent si, au lit de la mort, le Roi n'étoit pas enfin rentré dans le sein de l'Eglise, s'il n'avoit jamais manifesté quelque changement ou quelque doute sur les principes en fait de Religion. S'il avoit persévéré dans son incrédulité jusqu'à la fin. J'étois fâché de me voir obligé de répondre à ces hommes respectables, que le Roi n'avoit jamais cru à l'immortalité de l'âme; & que peu de tems avant de mourir, il s'étoit montré aussi incrédule à l'égard de la religion chrétienne, qu'autrefois envers la Médecine & les Médecins.

Mais, si le Roi mena toujours les Berlinoises par la lisière dans tout ce qui étoit affaire de liberté & de pénétration, il n'en fut pas de même dans les matières d'incrédulité. Depuis 1740, il régnoit sur les bords de la Sprée une liberté de penser très-respectable, à la vérité, mais aussi poussée quelquefois

jusqu'aux plus grands excès. Le Roi
 vouloit bien qu'on pensât ; mais il s'ôta
 tout pouvoir à lui-même dans les ma-
 tières où une âme qui sent fortement
 ne peut souffrir de gêne ; il prêcha la
 liberté & tout ce qui est relatif à la
 façon de penser, aux mœurs & à la
 croyance, dont il craignoit de s'arroger
 l'empire, dégénéra en libertinage chez
 les Courtisans, chez les Grands, chez
 les Bourgeois. L'antichristianisme devint
 à la mode, & le Déisme devint le bon
 ton. Le Roi ne vouloit qu'une liberté
 modérée ; ceux qui prétendoient éclairer la
 Religion & les mœurs, poussèrent tout
 jusqu'à la licence la plus effrenée. Enfin
 cet éclaircissement prétendu fut à Berlin,
 ce que le patriotisme avoit été dernière-
 ment en Hollande. Les prétendus esprits
 forts se révoltèrent contre tout ce qui
 gênoit leur esprit, & les femmes fortes
 contre tout ce qui gênoit leur cœur.

Cependant ce n'est pas à Frédéric
 qu'il faut attribuer le désordre qui regne

parmi les habitans de Potsdam & de Berlin. Car il ne laissoit passer que ce que ses sujets vouloient absolument , & qu'il ne pouvoit pas changer. Aussi un jour que les Prédicateurs de Neuchâtel se disputoient vivement sur l'éternité des peines de l'Enfer , la plupart de ces Messieurs demandèrent au Roi la punition temporelle des hérétiques qui croyoient à la miséricorde de Dieu. Je ne m'y oppose pas , leur répondit le Roi , si mes sujets de Neuchâtel veulent se laisser condamner éternellement ! Et c'est ainsi que Frédéric pensoit vraisemblablement.

Mais il étoit nécessaire que Frédéric-Guillaume II parût , pour dire aux esprits forts de Berlin : arrêtez vous ici , & n'allez pas plus loin. Ce monarque sage & éclairé écrivit au Président de Seidlitz à Breslau , avec encore plus de douceur & d'aménité qu'autrefois l'Empereur Julien aux habitans d'Antioche : Je hais aussi la gêne de conscience , & je laisse

chacun dans sa croyance ; mais je ne souffrirai jamais , que dans mes Etats on sappe jusques dans ses fondemens , la Religion de J. C. ; qu'on rende la Bible méprisable aux yeux du peuple , & qu'on arbore l'étendard de l'incrédulité , de l'hérésie , du Déisme & du Matérialisme. Ce fut en imitation de son père , que le fils de Frédéric-Guillaume II , Prince aussi courageux que spirituel , manifesta publiquement aux pieds des Autels , des sentimens aussi respectables , & les principes d'une Religion sage & éclairée.

Du tems de Frédéric II , on ne connoissoit point en cela , de règles ni de bornes car on connoît sa façon de penser en fait de Religion. Plus d'une fois il me détailla ses principes tels qu'on les retrouve par-tout dans les ouvrages du Philosophe de Sans-Souci ; en un mot , il ne crut ni à l'immortalité de l'âme ni à la Religion chrétienne.

Cependant vers la fin de sa vie , il se montra très-indulgent , très-tolérant ,

non-seulement vis à-vis ceux qui , en fait de Religion , pensoient autrement que lui , mais aussi vis-à-vis des intolérans & des fanatiques. Même dans ses derniers jours , il donna un grand exemple de tolérance à l'égard d'un homme qui cherchoit à le faire entrer par force dans son église. Un jour que j'avois l'honneur d'être chez le Roi , il se trouva le matin , parmi les papiers qu'on lui avoit mis sous les yeux , & qu'il avoit rendus à ses Secrétaires , une lettre qui les frappa tellement , qu'ils la présentèrent au Roi telle qu'elle étoit. Elle n'étoit pas signée ; & quand même l'auteur eût déclaré son nom , le Roi lui auroit tout au plus répondu par une plaisanterie pleine de bonté. L'auteur écrivoit à-peu près comme Obéréit , mais pourtant avec beaucoup plus de douceur. Il représentoit très-humblement à S. M. , & cela par un motif de conscience , par un véritable amour pour son Roi , à quel point il avoit poussé

toute sa vie , la négligence dans la Religion chrétienne. Qu'il étoit encore tems , qu'il se corrigeât & qu'il se convertît. Mais qu'ayant déjà un pied dans le tombeau , & l'autre à moitié , il n'avoit point de tems à perdre , à moins qu'il ne voulût aller dans le séjour des pleurs & des grincemens de dents ; à moins qu'il ne voulût brûler éternellement dans l'Enfer. Vers le soir du même jour , le Roi fit présent au Comte de Luchefini de cette lettre , en lui disant : Voyez comme on prend soin de mon âme (1).

(1) J'étois ce soir-là avec une nombreuse société de Dames , d'Officiers & de gens de Cour , le Comte de Luchefini , lorsqu'il arriva de Sans-Souci , & qu'il nous montra la lettre. Un Officier la lut tout haut , & nous en rîmes de tout notre cœur. Les Dames & les courtisans & les Officiers se réunirent tous pour dire qu'il n'y avoit qu'un Prédicateur qui pût avoir écrit cette lettre. Il est impossible , dis-je , que dans tout le Royaume de

Lorsque Frédéric étoit à table , & qu'il tenoit le verre à la main , il disoit souvent des choses fort plaisantes sur la

Prusse, il se trouve un seul Prédicateur qui ait pu écrire une pareille lettre ; il n'y a qu'un fou qui ait pu l'écrire. Le lendemain matin, lorsque j'arrivai à Sans - Souci , je racontai cette histoire à M. Schœning , en lui disant , mais ne pourriez vous avoir quelque indices qui puissent vous faire deviner l'auteur de cette lettre. M. Schœning se rappella qu'il y avoit à-peu-près quatre semaines qu'un Prédicateur insensé , qui étoit venu à pied à Potsdam , des frontières les plus reculées de la Prusse , avoit demandé avec beaucoup d'instances à parler au Roi pour une affaire de la dernière importance ; mais qu'ayant remarqué dans ce pauvre homme tous les symptômes de la folie , & que sachant d'ailleurs combien le Roi avoit d'aversion pour ces sortes de gens , il n'avoit pas osé l'annoncer, mais qu'il l'avoit engagé à force d'argent & de prières à s'en retourner chez lui. Il est plus à présumer que ce fou de Prédicateur étoit l'auteur de la lettre.

mort. Mais ses lettres à M. d'Alembert, dans le tems que ce philosophe se sentoît près de sa fin, contiennent des motifs sublimes de consolation contre la mort.

Mon ami Luchefini me demandoit à Potsdam, quels motifs de consolation il restoit à donner au Roi, puisque tous ceux qu'on pouvoit donner à ceux qui croient à l'immortalité de l'âme, ne pouvoient servir auprès de lui. Consolez-le, lui dis-je, par l'immortalité de son nom, par le ressouvenir ineffaçable de tout le bien qu'il a fait pendant sa vie, & qu'il fera encore long tems après la fin de ses jours. Le Roi, comme il me l'a dit, & comme je le crois, ne craint point la mort; mais il lui en veut, & il voudroit la chasser par force. Laissez-le donc nier jusqu'à l'extrémité, l'immortalité de son âme; car sur ce point, vous ne le convaincrez ni le convertirez jamais, puisque vous l'avez déjà essayé inutilement. Mais dites-lui hautement, & d'un ton ferme & décidé: qu'il

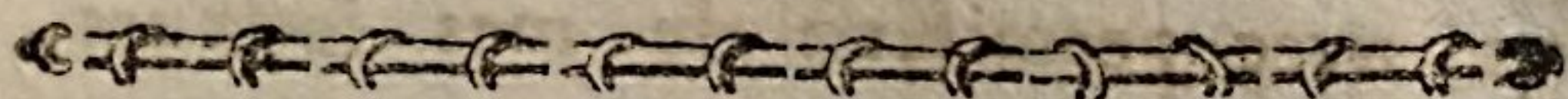
a' fait tout le bien qu'un Roi eût jamais fait avant lui , en pareille position ; & que tout ce bien jette des racines trop profondes pour qu'il n'en provienne pas des fruits qui s'étendront jusques dans les tems les plus reculés. Dites-lui hautement , lors même qu'il sera près de rendre le dernier soupir : Jamais l'aigle de Prusse ne sera renversé.

Âme naturellement tendre & sublime, prodige du dix huitième siècle ; philosophe législateur , vainqueur Héros , Roi dont on parlera sans cesse dans tous les lieux , dans tous les siècles ; toi du nom duquel le tems a déjà séparé l'alliage impur dont la malignité & l'envie se plaisent à falsifier l'or pur de la vraie grandeur ; Frédéric, ta dépouille mortelle qui repose à Potsdam , n'est pas la seule chose qui reste de toi. — Tu es aujourd'hui avec ton cher Marc-Aurèle , dans le séjour de l'éternité.

Et moi en te consacrant cette his-

toire , je répands, il est vrai , la moindre des fleurs sur ton tombeau ; mais cependant ce qui demeurera éternellement gravé dans mon cœur , c'est ton image ; ce qui retentira éternellement à mes oreilles, ce sont les accens doux & tendres des derniers mots que tu m'adressas: — Zimmerman, ressouvenez-vous du bon vieillard que vous avez vu ici.





S U P P L É M E N T.

LE S trente-trois entretiens que j'ai eus avec Frédéric II, peu de tems avant sa mort, me font souvenir naturellement du premier que j'eus avec lui en 1771. Ce n'est pas par ma faute, c'est même tout-à-fait contre ma volonté, qu'on a imprimé cet entretien dont il a paru six éditions en Allemagne, & qu'on l'a traduit même en Suédois; ce n'est pas de ma faute, si dès la première édition on l'a tronqué, falsifié, & mutilé. Au reste n'en parlons plus; mais comme cet entretien même fait connoître quelques traits caractéristiques de Frédéric, qui sont pleins de charmes & d'intérêt, on me permettra peut-être de raconter moi-même, après tant d'années, & cet entretien & le sujet de voyage que je fis alors de Berlin à Potsdam;

qui avec permission de mes lecteurs , n'est pas si indifférent pour moi.

Depuis la fin de Juillet 1768 , je vivois à Hanovre avec la qualité de Médecin de S. M. le Roi d'Angleterre ; auparavant cette époque , je me trouvois dans la situation la plus mesquine qu'on puisse imaginer ; car je n'étois qu'un petit docteur , & un piètre membre de la Magistrature , dans la plus petite ville de la Suisse ; & cependant au premier aspect , la ville d'Hanovre déplut à mes regards. Dès les premiers jours de mon arrivée , j'essuyai une mortification cruelle , & j'éprouvai des sensations que je n'oublierai jamais. Je vis régner despotiquement à Hanovre , un esprit & un système en fait de Médecine , que dans la Suisse j'avois terrassés & foulés aux pieds , avec l'approbation de l'Europe entière ; Oui , je les vis régner , subjuguier tous les esprits , & tourner toutes les têtes même les plus fortes. Cette vue me plongea dans la plus affreuse mélancolie.

Dans cet état , si je n'eusse pas été marié , je me fusse donné la mort ; mais je voyois ma mère , ma femme & mes enfans pleurer tous les jours autour de moi , & demander au Ciel son appui & la conservation de mes jours ; ce fut avec une inquiétude que je ne puis , que je ne veux comparer qu'aux supplices de l'enfer , que je passai tous mes jours , que je veillai toutes les nuits. A chaque minute de ma cruelle existence , je desirois d'être de retour en Suisse , dans mon pauvre village ; mais la providence ne le permit pas , & tant qu'il restera un souffle de vie en moi , mon cœur reconnoissant en remerciera cette providence.

Dès mon arrivée à Hanovre , & même plusieurs années encore après , je fus obligé de payer , comme cela se pratique , à l'envie , le tribut , que dans toute ville , tout pays , toute Nation , tout climat , chaque étranger doit payer aux naturels du pays qu'il habite.

Aussi dès les premiers jours de ma résidence à Hanovre , tout cela influa cruellement sur ma santé , & m'attaqua les nerfs pour le reste de mes jours. Ce fut ainsi que se développa chez moi , non-fans de mortelles douleurs qui me tourmentoient nuit & jour , un mal que j'avois apporté en naissant , un mal donc je n'avois pas encore soupçonné l'étendue. Ce mal me mettoit souvent au point de ne pouvoir marcher , ni même me tenir debout après le dîner , au moins pendant un court intervalle. Il ne m'étoit pas moins difficile de m'asseoir & d'écrire , & tout-à fait impossible dans l'après-dîner ; & cependant je me voyois en qualité de Médecin , obligé d'être l'esclave du premier venu. Il étoit encore d'usage à Hanovre , sur tout chez les vieilles dames qui avoient pris du café avec George II , de regarder les Médecins comme des valets. Aussi , ne trouvai-je quelque indulgence & quelque sensibilité qu'auprès de mes amis. Cependant

tel étoit le résultat de chaque visite que j'étois obligé de faire au sortir de table , & de chaque lettre qu'on me forçoit d'écrire l'après-dîner , qu'en proie aux plus cruelles douleurs , je tombois souvent par terre ; & que malgré les mesures que j'avois prises pour me secourir efficacement en pareil cas , j'étois toujours en danger de mourir en peu d'heures.

Ce fut ainsi que mes jours s'écoulèrent depuis le mois d'Août 1768 , jusqu'en Juin 1771 , toujours sans espérance de soulagement & de secours. Ce fut pendant ces entrefaites que je perdis , après une maladie aussi longue que douloureuse , la chère compagne de ma vie , & l'année d'ensuite , ma mère , qui nous avoit accompagné à Hanovre.

Les malades m'obsédoient de tous côtés , ce qui augmentoit encore & le nombre & la rage des ennemis furieux qui ne me connoissoient pas. Tous les jours je voyois tomber sur moi

pauvre étranger , comme un torrent de
 flammes du Vésuve des esprits orgueil-
 leux , & sur-tout des dames irritées ;
 d'autant plus que mon principal adver-
 saire étoit un bel homme , & un Her-
 cule. Leur langue effrénée me déchiroit
 avec autant d'acharnement que d'igno-
 rance ; & par-dessus tout , j'avois beau
 consulter les Médecins , les Chirurgiens ,
 tant du voisinage que des pays éloignés ,
 je n'en recevois aucune consolation. Enfin
 M. Tissot mon ancien, mon intime ami ,
 me conseilla de m'adresser au plus grand
 homme en son genre , que nous connois-
 sions tous deux en Allemagne , au pro-
 fesseur Meckel , résident alors à Berlin ,
 & qui est mort aujourd'hui. Je le fis ;
 & cet homme aussi grand que généreux ,
 me promit de me rendre la vie & la
 santé , m'offrit un traitement & tous
 les secours humainement possibles dans
 sa maison & dans sa famille ; & il me
 tint entièrement parole. De prétendus
 connoisseurs d'Hanovre , haussèrent les

épaules , me persiflèrent , & dirent que j'allois chercher à Berlin , ma mort sous le couteau de la Chirurgie. Quelques-uns de mes collègues partageoient déjà mes dépouilles ; l'un d'eux eut la charité de me dire à moi-même en personne , que celui qui devoit demander ma pension après ma mort , étoit à la vérité un Charlatan adoré généralement alors , mort aujourd'hui ; mais qu'elle lui étoit due légitimement. Ce fut au milieu des attentes de mes ennemis , des vœux , des larmes de mes amis , que je partis le 8 Juin 1771 , de Hanovre pour me rendre à Berlin chez mon fauteur.

Le 24 du même mois fut le jour qui devoit décider de ma vie ou de ma mort. Ce fut feu M. Schmucker, Chirurgien major de l'armée Prussienne , qui fit l'opération. C'étoit un homme d'un rare mérite , & M. Theden premier chirurgien , homme aimable , & dont je ne perdrai jamais la mémoire , lui

fervoit de second. Plusieurs autres personnages les uns très-habiles , les autres très-célèbres , y assistèrent encore; parmi ceux-ci je distinguerai le glorieux fils d'un aussi glorieux père , M. Meckel , actuellement professeur à Halle , & feu M. le professeur Voirus que je ne cesserai de regretter. M. Meckel le pere , fut le conducteur de toute cette opération , & tant par sa grande pénétration en fait d'anatomie , que par son assurance pratique & par sa profonde théorie , il étoit digne de la diriger.

Je crois voir encore tous ces Messieurs la pâleur sur le front & sur les joues , environner mon lit de douleur , après que d'un air tranquille & résolu , j'eus ouvert la porte , ôté mes habits , & , que plein de confiance en Dieu , je me fus jetter avec autant d'assurance que de promptitude sur ce lit fatal. Je ne voulus pas qu'on me liât , & je soutins l'opération entière sans

répandre une seule larme ; (& cependant j'en avois versé des millions sans pousser un seul cri , sans m'évanouir , sans résistance , & avec autant de patience qu'un mouton.) Elle dura une heure & demie , & pendant tout ce tems on me tint le couteau dans le corps. D'après le calcul de M. Thédén le premier Chirurgien , je reçus à-peu près deux milles coups de couteau. Après l'opération , on crut pendant trois heures que j'en mourrois ; moi-même je le crus aussi ; & je demandai à Dieu , la grace d'être à l'heure de ma mort , aussi tranquille , aussi décidé , aussi content que je l'avois été au sein de ces horribles douleurs. Mais l'habileté , les secours & les soins de de M. Meckel , me rappelèrent à la vie. Je passai douze semaines sur ce lit d'angoisses ; & après ce terme je fus guéri aussi entièrement , aussi radicalement que je le suis encore aujourd'hui après un intervalle de seize ans ;

& que Dieu en soit loué, je le suis encore à cette heure (1).

(1) Depuis cette époque j'ai fait de grands voyages; par exemple, en 1775, j'ai été de Hanovre à Genève, & j'en suis revenu. J'ai même fait en différens tems plusieurs centaines de lieues aux environs de l'Allemagne, sans jamais avoir éprouvé la moindre rechûte; il n'est pas même resté la moindre trace de mon mal, quelque malade, quelque souffrant que j'eusse toujours été ci-devant. Il ne m'est resté que la crainte puérile de me voir renversé dans une voiture, & celle d'un voyage par mer. Aussi ai-je jamais voulu aller en Angleterre, quoique j'aie toujours ardemment désiré d'en faire le voyage, & c'est par cette seule raison encore que j'ai refusé le plus beau voyage qu'on puisse proposer à un homme sur la terre, lorsque le 26 Janvier 1785, la généreuse & grande Impératrice de Russie, me fit inviter par M. le Baron de Gross, son Ambassadeur à Hambourg, de venir l'été suivant pour quelque tems à Pétersbourg, parce qu'elle desiroit

Ce fut sur ce lit de souffrances , à Berlin , que je passai pendant les douze semaines , les jours les plus sereins que j'aie passés en Allemagne ; car mes nerfs étoient guéris ; je bravois presque la douleur , quoique la pierre infernale , dont mes blessures avoient le plus grand besoin , me causât dans la mâchoire & dans d'autres parties , des mouvemens presque convulsifs. Quiconque a prouvé des douleurs telles que celles que j'ai éprouvées depuis vingt ans , doit savoir quels tourmens cause cette pierre infernale , avec laquelle je m'étois alors rendu si familier. Cependant aussi-tôt que le martyre étoit passé , je devenois toujours gai & serein ; & je la supportois toujours avec une patience que je n'ai pas eu depuis. Tout me devenoit facile

me connoître personnellement , & que pour me faciliter ce grand voyage , elle m'offrit d'écrire à S. M. le Roi d'Angleterre , & de me payer d'avance tous les frais.

au sein d'une société aimable & choisie ,
 telle enfin qu'on peut la désirer sur la
 terre ; & telle que je n'eusse trouvé nulle
 part en Europe , aussi bonne qu'à Berlin.
 Mon intime ami , feu M. Soultzer & M.
 de Nicolai , homme d'esprit , prévenant
 & agréable en société , venoient me
 visiter tous les jours. Des grands hommes
 tels que M. Spalding , Sack , Mendel-
 sohn & Eberhard , me donnoient chaque
 semaines , plusieurs heures de leur tems
 précieux. MM. Ramler , Busching ,
 Wegelin , Teller , M. le professeur Sproe-
 gel , mon ancien & cher camarade de
 chambre à Gottingue , beaucoup de mem-
 bres de l'Académie , plusieurs personnes
 de la Cour , un aimable & gentilhomme
 de Winterthur , M. Soultzer , & maître
 Thomas le Cordonnier (1) , m'hono-

(1) Thomas , Maître Cordonnier à Berlin ,
 & né en Saxe , fut un des hommes les plus
 rares que j'ai vu à Berlin. Je trouvai en lui

roient souvent de leur présence. Feu M. le Professeur Voitus, me fit aussi l'amitié

un homme plein de connoissances , un observateur profond , un penseur plus profond encore , & un orateur d'une éloquence tout-à-fait extraordinaire. Je n'entendis jamais personne parler avec autant d'expression , avec autant de perfection la Langue Allemande , que feu M. Sack , premier Prédicateur de la Cour , M. Moïse Mendelsohn , & Thomas le Maître Cordonnier. Je trouvais autant d'énergie dans ses sentimens que dans ses expressions. En une heure de tems il me dit une foule innombrable de choses , que j'eusse bien désiré pouvoir apprendre par cœur. C'étoit un des hommes qui pensoient avec le plus de hardiesse & de franchise. Aussi M. Soultzer , Académicien & Professeur , qui a cet égard lui ressembloit si bien , l'invitoit-il chez lui tout les dimanches , & il le regardoit comme un des plus chers de la Société. Cependant M. Thomas dit dans sa vie une sottise , une seule , mais impardonnable , & n'en dire qu'une en sa vie , c'est bien peu pour un Philolophe qui parloit toute la

de passer plus d'une nuit chez moi ; & mon cœur se fondit pour ainsi dire aux doux rayons de son âme sensible & belle. C'étoit toujours avec un nouveau plaisir que je voyois tous les matins à côté de mon lit , les deux grands hommes MM. Schmucker & Thédén, Chirurgiens-généraux ; car aussi tôt que mes souffrances furent passées , Frédéric & ses glorieuses campagnes , étoient le sujet continuel de nos discours. Schmucker avoit accompagné le Roi depuis la bataille de Malviz , dans la première &

journée. Voici le fait : lorsque M. Teller vint à Berlin en qualité de Conseiller du premier Consistoire , & de premier Prédicateur dans l'Eglise de Saint-Pierre , Soulzer lui demanda ce qu'il y avoit de nouveau dans la ville. A présent , répondit Thomas , le Roi a atteint son but , car Sack ne croit pas en Dieu le Père , Spalding ne croit pas en Dieu le Fils , & Teller ne croit pas en Dieu le Saint-Esprit.

deuxieme guerre de Silésie, & dans toutes les batailles de la guerre de sept ans; & ainsi il étoit en droit d'en parler. Il en étoit de même de M. Thédén, ce respectable vieillard, cet homme d'une probité rare, ce bienfaiteur dont je n'oublierai jamais les généreux procédés, & alors mon ami dont la société étoit mon amusement, mon plaisir & ma joie.

Dans quelle société charmante je vivois alors ! J'étois avec M. Mackel, ce savant de mes jours ; avec son fils, homme aussi sensible que spirituel, & actuellement Professeur à Halle; avec son épouse qui me marquoit autant de bontés que de tendresse, & avec son aimable fille aînée; son second frère & ses autres sœurs, ne songeoient qu'à me faire passer le tems agréablement. Les Muses & les Graces, la Musique, la Danse & le Chant se disputoient chaque heure de ma journée. Tout ce que l'attention la plus affectueuse, l'amitié la plus tendre,

La prévenance la plus pénétrante peut inventer de soins , de secours , de divertissemens & de plaisirs , je le trouvai dans cette maison si chère. Je mangeai à la table de Meckel ; il partageoit avec moi tout ce qu'il possédoit ; & après une amitié aussi inouïe , après tant de bienfaits , il ne voulut recevoir de moi aucun témoignage de remerciement ; il refusa tout ombre de présent : & cet homme unique n'agissoit que par pure amitié pour moi & pour son art. Hélas ! cet homme si grand , si généreux n'entend plus ce dernier remerciement ; le dernier , le plus vif & le plus profond qui soit sorti de mon cœur , ce remerciement que je ne puis plus déposer qu'aux pieds de sa famille ; car depuis long-tems hélas ! oui , depuis long-tems cet homme , le philosophe le plus grand & le plus généreux que j'aie jamais connu , il est mort ! il est enlevé à des milliers d'hommes , qui encore à présent le regrettent à Berlin aussi amèrement que moi.

Après avoir gardé à Berlin, le lit pendant douze semaines à-peu près, je me vis le 4 Septembre pour la première fois sur mes pieds, & je fus obligé de rapprendre à marcher comme dans mon enfance. Je fis cet apprentissage, guidé par la main douce & le bras charmant de la fille aînée de M. Meckel. Le 11 Septembre pour la première fois, je pus marcher seul dans ma chambre; le 18 pour la première fois, je me promenai en voiture dans les rues de Berlin. le 25 je fis ma première visite chez mon ami Soulzer; & ensuite chez tous mes autres bienfaiteurs & amis; & ce fut alors que j'eus de nouvelles preuves de la générosité de mon sauveur.

Il me donna dans sa maison successivement plusieurs fêtes, auxquelles il invita tous les François, Italiens & Suisses, qui étoient membres de l'Académie des Sciences, ainsi que les savans les plus considérés de Berlin. Il me fit faire la connoissance de tous ses amis

les plus distingués de Berlin , des Ministres du Roi , des Grands de la Cour , des savans les plus célèbres , des personnes les plus illustres des deux sexes & de tout état. Tous me reçurent avec une amitié , avec une bonté que je n'oublierai jamais. Le Fel-Maréchal M. le Comte de Keus , M. le Comte de Warthenleben , Grand-maître de la Reine, M. le Comte de Schaffgotsch , grand Ecuyer du Roi , M. le Baron de Munchhausen , Ministre d'Etat , M. le Baron de Swieten , Ambassadeur de l'Empereur , & particulièrement M. le Baron de Horst , Ministre d'Etat , firent tout leur possible pour me rendre agréable mon séjour à Berlin. Ce fut chez M. le Baron de Horst que je fis connoissance avec la plus grande partie des gens du beau monde & du premier rang. M. Herzberg , Ministre d'Etat , commençoit dès-lors à me faire l'accueil le plus favorable , & sa table me paroissoit être la rivale de celles d'Athènes. Par-tout , ou dans

presque tous les pays de l'Allemagne, où on n'a aucun égard pour tout homme qui n'est pas né gentil-homme, je fus invité, présenté & accueilli avec la plus grande bonté, avec l'honnêteté la plus prévenante (1).

(1) En qualité de Philosophe, Frédéric le Grand se moquoit ouvertement du mérite accidentel de la naissance, & par conséquent des préjugés de la Noblesse; ce fut en quoi l'ancienne Noblesse de Berlin eut la générosité de l'imiter. Aussi voyoit-on souvent avec la Noblesse de ces bourgeois qui n'ont pas sujet d'être déplacés devant les Nobles; & même à présent personne à Berlin ne trouveroit à redire à ce que Madame de Maintenon disoit il y a cent ans d'une Dame de sa connoissance, *elle n'a de bourgeois que sa vanité sur sa Noblesse*. Mais voici une anecdote que je tiens de M. Soulzer. Lorsqu'au commencement de son règne, Frédéric donna une nouvelle forme à l'Académie des Sciences de Berlin, il porta cette loi. Un Gentilhomme peut être Membre de l'Académie de Berlin, sans déroger à sa Noblesse!

Voilà ce que firent pour moi & M. Meckel , qui étoit généralement adoré & respecté à Berlin , & ensuite l'hospitalité & la bienfaisance , qu'on exerçoit envers les étrangers dans cette ville vraiment royale. Je n'avois encore appris nulle part à connoître comme à Berlin , les hommes & leurs mœurs , d'une manière aussi diversifiée , & pour ainsi dire aussi extrême. Jamais de ma vie , mon âme n'avoit respiré aussi librement. Jamais en Allemagne mon cœur , mon esprit , mon imagination ne furent plus égayés par tout ce que j'avois vu & entendu , ne furent plus soulagés , plus fortifiés , plus ravis qu'ils le furent à Berlin ; & M. Meckel voulut encore

Le Président qui étoit M. de Maupertuis , indigné , la supprima. Mais depuis , le tems & la façon de penser ont bien changé ; car il n'y a pas plus de quinze à vingt ans , l'Impératrice de Russie , Catherine II , est Membre de cette Académie.

y mettre le comble ; il voulut que son aimable épouse , que sa charmante fille aînée , & qu'une de ses agréables sœurs me conduisissent à Potsdam ; & c'est ce qui arriva le 24 Octobre.

Comme le Roi n'étoit pas encore alors rétabli tout-à-fait de la Goutte , il avoit auprès de lui au château de Sans-Souci , en qualité de Médecin , M. Schmucker chirurgien-général. Je visitai mon cher bienfaiteur , & je fus assez heureux pour que M. Meckel & son fils aîné vinssent chez lui passer un jour à Potsdam. J'y trouvai aussi un ami de ma première jeunesse , avec qui j'avois vécu six mois à Morges sa patrie , près du Lac de Genève. Cet ami étoit M. de Catt , lecteur du Roi.

Le 25 & 26 Octobre , le Roi me fit la faveur inespérée de s'entretenir beaucoup de moi avec MM. Schmucker & de Catt. Il se fit raconter par le premier l'opération qu'on m'avoit faite , & il fut charmé du courage que j'avois montré.

Il fut enchanté du feu avec lequel je ne parlois, sur mon lit de douleurs, avec M. Schmucker, que de ses campagnes & de ses actions héroïques. Il demanda dans quelle maison je vivois à Berlin, de quelle manière j'y étois reçu, & dans la société de qui j'étois venu à Potsdam. Il s'informa ensuite à M. de Catt, de mon caractère, de la construction de mon corps, de ma physionomie, de mes voyages, de mes écrits, des langues que je parlois, de la société que je fréquentois à Berlin, des amis auxquels j'y étois le plus attaché; & il se réjouit d'apprendre que Soulzer étoit mon intime ami. Comme il m'avoit élu Membre de l'Académie des Sciences de Berlin, il demanda si j'avois assisté aux assemblées de cette Académie; & de plus, si j'avois vu le nouveau château de Sans-Souci. Toutes ces questions, le Roi les répéta sous différentes tournures & à plusieurs fois à MM. Schmucker & de Catt.

Mon corps & mon âme à la fois étoient alors à Potsdam violemment affectés. J'étois encore très-foible, ou très-foible, après des blessures si graves, après toutes les douleurs que j'avois supportées à Hanovre, après toutes les souffrances que j'avois endurées à Berlin. A la moindre fatigue, au moindre effort de mon cerveau, je tombois en foiblesse. Mon cœur étoit sans cesse ému & ébranlé. Je ne respirois à Berlin, que l'amitié & la reconnoissance; elles crûrent encore ici à chaque pas que je faisois, à chaque société que je fréquentois, à chaque vue qui me frappoit, à chaque jouissance que je comptois; j'ai vu dans ma tendre jeunesse, Paris & Versailles; mais je ne crois pas avoir vu une magnificence si Royale, & tant de chefs-d'œuvre des Arts, qu'à Sans-Souci & à Potsdam. Depuis la guerre de sept ans, je savois déjà par cœur, les actions héroïques du Roi & de son armée invincible. Mais alors je voyois l'élite

de l'armée pensionnée, la garde du Roi; cette légion redoutable d'hommes superbes; cette légion qui tant de fois abattue, s'est toujours relevée par des actions héroïques & dignes de l'immortalité! Cette vue me touchoit, m'attendrissoit, & m'agitoit d'une manière inexprimable. Mais ce à quoi je m'attendois le moins en allant de Berlin à Potsdam, c'étoit à jouir jamais de l'honneur de voir le Roi. Cependant alors, M. de Catt me disoit souvent qu'il y avoit apparence que le Roi vouloit me parler; & qu'il demandoit souvent combien de tems je comptois rester à Potsdam.

Cependant ce fut avec la plus grande surprise, que le 26 Octobre, je suivis M. de Catt à Sans-Souci. Ce que je n'avois pas encore vu dans le château, un favori du Roi, M. de Cocceii, Colonel, qui après la guerre de sept ans, avoit été Ambassadeur de S. M. Pr. en Suède, me le fit voir; & pendant cet intervalle,

M.

M. de Catt alla trouver le Roi. On me dit de me rendre aussi-tôt que j'aurois tout vu , au Petit Sans Souci , où étoit le Roi. J'allai dans la chambre qu'habitoit autrefois M. le Marquis d'Argent , mais qui alors étoit celle de M. Schmucker ; celui-ci ne faisoit qu'aller & venir. Aussi restai-je fort long tems tout seul auprès de la cheminée ; flottant entre l'espérance & la crainte , car je ne savois si le Roi me feroit appeller ou non ; enfin vers les quatre heures & demie , M. de Catt accourut vers moi , étouffé de joie , & il m'annonça que le Roi desiroit me voir dans l'instant même. Guidé par M. de Catt , je traversai une longue enfilade d'appartemens. Nous voici , dit M. de Catt , devant l'appartement du Roi ; le cœur me battoit d'une force , que je pensai étouffer. M. de Catt entra seul ; mais un instant après la porte se rouvrit , & M. de Catt me dit d'entrer.

M

Au milieu de la chambre , étoit un petit lit de Camp en fer & sans rideaux. C'étoit-là que sur un méchant matelas étoit couché le Roi Frédéric-le Grand, la terreur de l'Europe , sans couverture, enveloppé d'un vieux manteau bleu. Il avoit sur la tête un grand chapeau ombragé d'une plume blanche.

Le Roi m'ôta son chapeau d'un air très gracieux , lorsque j'étois encore environ à dix pas de lui ; il me dit en François , langue dont nous nous servîmes pendant toute la conversation ; Approchez un peu plus M. Zimmerman.

J'approchai jusqu'à deux pas du Roi, & cependant il dit à Catt , faites aussi entrer M. Schmucker. M. Schmucker vint , & il se plaça derrière le Roi contre la muraille , tandis que Catt étoit derrière moi. Ensuite la conversation commença en ces mots :

F. J'ai appris que vous aviez retrouvé votre santé à Berlin , & je vous en fais mon compliment.

Z. J'ai retrouvé la vie à Berlin ; mais Sire , en ce moment je trouve encore un bonheur plus grand.

F. Vous avez passé une terrible opération. Vous avez sans - doute cruellement souffert ?

Z. Sire , il en valoit la peine.

F. Vous êtes-vous laissé lier avant l'opération ?

Z. Non , je voulois conserver ma liberté.

F. (D'un ton affectueux). Oh ! vous vous êtes comporté comme un brave Suisse ; mais aussi êtes-vous tout-à fait rétabli ?

Z. Sire , j'ai vu toutes les merveilles que vous avez fait naître à Sans-Souci & à Potsdam , & je m'en trouve au mieux.

F. J'en suis charmé ; mais il faut prendre garde à vous , & sur-tout ne pas monter à cheval.

Z. Il me sera doux & facile de suivre les conseils de V. M.

F. De quelle ville du canton de Berne , êtes-vous natif.

Z. De Bruges.

F. Je ne connois pas cette ville. (cela ne m'étonne pas , pensai-je alors.)

F. Où avez-vous fait vos études ?

Z. A Gottingue , où j'eus Haller pour maître.

F. Que fait M. Haller ?

Z. Il termine par un Roman , sa carrière littéraire (1).

(1) N'est-ce pas ignoble , n'est-ce pas d'un style & d'un ton assez dignes d'un barbier de village , ce qu'on lit dans la sixième collection des Anecdotes & traits caractéristiques tirés de la vie de Frédéric II, p. 88 ». Le Roi croyoit posséder des connoissances en Médecine , & il se plaisoit à donner des conseils aux malades. Il coucha même par écrit quelques ordonnances, mais dont l'observation peut bien n'avoir pas toujours été salutaire. On présume que le Roi en a tiré une grande partie des livres François , & sur-tout du Dictionnaire de Santé , Ouvrage très-en

F. (En riant) Oh ! voilà qui est joli. —
D'après quels systêmes traitez-vous vos
malades ?

Z. D'après aucuns.

F. Mais il y a pourtant des Médecins
dont vous préférez les méthodes ?

vogue, & où l'on donne aux hommes des
médecines de cheval. Il se mêla même d'exa-
miner les Médecins, auxquels il vouloit se
confier dans ses maladies, sans en excepter
même les Chirurgiens-Majors. Le Roi (avec
la permission de M. le Chirurgien-Major)
pouvoit fort bien croire sans vanité, avoir
des connoissances en Médecine ; car elles
étoient même très-étendues. Son esprit, &
c'est de l'esprit que dépendent les connoissan-
ces dans cet art, son esprit, dis-je, avoit
atteint dans mille choses un degré que peu
d'hommes, sur-tout que peu de Chirurgiens-
Majors atteindront ; & c'étoit peut-être aussi
par cette même raison que le Roi n'ajoutoit
pas grande foi à la Médecine, ce que je lui
pardonne de tout mon cœur, ainsi qu'à
l'honnête Montagne & à l'honnête Rouf-
seau.

Z. J'aime de préférence celle de M. Tissot, qui est mon ami intime.

F. Je connois M. Tissot, j'ai lu ses écrits, & je les aime beaucoup. En général, j'aime la Médecine. Mon père vouloit que j'y acquisse quelques connoissances, aussi m'envoyoit-il souvent dans les Hôpitaux, & sur-tout dans ceux des Vénéériens, parce qu'ils prêchent d'exemple.

Z. Et cet exemple est affreux ! Sire, la Médecine est un art bien difficile. Mais S. M. est dans l'habitude de soumettre tous les arts sous l'empire de son esprit, & à vaincre les obstacles les plus insurmontables.

Ici le Roi devint un peu pensif, garda un instant le silence, & ensuite il me demanda d'un ton très-doux & avec un souris : combien de cimetières avez-vous déjà remplis (1) ?

(1) Dans la huitième collection des Anecdotes, je lis page 91, le passage suivant, qui

Z. Peut-être plus d'un dans ma jeunesse ; mais à présent cela va mieux , car je suis plus craintif que téméraire.

F. Fort bien , fort bien !

Ici la conversation devint très-animée. Le Roi fut fort gai , & m'examina alors

selon moi a besoin d'éclaircissement. La fermeté habituelle & connue de l'esprit de cet illustre Monarque , ne le quitta pas même dans ses maladies les plus douloureuses. Lors de sa dernière , il fit venir d'Hanovre le Docteur Zimmermann *pour le servir*. Avez-vous déjà dépêché beaucoup de malades dans l'autre monde ? lui demanda le Roi. Le Médecin répondit » : pas tant que V. M. mais non pas aussi avec tant de gloire. La répartie seroit assez spirituelle , car il faut que j'en convienne moi-même , mais malheureusement elle n'est pas vraie. 1°. Le Roi ne me fit pas cette question dans sa dernière maladie , lorsque suivant l'expression triviale de l'auteur , expression assez digne d'un barbier de campagne , il me fit appeller *pour le servir* ; mais ce fut en 1771 , & 2°. cette réponse effectivement très-adroite est controuvée.

en qualité de Médecin, comme en 1781, lors que je voulus recevoir le bonnet de Docteur à Gottingue, ne m'ont pas examiné, & que Dieu les en récompense, mes professeurs Haller, Richter, Segner & Brendel.

Le Roi passa en revue avec moi, toutes les fièvres chaudes, & les plus importantes des maladies longues; il me demanda comment & à quels symptômes je reconnoissois ces maladies, comment & par quel moyen je les distinguois des autres; comment je procédois dans les cas simples & dans les cas compliqués; & comment je prétendois les guérir. Il me fit aussi des questions sur la diversité, les accidens & le traitement des maladies, particulièrement de la petite vérole, & il parla d'émotion, attendri d'un prince de sa maison que la petite vérole lui avoit enlevé il y a quelques années. Ensuite il parla de l'inoculation & d'une foule incroyable d'autres matières, toutes relatives à la

Médecine. Le Roi jetta sur toutes ces parties , un coup d'œil de Maître , il parla de tout avec une grande connoissance de cause , & avec autant de pénétration , que d'esprit & de jugement. Je répondois toujours aux questions scientifiques , avec simplicité , clarté & précision ; & je ne pouvois quelquesfois m'empêcher de lui témoigner mon étonnement sur les lumières profondes qui brilloient dans ses jugemens.

Le Roi en vint enfin à l'histoire de ses maladies ; il me les fit passer toutes en revue ; & sur toutes il me demandoit mon opinion & mes conseils. Quand il en fut venu aux Hémorroïdes , dont il se plaignoit beaucoup , je lui dis quelque chose qui lui fit plaisir. Il se redressa sur son lit , retourna la tête vers le mur , en disant , Schmucker , écrivez cela.

Je fus effrayé de ce mot , & je n'avois pas tort. — Ensuite l'entretien reprit en ces termes.

F. La goutte aime à séjourner chez
M 5

moi , parce qu'elle fait que je suis prince , & qu'elle croit que je la traiterai bien ; mais je la traite fort mal , car je vis sobrement.

Z. Cette raison pourroit dégoûter pour toujours , la goutte , de séjourner chez V. M.

F. Je suis vieux. Les maladies n'auront plus de pitié pour moi.

Z. L'Europe éprouve que V. M. n'est pas vieille , & à sa physionomie , on lui croiroit autant de vigueur que dans sa trentième année.

F. (En riant & en branlant la tête) bon, bon , bon !

La conversation dura cinq quarts-d'heures sur ce ton , avec une vivacité non interrompue. Enfin , le Roi me donna le signal de la retraite , en m'ôtant son chapeau d'un air tout-à-fait gracieux & en me disant : adieu , mon cher Zimmerman , je suis charmé de vous avoir vu.

M. de Catt me reconduisit jusques

dans l'antichambre , & M. Schmucker me suivit. Je ne pouvois revenir à moi , je ne pouvois parler ; j'étois si touché , si ravi , que j'en versai un torrent de larmes. M. de Catt me dit : je m'en retourne chez le Roi. Allez dans le même appartement où j'ai été vous prendre. Vers les huit heures , je vous ramènerai à la maison. Je ferai amicalement la main à mon cher compatriote , & je ne pus que lui balbutier ces mots : le plus grand homme de notre siècle en est aussi le plus aimable.

M. Schmucker me reconduisit dans la chambre qu'on m'avoit indiquée. Je me mis auprès du feu , & je remerciai Dieu du fond de mon cœur , de m'avoir ainsi assisté. Mais M. Schmucker ne me parut pas du tout content de toute ma conduite chez le Roi. Il me dit que je m'étois tenu trop près devant Sa Majesté ; que j'avois parlé avec trop de vivacité , de franchise & de liberté ; que j'avois même gesticulé devant le Roi ,

chose inouïe en Allemagne. Devant un Roi, ajouta-t-il, on doit se tenir droit & roide comme un piquet.

Catt revint à huit heures de chez le Roi, & il me raconta en présence de M. Schmucker, le dialogue suivant entre ce prince & lui.

F. Qu'a dit Zimmermann ?

C. Zimmermann a versé un torrent de larmes devant la porte de Votre Majesté.

F. J'aime ces cœurs sensibles ; j'aime beaucoup ces braves Suisses.

Le lendemain matin, le Roi dit encore : j'ai trouvé en Zimmermann un homme tel qu'on me l'avoit dépeint.

Catt m'assura que depuis la guerre de sept ans, mille étrangers de la plus haute naissance étoient venus à Potsdam pour parler au Roi, mais sans pouvoir obtenir cet honneur, & que de ceux qui l'avoient eu, aucun ne pouvoit se vanter d'avoir entretenu le Roi cinq quarts d'heure. Ensuite M. de Catt me fit aussi entendre qu'il croyoit

que le Roi me prendroit à son service , & qu'il me qualifieroit du titre de son Médecin ordinaire , pour peu que j'eusse d'envie de quitter Hanovre ; mais je répondis que j'étois décidé de vivre & de mourir à Hanovre.

Le 27 Octobre , je quittai Potsdam , pénétré du plus vif enthousiasme d'admiration , d'étonnement , d'amour & de reconnoissance , mais non sans faire de certaines réflexions , que même aujourd'hui je ne voudrois confier qu'à très-peu de personnes. Le 3 Octobre , à mon retour à Hanovre , j'écrivis à M. de Catt une lettre , où j'épanchai ma reconnoissance envers le Roi , pour les cinq quarts-d'heure qu'il m'avoit donnés.

Le Roi lut cette lettre , & le trois Novembre il m'en fit témoigner sa satisfaction & son plaisir. J'avois en même-tems envoyé à M. de Catt , le Traité de Tissot sur les maladies des gens du monde , en le priant d'en lire à Sa Majesté quelques passages frappans &

dignes de l'attention du Roi. Ce Prince m'en fit remercier, & me fit même dire par M. de Catt, qu'il liroit le livre tout entier.

Le souvenir de ces cinq quarts d'heure resta toujours gravé dans mon ame, & ce qui me parut encore plus singulier, ce fut que le Roi lui-même ne m'oublia pas. Car lorsque le Duc d'Yorck vint en 1785, c'est-à-dire, quatorze ans après, à la revue de Silésie, le Roi eut la bonté de s'informer de moi à cet aimable Prince, & le chargea de me saluer de sa part.

Le huit Octobre, je quittai la maison chérie de mon plus grand bienfaiteur sur la terre, du sauveur de mes jours; je quittai la ville de Berlin, où j'avois rencontré chez tous les hommes de tout état, tant de générosité, de libéralité, d'indulgence, de douceur, d'humanité, de courtoisie; en un mot, je quittai avec des sentimens indicibles ce pays, dont l'illustre Monarque avoit daigné me faire venir dans son Palais,

pour me témoigner dans les termes les plus flatteurs, la joie que lui caufoit mon rétablissement.

Ce fut donc en renaissant à la vie, ce fut en éprouvant un courage nouveau, que je revins à Hanovre au sein de mes amis qui me tendoient les bras.

Mais leur joie fut de courte durée, & moi-même j'appris bientôt combien sont vaines toutes nos espérances, quelques fondées qu'elles nous paroissent ; six semaines après mon retour à Hanovre, le Lieutenant-Général de Police, M. le Baron de Gemmingen me pria de vouloir bien tranquilliser mes concitoyens, que les symptômes d'une maladie nouvelle avoient plongés dans les tranfes les plus cruelles. Ainsi par ordre du Ministre, & bientôt après avec l'approbation de mon Roi, je composai un Traité patriotique sur l'épidémie causée par le vent, & qui venoit de se déclarer à Hanovre, épidémie qu'on traitoit de maladie nouvelle : je fis insérer ce Traité dans un Recueil périodique.

dique des Curiosités , qui s'imprimoit à Hanovre. Cette maladie consistoit en une fièvre bilieuse , qui alors n'étoit pas aussi connue à Hanovre que partout ailleurs , & qui n'est pas toujours fort dangereuse.

Un fameux Médecin , mort aujourd'hui , avoit traité ces fièvres de maladie pestilentielle , démonstration qui avoit jetté la frayeur dans tous les esprits , & sur-tout parmi la Noblesse. Comme justement dans ce tems-là notre Ministre , le Baron de Behr , venoit de mourir sous la direction de cet Esculape , d'une pleurésie bilieuse ; celui-ci pour se disculper , avoit excité cette alarme terrible. Mais à la publication de ma Feuille , toute crainte , toute frayeur disparut , & l'on s'occupa tellement de moi , qu'on en oublia la peste.

Mais il s'éleva contre moi à Hanovre une terrible épidémie de femmes. J'éprouvai en reconnoissance de mon action patriotique , justement le même

fort en cette ville , que mon ami Saint-Jérôme avoit éprouvé à Rome. Dans la première partie de mon Traité de la Solitude , j'ai peint en détail cette épidémie des femmes à Rome , à cause de sa parfaite ressemblance avec celle d'Hanovre , & ce tableau fut dessiné avec des traits qui ne s'effaceront point , parce qu'ils sont pris absolument dans la nature. Saint-Jérôme , ce pauvre garçon, fut dans le même cas que moi ; ce fut une Feuille qui excita contre lui , ainsi que contre moi , cette terrible épidémie. Cette Feuille fut sa fameuse lettre à la belle Eustochie , sur la persévérance dans la virginité. J'en fais exprès ici la remarque , parce que personne d'Hanovre ne comprit le sujet de mon tableau (1).

(1) Rien n'étoit plus naturel ; car notre monde actuel qui est si éclairé , n'a pas d'idée de notre première ignorance. Hanovre est entièrement réformé , régénéré , & n'est plus du tout ce qu'il étoit en 1772. Notre façon de penser alors étoit servile , aujour-

Tandis que toutes ces aventures m'arrivoient à Hanovre, tous mes amis se réjouissoient dans toute l'Europe de mon rétablissement, & même de mon entretien avec Frédéric II. Cependant il y avoit encore quelques exceptions à

d'hui elle est libre, forte mâle, & noble chez les hommes éclairés de tout état, Dieu merci. L'ignorance en tout genre ne peut plus à Hanovre que ramper dans l'obscurité; & les préjugés les plus invétérés ne se montrent plus chez nous en public que le front baissé. Nous devons ce progrès de la raison à l'esprit de liberté qui nomme tout hautement & publiquement par son nom, (esprit qui s'est élevé insensiblement, & qui au commencement de sa carrière n'avoit marché que par des sentiers couverts d'épines) nous le devons aussi à des connoissances plus hautes & plus générales qui se sont agrandies chez nous en moins de tems que dans toute autre ville d'Allemagne. Quant à cet esprit de liberté, il exigeoit des moyens & du courage: la philosophie & la politique qui se sont toujours répandues de plus en plus parmi nous, nous ont fourni les premiers, & George III, notre Roi, nous a donné le second.

faire sur ces deux sujets , & même plusieurs années après , mon entretien ne faisoit pas la même impression sur toute sorte de gens. Mais parmi les exceptions qu'il me fallut faire , je n'en trouvai pas de plus plaisante que celle d'un Maître d'Ecole de Zurich , nommé Hattinger , qui paroît sur-tout s'entendre aux faillies , & qui après cinq années entières s'est encore chagriné qu'il me fût arrivé une aventure mémorable , dont lui , Maître d'Ecole de Zurich , n'avoit pu profiter (1).

Ce judicieux Maître d'Ecole raconte dans un livre sans esprit , que personne ne lit (Lettre de Selkopf a Velmar) , qu'il avoit déjà douté souvent si la nature ne l'avoit pas créé pour être un Lieutenant de Hussards. Ensuite il rapporte une conversation entre lui , deux filles jeunes & sensi-

(1) Je parle ici du même Maître d'Ecole , qui a déployé toute l'étendue de son esprit dans le Journal Hebdomadaire de Berlin , de Décembre 1786.

bles , & un vieillard à barbe blanche comme la neige ; il rapporte comme il avoit bu du thé avec ce vieillard. Plus loin il nous fait savoir comment il avoit été chercher avec ces filles sensibles des airelles dans le bois , & comment les filles sensibles & lui (M. le Lieutenant de Huffards) s'étoient jetté des pommes-de-pin.

Enfin cet ingénieux Maître d'Ecole termine cette lettre (car ce livre est écrit en forme de lettres) par ces mots : au reste , si vous trouvez que dans ce livre je vous ai souvent entretenu de choses peu remarquables , vous devez penser qu'une visite chez un vieillard de quatre-vingt-dix ans , qui depuis près d'un demi-siècle est mort pour le monde , ne peut naturellement avoir autant d'importance , qu'un entretien de Frédéric-le Grand , & du Docteur Zimmermann.

F I N.

Zimmermann, Johann Georg,

Entretiens de Frédéric II., Roi de Prusse, avec le docteur Zimmermann
traduit de l'allemand ...

Paris 1790

Bamberg, Staatsbibliothek -- Bip.Bg.pr.o.5-a
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11428022-4
VD18 12052760-001